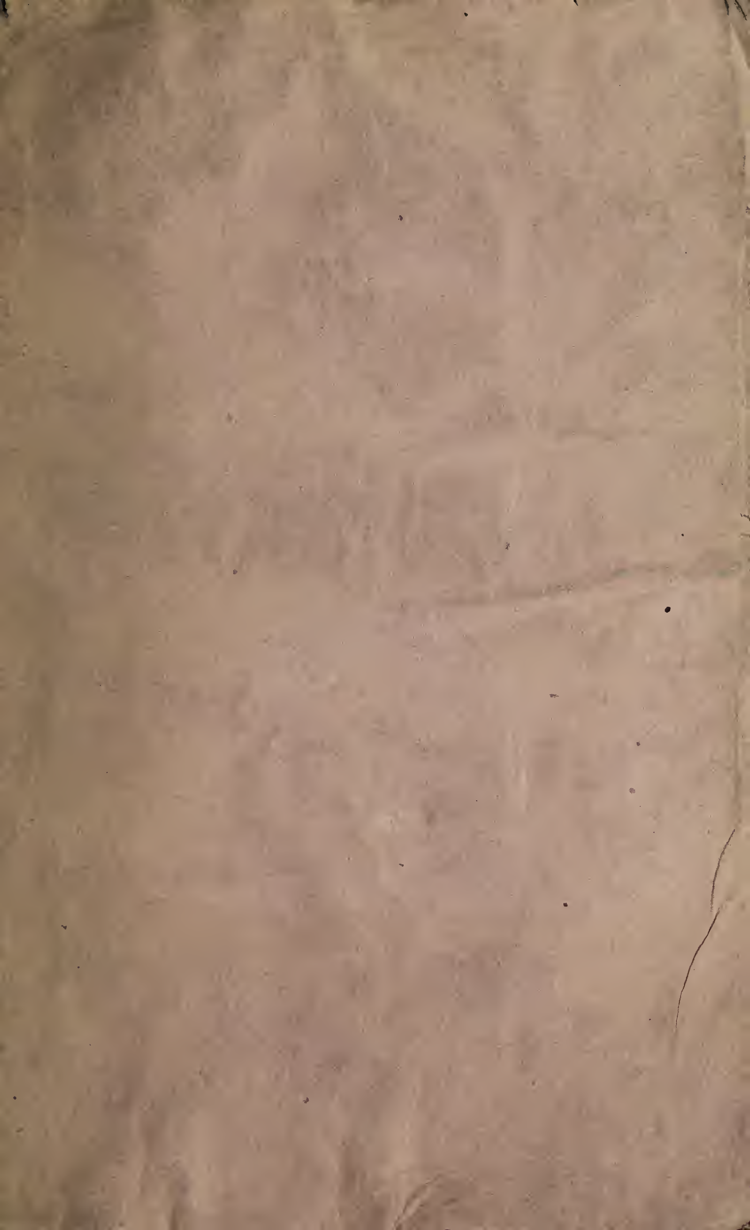


TRAITÉ

DE

MÉDECINE CLINIQUE.

TRAITÉ
DE
MÉDECINE CLINIQUE,
SUR LES
PRINCIPALES MALADIES DES ARMÉES

Qui ont régné dans les Hôpitaux de Montpellier pendant les dernières guerres, dans les années 2.e 3.e 4.e et 5.e de l'Ère républicaine, ou 1793, 94, 95, 96 (vieux style.)

PRÉCÉDÉ de quelques Réflexions relatives à l'influence des constitutions des saisons sur les maladies en général.

Par P. J. ROUCHER, Docteur en médecine de la ci-devant Université de Montpellier, Médecin en chef de l'Hôpital civil et militaire et ancien Médecin de l'Hospice de charité.

TOME PREMIER.



A MONTPELLIER,
Chez l'Auteur, rue Puits des esquilles, n°. 333.
Chez RENAUD, Libraire dans la Grand'rue, n°. 109
Et A PARIS,
Chez VILLIER, Libraire, rue des Mathurins, n°. 396.

L'An VI de la République.

Quicumque artem medicam integrè adsequi velit, primum quidem temporum anni rationem habere debet, quantum potentia quælibet eorum valeat, (non enim simile quidquam in illis existit, verùm differunt invicem propter varias quæ in eis fiunt mutationes.) HIPP. de aëre, aquis et locis.



Je n'ai d'autre ambition, en publiant cet ouvrage fait, en quelque sorte, au lit des malades, que d'être utile aux jeunes médecins, et particulièrement à ceux des armées, qui débutent dans une carrière dont l'entrée est toujours entourée d'écueils.

Ennemi de tout esprit d'hypothèse, dont le faux et dangereux éclat n'éblouit que trop communément la multitude des médecins, je me suis seulement attaché, sans négliger néanmoins la vraie et solide théorie, déduite de la nature seule des faits, à décrire, le plus clairement et le plus exactement qu'il m'a été possible, les principales maladies que j'ai vu régner dans les hôpitaux de Montpellier, durant les dernières guerres.

J'ai cherché aussi à faire connoître spécialement l'influence des constitutions des saisons, sur le génie de ces maladies, laquelle est des plus essentielles pour le

traitement, qui doit être dirigé d'après cette considération.

J'ai tâché de donner sur-tout à la partie clinique qui fait la base de cet écrit, tous les détails élémentaires que comporte le mode curatif de chaque affection. J'ai cru encore devoir invoquer en preuve des faits que j'avance, l'autorité d'HIPPOCRATE et de la pluralité des médecins observateurs qui, dans leur temps, remarquèrent à peu près les mêmes phénomènes.

En indiquant la juste application des plus puissans moyens thérapeutiques, il m'a paru qu'il étoit de la plus grande utilité de fixer leur dose, de désigner leurs combinaisons, et de donner les formules dont l'efficacité a été le plus généralement reconnue. Ce mode de prescription offre de précieux avantages; il épargne beaucoup de recherches; il fait surmonter bien des obstacles, et place presque sous la main du jeune praticien la forme des moyens les plus usuels, mais qui est pourtant très-susceptible de nuances et de modifications relativement au tempérament, à l'âge, au

climat, et à beaucoup d'autres circonstances.

Si je suis entré dans ces détails, c'est qu'ils peuvent rendre un peu moins difficile l'art de guérir, et que d'ailleurs je n'ai que trop entendu répéter aux élèves qui me suivent dans mes visites, que le choix, la combinaison et les formules des remèdes étoient ce qui les peinoit le plus; et j'en appelle au témoignage de jeunes praticiens qui volèrent au secours de nos braves frères d'armes, ils avoueront tous qu'ils ne furent que trop souvent arrêtés par ces nombreux obstacles. Il n'est même aucun médecin qui, dans les premières années de sa pratique, quoique parvenu à distinguer les différens genres de maladies, à saisir leurs principales indications, à connoître les meilleurs remèdes généraux, n'ait été le plus souvent en suspens sur leur choix, et très-embarrassé sur leur combinaison et la manière de formuler. La matière médicale ouvre un champ si vaste qu'on ne sait plus où s'arrêter. Je sais bien que le père de la médecine a dit cependant et

avec raison : *Qui sufficit ad cognoscendum sufficit ad curandum ;* mais cet axiôme est insuffisant pour le médecin inexpérimenté.

C'est donc pour applanir la voie hérissée de tant de difficultés, que je me suis décidé à présenter ce travail, qui est le fruit de l'observation et de l'expérience. Puisse-t-il servir à l'instruction de mes jeunes confrères qui seront animés autant que moi de l'amour de leur profession, et du désir brûlant de conserver à la patrie ses intrépides défenseurs ! Je m'estimerois heureux, s'ils pouvoient y trouver le guide que je souhaitois rencontrer moi-même quand je portai mes premiers pas dans le dédale de la clinique.



TRAITÉ

DE

MÉDECINE CLINIQUE,

SUR LES

PRINCIPALES MALADIES DES ARMÉES qui ont régné dans les Hôpitaux de Montpellier, durant les dernières guerres, en 1793, 94, 95, 96 (v. st.)

CHAPITRE I.er

De l'influence des constitutions des saisons sur les maladies en général.

LES constitutions des saisons ont une influence si marquée sur le génie des maladies, que l'histoire des unes et des autres devroit être constamment enchaînée. Celui qui ne fait point marcher ensemble leur étude, risque de s'égarer à chaque pas sur la route des épidémies. Le père de la

médecine avoit su si bien allier cette doctrine, que le fondement de son incomparable ouvrage qui a pour objet cette matière, repose sur une aussi solide base. HIPPOCRATE, ce grand observateur de la nature, en avoit tellement reconnu l'utilité, qu'il recommande spécialement cette étude à ses disciples : « Appliquez-vous, leur » disoit-il, à bien connoître les constitutions des » saisons, leurs avantages et leurs désavantages » communs, et la nature des maladies, parmi » les affections auxquelles les saisons donnent » lieu. Sachez encore distinguer celles qui sont » longues de celles qui sont courtes, celles qui » sont bénignes de celles qui sont graves : obser- » vez de plus l'ordre des jours critiques. »

Sans doute que la médecine clinique auroit fait des progrès plus rapides, depuis le nouveau jour que répandit ce grand homme, par cette heureuse filiation, sur la connoissance et le traitement des maladies, si le même esprit d'observation, trop souvent sacrifié à l'esprit de système, avoit toujours dirigé les pas des médecins qui ont cru pouvoir courir la même carrière ; mais peu, j'ose le dire, ont su bien étudier l'histoire des saisons ; peu ont su en saisir les relations, et peu ont su en faire la juste et nécessaire application auprès des malades. Cette connexion est cependant d'autant plus importante, qu'on ne peut se promettre que des succès aveuglément heureux, si l'on néglige une aussi prospère alliance.

L'air est susceptible de tant de variations dans les différentes saisons de l'année ; il présente des caractères de température si frappans, des mutations si sensibles durant les solstices et les équinoxes, selon les pays et les climats que l'on habite, qu'il doit nécessairement introduire dans les humeurs différens principes d'altération, changer le caractère des maladies, et diversifier leur mode curatif.

On sait que la combinaison des qualités élémentaires et sensibles de l'air établit la température ou la constitution des saisons, qui ne sont que des fractions de temps que le soleil fait en parcourant le cercle de l'année (1). L'ordre des saisons qui sont en rapport avec les qualités de nos humeurs, est en effet exprimé par les changemens corrélatifs de la manière d'être de l'air : car il y a une correspondance presque intime entre les humeurs élémentaires qui dominent sous leur influence, et dont HIPPOCRATE, qui en avoit fait une étude particulière, nous a transmis la doctrine.

Comme la constitution naturelle d'une saison est le résultat d'une suite de constitutions météorologiques, il doit s'ensuivre que chaque saison doit amener des maladies afférentes à la nature de sa constitution ; que chaque saison doit développer leurs causes matérielles, et que chaque saison

---

(1) Per duodena regit mundum sol aureus astra.
VIRGIL.

doit exiger un traitement subordonné à son influence ; car les constitutions renfermant en soi un principe d'action, déterminent dans nos corps la dominance de telle ou telle diathèse.

Il existe dans l'économie animale quatre humeurs principales, et chacune d'elles prédomine tour-à-tour dans la division du cercle des saisons qui sont marquées, dans l'année médicinale, par des époques différentes de celles de l'année ordinaire ou astronomique. Le printemps fait son entrée le 12 février, l'été le 12 mai, l'automne le 12 août, et l'hiver le 12 novembre.

Ces époques correspondant à peu près à certaines constellations dont l'influence sur le corps vivant a été observée par HIPPOCRATE, le déterminèrent à les prendre pour la division des saisons; car il comptoit les saisons par le lever et le coucher des astres. « L'hiver commençoit au coucher » des pléiades, et s'étendoit jusqu'à l'équinoxe du » printemps; le printemps, depuis l'équinoxe » jusqu'au lever des pléiades ; l'été, depuis cette » époque jusqu'au lever d'arcturus ; et l'automne, » depuis le lever de cette constellation jusqu'au » coucher des pléiades. *Lib. 3 de la diète.*

Il paroît que l'étude du lever et du coucher des astres, à laquelle la tourbe des médecins vulgaires ne porte aucune attention, est cependant d'autant plus importante, qu'elle influe sur le caractère des maladies. HIPPOCRATE s'appliquoit principalement à cette belle partie de la physique médicale.

Oportet autem et astrorum ortum et occasum considerari præcipué canis, arcturi, deindé occasum pleïadum. GALIEN recommande singulièrement l'étude des astres dans les pays où l'on se livre à la pratique.

Les accidens correspondans à chaque saison, dépendent du chaud, du froid, du sec et de l'humide, et des différentes combinaisons des quatre températures ou qualités élémentaires : ainsi le sang domine dans le printemps, la bile en été, l'atrabile en automne et la pituite en hiver.

Tel est l'ordre des phénomènes qui se passent dans l'économie animale, lorsque les années ne présentent pas de grandes anomalies, et que les saisons suivent leur marche régulière; alors les maladies épidémiques se montrent rarement, la mortalité n'est pas même considérable, et il ne se manifeste que des maladies propres et relatives à l'humeur qui prédomine dans telle ou telle saison.

HIPPOCRATE qui a souvent parlé des saisons en divers endroits de ses ouvrages, retrace, dans son inappréciable livre *de aëre, aquis et locis*, les signes qui marquent que l'année sera régulièrement constituée, et par conséquent salubre : « *Si enim* » *secundum rationem fiant signa in astris occiden-* » *tibus et orientibus, et in autumno aquæ fiant,* » *et hiems sit moderata, et neque valde clemens,* » *neque modum excedens frigiditate, et in vere ac* » *in æstate tempestivé pluat sic sané saluberrimum* » *esse annum par est.* » C'est donc à l'irrégula-

rité des saisons que tient le plus grand nombre des maladies.

Pour que l'année soit régulièrement constituée, et qu'elle ne soit pas morbifère, il faut que l'hiver soit froid et un peu humide; le printemps un peu chaud, et tempéré par des pluies douces et rafraîchissantes, l'été chaud et sec, et l'automne froide et sèche; il faut encore que ces qualités des saisons soient modérées.

Quand les saisons sont désordonnées, irrégulières, anomales, qu'elles ne sont pas légitimes, ainsi que s'exprimoit le vieillard de Cos; que leur température est versatile; qu'elle change et varie fréquemment, et quelquefois même plusieurs fois dans le jour, il survient alors beaucoup de maladies qui sont pour l'ordinaire fâcheuses et meurtrières. Aussi HIPPOCRATE s'exprime-t-il en ces termes : *Mutationes anni temporum maxime pariunt morbos, et ipsis temporibus magnæ mutationes aut frigoris aut caloris, et alia pro ratione eodem modo.* Aph. I. sect. III. Ce même sage a dit encore ailleurs : *Natura non amat saltus.* La nature est en effet ennemie des extrêmes.

Les maladies qui se manifestent dans les différentes saisons de l'année, portent spécialement et de préférence leur impression sur tel ou tel organe. L'observation démontre que le printemps traîne à sa suite les maladies de la poitrine, l'été et l'automne celles du bas-ventre, et l'hiver celles de la tête. C'est ce que STOLL a très-bien exprimé :

» *Diversis anni partibus diversas quoque corporis*
» *partes plerumque ægrotare, supremas hieme,*
» *vere medias, sed infimum ventrem adulta æstate*
» *atque autumni initio.* »

Les saisons méritent encore d'autant plus de considération, qu'elles influent aussi sur les tempéramens et les âges. C'est ce qui fait que la diathèse pituiteuse, plus familière aux enfans et aux vieillards, se montre en hiver. La phlogistique plus particulière à la jeunesse, se développe au printemps; et la bilieuse, plus ordinaire à l'âge viril, se montre en été et en automne. C'est une observation qui n'a pas échappé à HIPPOCRATE, qui dit que l'homme n'est pas le même en hiver qu'en été, au printemps qu'en automne, et qu'il diffère sur-tout par rapport au pays qu'il habite (1).

On voit donc que l'ordre des maladies de chaque saison coïncide avec celui qui règle et marque les maladies des âges; que l'enfance et la vieillesse sont, sous ce rapport, plus exposées aux affections de la tête, la jeunesse à celles de la poitrine, et l'âge viril à celles du bas-ventre.

Il existe encore une analogie assez exacte entre les saisons, les âges et la partie du jour qui leur correspond dans le cours de la révolution annuelle et diurne. Ce rapport se trouve entre la nuit, l'hiver et l'enfance; entre le matin, le printemps et la jeunesse; entre le milieu du jour, l'été et

---

(1) Vide lib. de nat. hum. et de aëre, aq. et loc.

l'âge viril ; entre le soir, l'automne et la vieillesse.

On ne doit pas non plus négliger les effets passagers des changemens journaliers de la température de l'air, qui a tant de pouvoir sur le génie des maladies, et qui change très-sensiblement le caractère de l'altération humorale ; de sorte que telle maladie qui présente l'état pituiteux ou bilieux le matin, prend le soir le mode phlogistique ou inflammetoire (1), lorsque l'atmosphère passe subitement d'australe qu'elle étoit à la boréale, *et vice versâ* ; car il en est, je le répète, des quatre parties du jour, comme des quatre saisons : les maladies offrent momentanément des effets différens, selon le changement de température qui s'opére dans le même jour.

Ne remarque-t-on pas encore que la plupart des maladies chroniques se terminent en automne,

---

(1) J'ai vu plusieurs exemples de ce phénomène, non-seulement chez des jeunes-gens, mais encore chez des vieillards. Entr'autres, je rapporterai l'observation faite sur un octogénaire demeurant au fauxbourg du Pila-Saint-Géli, nommé *Gouges*, ancien charpentier, qui éprouva, le soir du sixième jour d'une fluxion de poitrine catharrale-muqueuse, un redoublement qui fut accompagné de plusieurs signes caractéristiques du mode inflammatoire ; tels que la rougeur de la face, la difficulté de respirer, la fréquence et la dureté du pouls, la violente douleur de côté et la chaleur extrême. Ce phénomène s'opéra le jour même que l'atmosphère changea de température ; car d'humide et d'australe qu'elle avoit été pendant plus de quinze jours, elle devint brusquement sèche et boréale.

que l'on peut justement comparer au temps du soir ? N'est-ce pas aussi vers le soir que les redoublemens se montrent pour l'ordinaire ? N'a-t-on pas observé que les redoublemens et les rémissions correspondent aux quatre points cardinaux du jour, qui sont le lever et le coucher du soleil, midi et minuit ? C'est communément lorsque le soleil se couche, que les redoublemens ou exacerbations des fiévres ont lieu, et c'est vers le lever du soleil que se manifestent les rémissions.

Il est évident que de la dégénération des quatre humeurs principales qui se partagent tour à tour l'empire de l'année, savoir de l'altération du sang, de la bile, de l'atrabile et de la pituite, dérivent la plupart des maladies. Ces différentes dégénerations paroissent dépendre le plus communément du vice de l'air, qui détermine des effets beaucoup plus sensibles sur le corps vivant, quand il est surtout agité et qu'il passe à l'état de vent.

Nous réduirons les vents à quatre principaux ; le Nord qui est froid, l'Est qui est sec, le Sud qui est chaud et l'Ouest qui est humide. Outre ces vents, il en est quatre autres qui, soufflant d'un point intermédiaire, participent des deux principaux entre lesquels ils sont placés ; de-là vient qu'ils ont reçu les noms de Nord-Est qui est froid et sec, de Sud-Est qui est chaud et sec, de Sud-Ouest qui est chaud et humide, et de Nord-Ouest qui est froid et humide. Ainsi la constitution froide et sèche de l'atmosphère établit l'altération phlo-

gistique ou inflammatoire, la constitution chaude et sèche favorise la dégénération bilieuse, la constitution chaude et humide détermine la diathèse atrabilaire, et la constitution froide et humide développe la diathèse pituiteuse.

L'atmosphère cependant ne détermine pas toujours de tels effets par ses qualités sensibles. Les observations d'HIPPOCRATE, de SYDENHAM et de FREIND annoncent évidemment qu'il peut régner des maladies diamétralement opposées dans des constitutions de l'air absolument semblables, et qu'il peut se manifester aussi des maladies de même génie, de même nature sous des constitutions entièrement différentes.

C'est néanmoins de la parfaite connoissance de ces altérations humorales que résulte le plus souvent le succès qui couronne le traitement des maladies. On ne sauroit donc trop analyser et approfondir le génie des constitutions des saisons pour se procurer un guide sûr dans la marche curative des maux qui affligent particulièrement les défenseurs de la patrie, soit dans les armées, soit dans les hôpitaux. Aussi STOLL s'écrie-t-il : *Nemo nec exercitui ægrotanti, nec numerosæ in nosocomiis urbanæ plebi consulet, qui hac magistra temporis constitutionum caruerit notitia* (1).

Il est donc bien étonnant que tant de médecins qui jouissent même d'un nom, aient négligé

---

(1) *Rat. med. tom. III, pag. 26.*

l'étude des constitutions qui doit être toujours étroitement liée à celle des maladies ; c'est à coup sûr se laisser entraîner par le courant d'une routine aveugle que de ne pas porter la plus rigoureuse attention à l'étude des constitutions qui coopèrent si heureusement à faire saisir les principaux traits de l'épidémie régnante.

D'ailleurs, la doctrine des constitutions ne mène-t-elle pas à faire découvrir plus aisément les maladies qui commencent à se manifester, mais qui ne sont pas encore revêtues des signes bien caractéristiques et propres à les faire justement reconnoître ? Est-ce qu'elle ne tend pas à éclaircir le génie de certaines affections dont l'apparence est encore obscure et douteuse ? La connoissance que l'on a déjà de la constitution dominante sera la boussole qui dirigera le jeune médecin, et lui fera tenir la véritable route. STOLL parle bien clairement à ce sujet. *Cognitio morbi epidemici est dux et acus nautica in assequendis innumeris aliis affectionibus morbosis corregnantibus* (1).

L'étude des saisons dont le génie est bien analysé, bien établi, exprimera donc le caractère de la maladie qui paroît encore voilée, et dont on tâchera de détruire, s'il est possible, le germe en l'attaquant par les moyens les plus énergiques, elle sera entre les mains du praticien

(1) Rat. med. tom. 3. pag. 25.

le fil d'Ariane qui le fera sortir du labyrinthe des maladies.

C'est donc par l'étude réfléchie de la constitution des saisons que l'on parvient plus sûrement à découvrir l'essence des maladies, à analyser leur véritable génie, et à manier plus adroitement les armes propres à les combattre. C'est à cette doctrine lumineuse qui a jeté le plus grand jour sur l'histoire des fièvres rémittentes de mauvais génie, qui se sont reproduites tantôt sous la forme bilieuse, et tantôt sous la forme muqueuse plus ou moins liée à l'état phlogistique, que l'on doit attribuer les brillans succès qu'en ont obtenu quelques médecins de cette cité, soit dans les hôpitaux, soit dans leur pratique particulière. Que d'hommes ont été par-là conservés à la patrie ! Que de traits de lumière n'a pas encore répandus l'étude des saisons sur le caractère des fluxions de poitrine, et sur la manière de les traiter ! Le médecin scrupuleusement attentif, n'a-t-il pas observé que le génie bilieux et quelquefois participant du phlogistique se prononçoit dans telle époque de l'année, et que le catharral ou le pituiteux se déployoit plus particulièrement dans telle autre ? Ne résulte-t-il pas de cette sage distinction qu'établit la saine doctrine des diathèses, un autre mode de traitement qui simplifie, facilite l'art de guérir et aggrandit ses ressources ?

Il est d'observation constante que les diver-

ses constitutions des saisons produisent différentes espèces de dyssenteries qui nécessitent des moyens curatifs bien différens, relativement à l'influence de la diathèse régnante; la dyssenterie qui est sur-tout épidémique, retient le caractère de la fièvre épidémique de la saison. *Dysenteria epidemica*, dit STOLL, *ad epidemicæ febris naturam quam proximè accesserit*. C'est une preuve bien évidente de la grande affinité qu'il y a principalement entre la fièvre de la saison et la dyssenterie.

Est-ce qu'on ne retrouve pas aussi le caractère de l'épidémie et l'empreinte de son génie dans les maladies même sporadiques? N'a-t-on pas remarqué dans tous les temps que les maladies intercurrentes se ressentent également plus ou moins de la nature de la constitution dominante? Cette vérité est aujourd'hui si reconnue, que pour l'ordinaire il ne se montre presque pas de maladie durant le règne de l'épidémie, sans qu'elle soit frappée de quelque trait épidémique.

SYDENHAM n'a-t-il pas observé que les fièvres intermittentes et autres maladies sporadiques qui se manifestent durant le temps d'une maladie épidémique, exigent une méthode différente du traitement ordinaire, et que cette méthode doit être analogue à celle dont on se sert pour attaquer l'épidémie régnante. Quelques cas particuliers, tel par exemple que celui que

rapporte DE HAEN dans son *Ratio medendi*, ne doivent pas faire abandonner ce dogme général qui est très-remarquable. Ce grand médecin durant une constitution épidémique de fièvres anomales survenues à la Haye, après avoir infructueusement employé les remèdes ordinaires et avoir en vain tenté d'autres moyens, tira le plus grand avantage des adoucissans, des incrassans et des mucilagineux. Ces remèdes produisirent aussi le meilleur effet dans les dyssenteries qui se montrèrent dans le même temps, et qu'avoient fortement exaspérées les purgatifs qu'il voulut alors essayer. Les purgatifs furent cependant les seuls remèdes qui purent procurer la guérison des angines, des fièvres scarlatines qui se déclarèrent bientôt après, et qu'il ne soupçonnoit pas être produites par des causes différentes de celles qui avoient donné lieu à la constitution épidémique. DE HAEN qui croyoit pouvoir guérir encore ces maladies par les adoucissans, fut forcé alors de les abandonner par le malheureux essai qu'il en fit, et ne put les conduire à une heureuse fin que par l'usage des purgatifs qui avoient été auparavant si préjudiciables.

Il est donc démontré que certaines maladies intercurrentes n'ont quelquefois aucun rapport avec l'épidémie qui règne. Mais on observe le plus généralement que le vice épidémique altère ellement le caractère de la maladie sporadique,

qu'il exige un autre mode de traitement que n'auroit point réclamé la maladie si elle eût été dépouillée de toute teinte épidémique. Combien de fois les praticiens que l'esprit de préjugé ne dirige pas, n'ont-ils pas remarqué que les hémoptysies, par exemple, qui sont survenues durant le règne de la constitution des fièvres gastriques bilieuses, étoient plus ou moins revêtues des traits de cette constitution même? On connoît que l'hémoptysie qui est quelquefois un symptôme de la fièvre gastrique bilieuse appartient réellement à cette diathèse, quand elle se manifeste en été avec la plupart des signes de la turgescence bilieuse ; et qu'il règne alors des fièvres de cette tribu. On s'assure encore davantage de l'existence de cette hémoptysie, quand les crachats ne sont pas purement sanglans ; qu'ils sont mêlés avec de la bile, et qu'elle attaque les personnes d'un tempérament bilieux, dont la conformation de la poitrine n'est pas vicieuse, et que d'ailleurs le crachement de sang ne s'est jamais déclaré en d'autres temps. Ces sortes d'hémoptysies ne peuvent céder alors qu'aux évacuans et sur-tout à l'émétique. Cette méthode qui a paru et paroît un peu trop hardie et même téméraire aux yeux de quelques médecins timides et routiniers qui ne prennent jamais en considération la cause de la maladie, mais qui se bornent à faire simplement la médecine symptomatique qui est pour l'ordinaire

l'appanage des esprits resserrés; cette méthode, dis-je, a été cependant accueillie très favorablement par quelques médecins, dans un temps où la doctrine mécanicienne faisoit le plus de partisans. SERANE père, qui exerçoit avec distinction la médecine à Montpellier à cette époque, est un des premiers qui ont osé administrer l'émétique dans les hémoptysies. C'est à l'hôpital St. Eloy dont il étoit le médecin, qu'il commença à faire l'heureux essai de ce puissant moyen pour combattre avec succès les affections de cette nature. C'est aussi par un traitement à-peu-près semblable que le fameux LAMURE dissipa une hémoptysie très-considérable qu'éprouvoit un jeune homme rempli de talens durant une constitution de fièvres bilieuses qui régnoit alors épidémiquement. La méthode curative qu'il proposa ne roula que sur des minoratifs acidules placés de deux en deux jours ou de trois en trois, et elle fut si efficace que le crachement de sang cessa entièrement. Il est bien des praticiens qui ont employé l'émétique dans des hémoptysies pareilles. SCHROEDER n'a pas craint d'administrer ce moyen dans les crachemens de sang qui dépendent des congestions saburrales et bilieuses. ROBINSON a aussi proposé l'émétique comme un remède curatif de l'hémoptysie. Je l'ai employé moi-même quelquefois avec avantage dans des cas analogues. C'est une grande erreur de croire que le siége de l'hémoptysie soit toujours dans la poitrine; il est

il est souvent placé dans le bas ventre. C'est un point essentiel qui n'a pas échappé à STOLL. Cet homme judicieux qui a été un des médecins de nos jours qui ont le mieux saisi ce genre d'hémoptysie gastrique bilieuse, l'a très-heureusement combattue par les lavemens, par les sels neutres et l'émétique. Ecoutons-le parler lui-même : *Hemoptoen largam enemate et propinatâ salis amari solutione ventrem diù obstructum celeriter reserante, illicò compressi, atque aliis subverso per emesim ventriculo hunc sanguinis fluxum stiti* (1). Ce qui démontre combien la nature de la constitution régnante sert à éclairer le médecin, et à le mettre sur la route de la guérison des maladies intercurrentes qui retiennent plus ou moins l'empreinte épidémique.

On ne peut encore nier que les petites véroles qui n'ont fait que se montrer dans les hôpitaux durant l'épidémie des fièvres rémittentes malignes qui régnèrent en 1793, 1794 et 1795, n'offrissent plus ou moins le génie de ces mêmes fièvres. Les observations que j'ai faites à ce sujet et que j'ai rendues publiques par la voie du journal de médecine de Montpellier, tom. 1. viennent encore à l'appui de cette assertion.

Je ne m'arrêterai pas davantage à faire sentir l'influence des saisons sur toutes les maladies aiguës dont la marche a été tantôt épidémique et tantôt sporadique. J'ajouterai cependant en-

(1) Rat. med. tom. 3. pag. 15.

core que le tétanos que j'ai été à portée de voir quelquefois, et même à la suite des blessures, s'est déclaré au milieu des épidémies, avec tout l'appareil de la dégénération dominante, et que je n'ai pu en obtenir l'heureuse solution que par les mêmes moyens propres à détruire cette altération humorale. Ce seroit inutilement se répéter que de donner plus de latitude à ces idées sur cette matière, que j'ai tâché de développer dans mon mémoire sur le tétanos étayé par des observations qui me sont particulières, et qui sont insérées dans le Journal de médecine de Paris, mois de Février 1793.

Quoique le génie des épidémies change ordinairement avec la saison, il en est pourtant de si profondément établies, qu'elles peuvent persister pendant la durée de plusieurs saisons consécutives, et se prolonger même plusieurs années, sans changer absolument de nature, mais en attaquant un organe différent. Les plus grands observateurs tels qu'HIPPOCRATE, SYDENHAM, GRANT, STOLL, s'en sont convaincus quelquefois. De-là vient que si la poitrine étoit le siège de la maladie au printemps, la tête le devenoit en hiver, le bas-ventre en été et en automne, parce que ces organes sont relativement affoiblis dans ces saisons. Ce qui confirme bien la sentence d'HIPPOCRATE, *Morbis omnibus modus unus.* Il n'est pas de praticien bien occupé qui n'ait été le témoin de ce phénomène. La fièvre ré-

mittente de mauvais génie qui a régné près de quatre ans dans nos hôpitaux, est une nouvelle preuve de cette vérité. J'ai vu cette fièvre promener dans les différentes saisons son déletère sur les trois cavités, et conserver souvent son même génie. D'autres fois pourtant la disposition particulière de l'organe peut produire seule cette différence.

Lorsqu'une année entière se ressent de la température de telle ou telle saison qui est alors prédominante, les maladies des autres saisons prennent en général le caractère particulier aux maladies de la saison dont la température prédomine; aussi avons-nous observé à Montpellier, pendant quelques années, et notamment en 1796 et 1797, que la fièvre pituiteuse nerveuse ou maligne qui se montre le plus ordinairement sur la fin de l'automne, a conservé ce caractère pituiteux durant toute l'année, et qu'elle communiquoit aux maladies intercurrentes le même caractère qui lui étoit particulier. Il est à propos de dire ici que cette constitution muqueuse ou pituiteuse est quelquefois si stationnaire et d'autant plus dominante, que pendant certaines années et même durant les canicules, on ne voit point régner dans notre cité ou dans ses environs des fièvres exclusivement bilieuses. Ces sortes d'affections participent toutes plus ou moins du génie catharral ou muqueux, qui ne s'efface presque jamais entièrement sous notre ciel, lequel génie semble être le plus général en

Europe, ainsi qu'il conste par les observations météorologiques de la plupart des médecins instruits qui pratiquent dans cette section du globe.

La météorologie dont HIPPOCRATE a fait une si grande étude est tellement liée aux phénomènes de l'économie animale, qu'elle doit toujours fixer l'attention des médecins et notamment des épidémistes. Chaque saison a ses météores propres qui amènent divers changemens dans le corps; c'est pourquoi on ne sauroit trop se livrer à l'étude du ciel (1).

Des faits qu'on ne peut révoquer en doute attestent que les maladies les plus disparates au premier aspect, sont cependant liées par une filiation bien manifeste. N'observe-t-on pas dans la même épidémie des affections bien différentes ? ne remarque-t-on pas qu'une maladie phlogistique dégénère en bilieuse et la bilieuse en pituiteuse ? Il conste, par les observations d'HIPPOCRATE, de SYDENHAM, de PRINGLE, de MAKISTRIK, de WAGLER et de RŒDERER que cette succession est assez ordinaire aux constitutions épidémiques qui présentent d'abord le génie inflammatoire, et se revêtent ensuite du caractère bilieux ou muqueux. C'est une vérité qui est consignée dans les ouvrages de tous les grands observateurs. Quicon-

---

(1) Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.
Poème de l'Agric. par ROSSET.

que a lu avec attention la première constitution décrite par HIPPOCRATE, doit s'être aperçu que cette constitution qui étoit dans le principe phlogistique, vu que les maladies se terminoient heureusement par les hémorragies, changea de nature dans la suite, qu'elle prit le caractère bilieux, et que les vomissemens ou les flux de ventre bilieux complétoient la crise des maladies qui régnoient alors.

Les observations de SYDENHAM confirment cette même succession dans les constitutions épidémiques dont il nous a laissé l'histoire. Il fait mention d'une fièvre qui régna pendant les années 1669, 70, 71, 72, et qui étoit de même nature qu'une dyssenterie qui attaqua dans le même temps beaucoup de personnes. Cette fièvre et la dyssenterie furent l'une et l'autre inflammatoires ou phlogistiques dans le principe; elles se compliquèrent dans la suite de la diathèse bilieuse, et cette dernière prédomina même sur la fin de l'automne.

L'histoire des fièvres bilieuses que nous ont retracée PRINGLE et MAKISTRIK, nous apprend que ces sortes de fièvres qui offrirent d'abord le mode inflammatoire, et qui réclamèrent en conséquence la méthode anti-phlogistique, prirent ensuite le génie bilieux qui fut très-bien prononcé, et qui fut efficacement combattu par les remèdes propres à corriger la dégénération de la bile.

En lisant encore le traité des fièvres muqueuses de WAGLER et de RŒDERER, nous voyons que

la fièvre muqueuse qui régna à Gottingue en 1760, prit sur la fin de l'épidémie le génie inflammatoire.

Les fièvres rémittentes nerveuses qui régnèrent épidémiquement dans les hôpitaux de Montpellier durant les années 1793, 94, 95, 96, fournissent une nouvelle preuve de cette succession. Elles furent dans le principe purement bilieuses ou muqueuses, et prirent ensuite quelques traits de la diathèse phlogistique qui ne fut à la vérité que momentanée, et jamais fortement prononcée.

Que d'exemples bien avérés de cette mutation ne trouve-t-on pas encore consignés dans les écrits des médecins qui ont toujours cherché à interroger la nature, à suivre ses mouvemens et qui se sont occupés de ce travail au lit des malades; que l'on rassemble, que l'on analyse, que l'on compare les immortels ouvrages d'HIPPOCRATE, de SYDENHAM, de BAILLOU, d'HUXHAM, de PRINGLE, de TISSOT, de SELLE, de STOLL, de SARCONE, de WAGLER et de RŒDERER, l'on verra que leurs observations forment une chaîne de faits d'autant plus lumineux, qu'ils ne peuvent qu'éclairer la marche des praticiens, et subjuguer les esprits encore imbus de scepticisme.

L'influence des saisons s'étend encore sur les maladies chroniques, qui sans perdre le caractère qui leur est propre reçoivent pourtant une empreinte plus ou moins sensible de la constitution qui prédomine. Cette teinte qu'imprime le génie de la saison sur toutes les affections lentes ou chro-

niques qui se sont développées dans nos hôpitaux mérite d'autant plus d'attention, qu'il faut toujours avoir sous les yeux ce grand principe, pour que leur traitement puisse être suivi de succès. Je veux interpeller ici les médecins instruits. En est-il qui ignorent et ne soient pleinement convaincus que les maladies chroniques subissent également des modifications relatives aux diverses saisons et aux différentes années ? Il n'en est aucun qui ne sache par conséquent que l'action d'un remède doit varier dans les maladies de même caractère qui s'étendent et passent en des temps différens. Peut-on révoquer en doute que telle méthode de traitement qui réussit dans une saison pour combattre les fièvres intermittentes n'échoue dans une autre ? Tant il est vrai qu'on doit la faire dépendre de la nature de la constitution qui peut conduire à une heureuse fin ? STOLL n'a-t-il pas remarqué, par exemple, que le sel ammoniac donné dans les fièvres d'automne, ne procure aucun sentiment de chaleur et d'irritation dans les entrailles, et qu'il cause cet accident dans les fièvres du printemps.

Le même observateur rapporte aussi que les sels neutres qui furent utiles dans les dyssenteries chroniques en 1776, furent au contraire préjudiciables dans les dyssenteries des années suivantes. J'ai eu occasion de voir moi-même que l'écorce de simarouba, qui opéra le plus grand bien dans les dyssenteries chroniques de 1793, produisit un mauvais effet dans les maladies de même nature

qui régnèrent en 1794 et 1795, tandis que la racine de columbo fut très-salutaire alors.

RAMAZZINI donna avec succès le quinquina pendant toute une année dans des fièvres intermittentes, et l'année subséquente il n'en eut que de mauvais effets dans les fièvres de cette nature.

C'est donc un point très-important dans le traitement des maladies chroniques d'avoir toujours en vue la constitution. Car il est de fait, je le repète encore, que telle affection qui exige tel remède au printemps et en hiver, en nécessite un différent en automne et en été. GRANT rapporte à ce sujet l'observation faite sur une femme qui fut tourmentée pendant très-long-temps d'une toux, qui ne put céder, au mois de janvier, qu'à la saignée et aux moyens anti-phlogistiques; mais affligée de nouveau de la même toux au mois de juillet, avec tout l'appareil des signes de la fièvre gastrique, elle ne put en être délivrée que par des évacuans.

STOLL a observé que des phthisiques qui durant l'été et l'automne avoient retiré le plus grand soulagement du quinquina, du lichen d'Islande, du polygala, n'en avoient obtenu que de très-mauvais effets pendant l'hiver; une méthode contraire consistant en petites saignées, boissons émollientes et mucilagineuses et autres moyens de cette nature, leur avoit été très-salutaire. J'annexerai encore l'observation de VAN-SWIETEN, qui assure qu'un jeune homme issu de parens phthi-

siques et dont les frères et sœurs avoient succombé sous une semblable maladie ; ne put en être préservé que par de petites saignées convenablement répétées en hiver et au printemps.

On voit donc de quelle importance il est de s'appliquer à la doctrine de la constitution des temps, pour le traitement de la phthisie pulmonaire, quand elle offre sur-tout une marche épidémique. C'est durant la constitution de l'air chaude et humide, ou froide et humide que se déclarent particulièrement les phthisies épidémiques. Aussi les voit-on régner plus communément dans le printemps et en automne qui sont les saisons de l'année les plus variables, et où l'on contracte plus aisément des rhumes et des affections catharreuses, qui tant soit peu négligées conduisent à la pulmonie, si l'on porte quelque tendance à cette désastreuse maladie, qui fait tant de victimes dans nos climats.

Les effets de la constitution de la saison sur le traitement de la phthisie, méritent d'autant plus de considération, qu'il est bien reconnu depuis long-temps qu'après les maladies aiguës, c'est assurément un des maux qui afflige le plus l'humanité. Aussi SYDENNAM assure-t-il que la phthisie pulmonaire moissonne plus des deux tiers des individus qui succombent sous les affections chroniques. C'est au reste une observation d'autant plus vraie qu'elle est aujourd'hui généralement attestée par les médecins qui exercent leur pro-

fession dans la partie méridionale de la France.

Nous ajouterons que la constitution de l'air influe tellement sur le développement de la phthisie, que lorsqu'un sujet atteint de cette maladie l'a contractée sous un ciel humide, il doit, pour obtenir plus de succès des remèdes, se rendre s'il est possible dans un pays où la température de l'air soit sèche et pure. Il doit au contraire aller respirer un air humide mais pur, lorsqu'il a contracté la maladie dans un pays sec. C'est par conséquent sous cette double considération, que les médecins observateurs ont extraordinairement vanté les climats de Hollande et de Montpellier bien différens, sur-tout jadis, par leur degré de température.

Il suit donc de ces exemples qu'il existe des rapports réels entre les maladies qui semblent différer le plus par leur nature, leur marche, leur forme et leurs effets.

Sans doute qu'il est digne de l'attention des praticiens de considérer l'influence qu'exercent les constitutions des temps sur les affections psoriques, scorbutiques, écrouelleuses et véroliques. Rien ne coopère plus efficacement à la guérison des maladies vénériennes qui se sont si multipliées depuis les dernières guerres, que d'avoir toujours présente à l'esprit la constitution de l'année qui établit une différence dans le traitement. Le célèbre Fouquet, connu de toute l'Europe savante, et qui a rempli pendant

plus de vingt ans la place de médecin de l'hôpital vénérien, est un des praticiens qui ont le plus souvent observé que le génie de la saison frappe de son influence la vérole même; aussi arrive-t-il que dans certaines saisons on a plus ou moins de facilité à contracter cette maladie, et qu'on éprouve plus de difficulté à la guérir. Sans vouloir donner trop d'étendue à ces réflexions sur la vérole, j'ajouterai qu'à certaines époques de l'année, le virus vénérien paroît différer par son acrimonie, de manière que dans certaines saisons il est moins âcre, moins inflammatoire. C'est au caractère plus ou moins âcre de ce virus qui tantôt se porte seulement sur l'urètre, et tantôt sur le testicule, que l'on peut raisonnablement attribuer la naissance de la gonorrhée ou du bubon qui acquiert un caractère ou plus phlogistique ou plus muqueux selon la constitution de l'année. Peut-être même qu'on peut aussi rapporter en partie cette différence à la constitution du malade.

Thieri de Heri qui a donné d'excellentes observations de physique et de médecine faites en différens lieux, a remarqué à Paris, ainsi que d'autres médecins, que la gonorrhée virulente étoit plus commune en certaines saisons, ce qui paroît être une preuve bien évidente que ces diversités dérivent de l'influence de la constitution de l'année, sur les effets d'un commerce impur et sur l'activité plus ou moins grande du

virus vérolique. Ce médecin judicieux portoit d'autant plus d'attention à la doctrine des diathèses, qu'il a toujours observé que la constitution modifioit tellement le virus, qu'il distingue les maladies vénériennes en sanguines ou inflammatoires, en bilieuses, en pituiteuses et en mélancoliques ou atrabilaires. Qu'on ouvre son ouvrage ? il renferme la description la plus exacte des signes qui caractérisent leur différence. Cette distinction très-sagement établie, qui est déduite de la seule observation des faits, le conduit à indiquer le choix des remèdes dont les différentes véroles lui paroissent susceptibles, relativement au génie des constitutions des temps où elles se contractent ; tant il est vrai que la constitution de l'air produit différens effets sur l'état du sang.

Il ne suffit pas que le médecin ait sans cesse sous les yeux le tableau fidèle de la constitution présente, il faut encore qu'il ne perde jamais de vue celui de la précédente ; car il arrive souvent que les maladies qui se montrent durant le règne de telle saison, retiennent plutôt l'empreinte de la constitution passée, sur-tout si elle a été long-temps stationnaire, que de la constitution actuelle. C'est pourquoi le grand BACON avoit avancé que dans la recherche des causes des épidémies régnantes, on devoit moins avoir égard à la constitution présente qu'à celle qui avoit précédé. HIPPOCRATE en avoit donné

l'exemple dans le premier livre de ses épidémies. Après avoir donné une description de la constitution de l'automne et de l'hiver, il peint les maladies qui ont régné dans les différentes saisons. Il commence toujours l'histoire des maladies par celles du printemps, et vient ensuite à celles de l'automne. Ce sont, à la vérité, les constitutions qui influent le plus sur les autres, et qui leur font même subir des modifications qui n'échappent pas à l'œil de l'observateur. Non-seulement il ne faut pas se borner à savoir connoître les saisons qui accompagnent et précèdent l'épidémie, il est encore nécessaire de remonter à l'histoire des années précédentes. HIPPOCRATE nous en donne encore l'exemple dans la constitution du 3e. livre de ses épidémies, car il y annonce, avant de faire la description des quatre saisons de l'année, que les saisons antérieures avoient été sèches.

Le même génie de la saison qui introduit dans l'océan des humeurs différens principes d'altération, ne se borne pas à régner sur les maladies internes aiguës et chroniques, mais il étend aussi son empire sur les maladies externes ou chirurgicales qui se développent durant la révolution annuelle.

C'est une vérité incontestable que l'ophtalmie, par exemple, pituiteuse qui a été présentée dans son vrai jour par le savant STOLL si digne de figurer à côté d'HIPPOCRATE et de

SYDENHAM dont il a suivi si fidèlement les traces, ne réclame des moyens diamétralement contraires à ceux que l'on oppose à l'ophtalmie phlogistique ou inflammatoire qui se revêt pour l'ordinaire de ce caractère aux approches du printemps : car autant cette dernière qui attaque communément les sujets robustes, sanguins, adonnés au vin et sujets à la suppression de quelque évacuation sanguine, est heureusement combattue par les saignées plus ou moins répétées, soit du bras, soit du pied; l'application des sangsues aux tempes, derrière les oreilles ou sous les paupières inférieures quand ces dernières sont enflammées, par les bains et tout l'appareil de la méthode antiphlogistique; autant la muqueuse ou pituiteuse qui est plus familière sur la fin de l'automne et en hiver aux personnes phlegmatiques, surchargées d'humeurs et dont les premières voies sont presque remplies de sucs glaireux, doit-elle être attaquée par l'émétique, les incisifs, les atténuans, l'application des vésicatoires, soit à la nuque, derrière les oreilles ou au bras, et enfin par tous les correctifs de la pituite qui surabonde dans cette saison. L'ingénieux GRIMAUD, dont notre école de médecine déplorera long-temps la mort prématurée, est, à mon avis, un des médecins qui ont le mieux dessiné cette espèce qui se présente assez fréquemment dans nos contrées.

La constitution des temps ne laisse pas d'une

manière moins marquée son impression sur les érysipèles qui offrent tour-à-tour, selon le génie de la saison, tantôt le caractère bilieux ou muqueux, et tantôt le phlogistique. Ce dernier qui ne s'est montré, dans notre pays que très-rarement à la fin de l'hiver de 1793 durant quelques jours d'un froid excessivement rigoureux, s'est quelquefois compliqué avec l'état bilieux gastrique. Le bilieux est celui qui se déclare le plus communément. Quand il étoit d'une nature inflammatoire, les saignées, les boissons tempérantes, les lavemens et les autres moyens antiphlogistiques le dissipoient promptement. L'émétique et les purgatifs acides triomphoient au contraire de l'érysipèle gastrique bilieux qui prenoit toujours cette forme en été et en automne. Lorsqu'il participoit de l'une et de l'autre diathèse, ainsi que j'ai eu occasion de le voir quelquefois chez des hommes pléthoriques qui étoient dans la vigueur de l'âge, qui s'étoient exposés subitement à un air froid à la suite de boissons spiritueuses, alors la saignée et les tisanes nitrées précédoient avec avantage l'emploi de l'émétique et des autres évacuans.

Il est hors de doute que les changemens des saisons n'apportent aussi des changemens bien sensibles dans l'état des plaies; car la prédominance de certaines humeurs doit nécessairement faire varier le traitement selon le génie de la saison. La tourbe des Chirurgiens paroît cepen-

dant ajouter peu de foi à l'influence des saisons sur les affections locales. Leur confiance à cet égard a besoin d'être relevée. Que ne puis-je dissiper leur doute ! Pour ramener ces sceptiques et les convaincre de la certitude de la chose, je leur rappelerai que les vieilles cicatrices, que les anciennes fractures, que les vieux ulcères et que les douleurs rhumatismales qui se montrent plus sensibles dans certaines saisons, sont autant de thermomètres vivans qui marquent les divers degrés de température de l'atmosphère, et autant de preuves convaincantes de l'influence de la constitution des temps sur les plaies et les ulcères. Ce seroit se traîner servilement sur les traces de ces hommes indignes de porter le nom de chirurgien, que de se borner dans le traitement des ulcères aux remèdes purement locaux et mécaniques ; les pansemens seuls sont insuffisans, il faut les faire marcher avec les moyens généraux propres à combattre la cause matérielle ou humorale qui entretient leur existence.

Il n'est pas de chirurgien véritablement instruit et expérimenté, qui ne se soit convaincu très-souvent que les plaies et les ulcères ne peuvent être amenés heureusement à cicatrice, quelque topique que l'on y applique, si l'on n'administre pas en même-temps les remèdes internes qui tendent le plus directement à corriger la dégénération humorale qui peut être bilieuse, muqueuse, atrabilaire,

ou

ou sanguine selon la saison de l'année, et le génie de la constitution régnante (1).

L'air a une influence si marquée sur les plaies, notamment dans les hôpitaux ou règnent des fièvres épidemiques, que l'on voit les ulcères les plus bénins, tourner promptement à la gangrène. BAGLIVI en rapporte plusieurs exemples, il assure avoir vu les ulcères des vésicatoires dégénérer facilement en gangrène. C'est une observation que j'ai été souvent à portée de faire dans les hôpitaux, pendant certaines constitutions, lorsqu'on négligeoit sur-tout l'usage des secours intérieurs. PARACELSE dit avoir observé que les ulcères prenoient le caractère de l'épidémie régnante, et qu'ils ne pouvoient se guérir que par les mêmes remèdes qu'on employoit contre les maladies qui se montroient alors. STOLL ne laisse pas ignorer avoir prévenu des gangrènes par le régime anti-bilieux c'est-à-dire par les moyens appropriés contre une affection bilieuse gastrique. DUSSAUSSOI chirurgien en chef du grand hôtel dieu de Lyon nous apprend dans son mémoire sur le moyen

(1) Cette matière me fournit l'occasion de rendre un tribut public d'éloge à l'infatigable FAGES, chirurgien en chef de l'hôpital vénérien, dont le mérite a devancé l'âge, et qui a déja prouvé dans un excellent mémoire couronné par l'académie de chirurgie de Paris, qu'il livrera sans doute un jour à l'impression, combien la constitution de la saison influe puissamment sur le caractère des plaies et sur leur guérison.

de guérir la gangrène des hôpitaux, qu'il mit fin à une gangrène qui régnoit épidemiquement durant une constitution bilieuse, par l'emploi des émétiques, des purgatifs acides et des autres moyens capables de combattre la diathèse bilieuse.

Il ne manque assurément pas d'observations qui attestent que dans les hôpitaux, principalement durant l'été, et en certaines années, les plaies et les ulcères de simples qu'ils étoient dans le principe ne subissent enfin la dégénération gangréneuse qui devenoit même générale dans les salles, si l'on ne se hâtoit d'aller au devant des remèdes propres à détruire l'altération bilieuse, ou muqueuse qui prédominoit à cette époque. Je ne tairai pas que la gangrène humide, ou cette pourriture d'hôpital que j'ai vu règner autrefois dans nos salles des blessés, dans un temps où l'on avoit moins égard au caractère de dégénération humorale que favorisoit le vice de l'air, se reproduisoit avec plus d'intensité aux approches de l'été, et durant la canicule, sur-tout quand le vent du sud-ouest qui est assez constant à Montpellier dans cette saison, souffloit quelque temps, ou qu'il tomboit des pluies pendant plusieurs semaines. Cette gangrène ne pouvoit communément céder à l'action des topiques, que lorsqu'on employoit intérieurement les remèdes qui servent à corriger les effets de l'humeur prédominante, et que la constitution vive, sèche, et boréale succédoit à la température molle, humide, et australe.

Il s'ensuit donc que le génie de l'épidémie qui moule tout à sa manière, nécessite la plus grande attention de la part du chirurgien, vu que son influence sur les plaies est très-remarquable.

C'est pourquoi la juste considération de la constitution de l'air, soit précédente, soit présente, qui a tant de pouvoir sur les différentes altérations de nos humeurs, est de la dernière importance dans le traitement des maladies aigües, chroniques, internes et externes. Leur étude, un peu trop négligée, doit être annexée à celle des observations météorologiques, qui versent des flots de lumière qui font éviter les écueils que l'on trouve sur la route de la pratique.

Il ne faut pas néanmoins donner une latitude sans bornes aux influences des constitutions; car les tempéramens dont la considération n'est pas moins précieuse en pratique, peut les enrayer ou les modifier, et exiger par là dans les maladies un traitement différent. Il est aussi à observer que plus les maladies contrastent avec les saisons, plus elles sont graves, comme elles le sont également quand elles ne sont pas en rapport avec les âges. Il en est encore de même quand elles ne le sont pas avec les tempéramens.

Qu'il seroit à souhaiter que tous les jeunes-gens qui s'élancent dans la carrière de la clinique fussent nourris de ces principes généraux! Ils atteindroient alors moins difficilement le but de la guérison.

Qui enim hoc novit et his utitur non videtur mihi in arte multum falli posse. (1).

Après avoir parlé en général de l'influence des saisons sur les maladies, il paroitroît utile de décrire ici l'histoire des temps qui ont régné durant les années 1793, 94, 95, 96; mais le peu que j'en dirai dans chaque maladie me dispense d'en présenter un tableau séparé, et avec d'autant plus de raison que mon intention n'est point de considérer les maladies sous un rapport purement épidémique, mais plutôt sous les rapports généraux qu'elles ont avec la constitution de chaque saison.

CHAPITRE II.

Des fièvres rémittentes de mauvais génie, ou *des fièvres des hôpitaux.*

Les grands ravages que firent ces fièvres dans tous les hôpitaux des armées, dès le commencement de la guerre, fixèrent particulièrement mon attention. Ardemment désireux d'en connoître le génie, d'en analyser les caractéres, d'en saisir les divers traits, d'en suivre la marche et d'en épier les mutations et les formes, je redoublai de soins et de peines pour y parvenir.

---

(1) Hippocrate de morb. popul.

En me livrant tout entier à l'observation, je reconnus que ces fièvres se revêtoient d'un caractère épîdémique et d'un génie contagieux. Elles frappèrent bientôt tout à la fois beaucoup de soldats qui en furent les tristes victimes. Leurs progrès furent si rapides, que le nombre des malades grossissoit chaque jour. Les officiers de santé, les infirmiers, et autres personnes attachées au service des hôpitaux, ne tardèrent pas à en ressentir les plus vives atteintes, et la plupart même d'entr'eux payèrent le tribut mortel.

L'activité du venin contagieux fut à certaines époques si pénétrante, que quelques sujets contractèrent brusquement la maladie en traversant seulement les salles des hospices, et y succombérent le troisième jour.

C'est à peu près vers le même temps que j'ai vu périr plusieurs membres de différentes familles, pour avoir donné quelques soins à des parens qui revenoient des frontières. Entr'autres exemples je choisirai celui du citoyen Galibert, demeurant à la rue de la barralerie, qui mourut, ainsi que sa mère et trois de ses enfans, de cette fièvre contagieuse que leur communiqua son fils aîné, qui étoit à peine de retour de l'armée. Ce jeune homme qui arriva malade, périt le premier de tous. Ce cruel fléau frappa encore ses autres frères et sœurs qui eurent le bonheur de guérir.

Si l'épidémie fut si meurtrière dans le principe, c'est parce qu'elle présenta d'abord le caractère

nerveux ou malin, et qu'à mesure qu'elle avança dans sa marche, elle prit le caractère humoral bilieux ou muqueux, quelquefois même compliqué avec le mode phlogistique, qui ne fut communément que peu prononcé. Il n'est pas de médecin d'hôpital qui n'ait fait cette observation.

C'est une chose digne de remarque que cette fièvre attaqua de préférence les jeunes soldats, et qu'elle ne frappa que foiblement ceux qui étoient un peu âgés. Les vieillards, soit dans les hôpitaux, soit ailleurs, n'en furent presque pas atteints. On sait au reste que les vieillards sont de tous les individus, ceux qui sont le moins affectés de maladies épidémiques. C'est une observation qui n'a jamais échappé aux praticiens. HIPP. observa, dans une épidémie, que les jeunes-gens souffroient plus que les vieillards (1). On lit dans MERCURIALIS, que durant la peste qui régna à Padoue, les personnes avancées en âge en furent principalement exemptes. FORESTUS a consigné dans ses écrits une observation analogue.

La description que je vais donner de cette fièvre, qui intéressa souvent tout à la fois le système gastrique, le système vasculaire et le système nerveux est telle que me l'ont présentée d'une manière plus ou moins marquée, quatre mille

---

(1) *Fiebant autem hæc adolescentibus, juvenibus in vigore constitutis, et ex iis plurimum qui circa palæstram et gymnasia exercebantur.* Epid. I, sect. 1.

soldats environ qui en furent atteints, et auprès desquels je restois en station quatre à cinq heures de la journée, durant les premiers temps de cette désastreuse épidémie, qui offrit des symptômes différens, selon la constitution de la saison.

Ces fièvres préludèrent le plus souvent par un engourdissement des jambes et un sentiment de roideur et de pesanteur aux malléoles, par un mal-aise général, des lassitudes, le dégoût, et la plénitude de l'estomac. Tantôt elles s'annonçoient brusquement par un petit frisson suivi d'une chaleur âcre, brûlante, qui se soutenoit quelques jours; tantôt elles débutoient par un mal de tête, des douleurs aux reins, par de fortes nausées, des vomissemens de matières amères, jaunes ou verdâtres, et quelquefois blanchâtres, écumeuses, épaisses et visqueuses, et par une langue sâle et limoneuse. Chez les uns le ventre étoit trop resserré, chez les autres il étoit trop libre. Les déjections étoient par fois jaunâtres ou verdâtres, et par fois grisâtres. Les vers accompagnoient plus communément les évacuations de cette nature.

Dès l'invasion de la maladie, les forces étoient quelquefois abattues, le pouls petit, mais fréquent, et ses battemens s'affoiblissoient ensuite tellement qu'il devenoit si serré, si concentré, qu'il disparoissoit sous la pression du doigt (1). D'autre-

(1) Ce caractère du pouls a été de tous les temps si familier aux fièvres de mauvais génie, que tous les écrivains en ont parlé, sur-tout LIEUTAUD et VAN-SWIETEN.

fois il ne sembloit pas s'éloigner de l'état naturel, au point que les médecins les plus expérimentés y auroient été trompés (1).

A mesure que le mal faisoit des progrès, il survenoit d'autres accidens. du 7. au 10. jour, il paroissoit une teinte rougeâtre de la cornée, avec un gonflement des petits vaisseaux qui arrosent cette membrane; peu-à-peu les yeux s'enflammoient, la conjonctive devenoit rouge, la figure se coloroit même, et quelques gouttes de sang couloient des narines.

Quand la fièvre se revêtoit d'un caractère décidément nerveux ou malin, il y avoit prostration de forces : la langue devenoit sèche, brunâtre,

---

(1) C'est une remarque qui n'a point échappé à PROSPER ALPIN, qui regarde ce signe, et la prostration des forces, comme des indices assurés de la fièvre maligne, qui devenoit quelquefois mortelle. *De præs. vit. et morte ægrot. lib. IV, cap. V, pag.* 169.

STOLL assure avoir vu des fièvres malignes qui, quoique accompagnées du pouls, de la chaleur et de l'urine presque naturels, ont été cependant meurtrières. *Vidi enim* (dit-il) *malignas febres quæ pulsibus et urina, et calore bonis ac naturalibus ægrotanti nihilominus non prævisam perniciem intentarunt. Rat. med. t. II, p.* 13. On peut conclure de là que quoiqu'en explorant le pouls, il ne paroisse pas exister de fièvre générale, il peut en exister pourtant une particulière, dans un organe essentiel à la vie sourdement affecté, laquelle se réfléchit ensuite à mesure que la maladie se développe sur le système général, et devient très-sensible, ainsi qu'il conste par les observations d'HIPPOCRATE, de GALIEN et de BAILLOU.

elle se racourcissoit et se retiroit presque au fond de la bouche ; elle se couvroit bientôt d'une couche plus ou moins noirâtre, épaisse, raboteuse, qui couvroit peu-à-peu les gencives, et formoit ce rebord gluant et noir dont parle HIPPOCRATE sous le nom de *lentores circa dentes.* Cette croûte s'étendoit encore sur les lèvres qui se fendoient et étoient comme grillées.

A ces symptômes se joignoient aussi l'assoupissement et le délire, qui tantôt étoit obscur, sourd, et tantôt phrénétique. La surdité se manifestoit, et traînoit quelquefois à sa suite le gonflement des parotides qui se montrèrent le plus souvent du 11. au 19. jour.

Il s'élevoit en même temps sur la périphérie du corps, mais principalement sur le cou, la poitrine et les épaules des tâches miliaires, ou pétéchiales, qui tantôt étoient insignifiantes, tantôt très-dangereuses, mais jamais critiques, c'est-à-dire que leur apparition ne termina jamais favorablement la maladie.

D'autres signes non moins fâcheux se manifestoient ensuite ; le bas ventre se météorisoit, les déjections étoient involontaires et répandoient une odeur puante, fétide. Il survenoit aussi des plaques violettes, semblables à des meurtrissures, des soubresauts des tendons, des mouvemens convulsifs, sur-tout des lèvres, et le hoquet. Le pouls devenoit foible, tremblotant, vermiculaire, sur-tout à l'issue du re-

doublement, qui prit le plus constamment le type de la double-tierce ou de la tierce, et qui se montroit communément entre quatre et six heures du soir. A cette époque les malades se laissoient aller quelquefois sur le pied du lit ; ils cherchoient, pour ainsi dire, à ramasser et à plier la couverture ; leur voix devenoit rauque, le sang découloit par grosses gouttes des narines ou des angles des yeux. D'autrefois l'hémorragie étoit considérable, et elle se faisoit par la bouche et les parties de la génération ; et la mort terminoit souvent la scène.

Tels étoient les symptômes généraux que présentèrent ces fièvres rémittentes de mauvais génie qui dans leur principe moissonnèrent tant d'hommes. Elles régnèrent épidémiquement depuis l'été de 1793 v. s. jusqu'en 1796. Elles se sont même faites sentir en 1797 encore bien foiblement, à la vérité, soit dans les hôpitaux, soit dans la ville et les endroits circonvoisins.

La constitution de la saison influençoit tellement leur génie, que la dégénération de l'humeur qui prédominoit à telle ou telle époque de l'année, leur communiquoit ses traits, au point qu'il s'établissoit entre elles un caractère frappant de distinction qui faisoit aisément discerner le mode bilieux, du mode muqueux qu'elles ont tour à tour offert durant le cours de quatre années. Ces fièvres ont quelquefois participé à la fin de l'hiver et notamment au prin-

temps, quand il étoit sec et un peu froid, du mode inflammatoire chez les soldats robustes, vigoureux, pléthoriques et adonnés au vin. Mais le plus souvent l'état bilieux se compliquoit avec le catharral ou muqueux, de manière que le plus grand nombre des fièvres qui se sont déclarées dans nos hôpitaux étoient bilioso-muqueuses, ou pituiteuses, ou pituitoso-bilieuses.

Il est d'autant plus avantageux dans la pratique d'avoir égard à la différence qui existe entre les fièvres bilieuses et pituiteuses, et à laquelle cependant quelques médecins n'ont pas porté toujours cette scrupuleuse attention absolument nécessaire au lit des malades, que c'est peut-être à ce grand défaut, ou au manque de lumières, qu'on doit référer le peu de succès qu'ils ont retiré de leur méthode de traitement.

Je vais donc tracer ici la ligne de démarcation qui sépare les signes de la fièvre bilieuse de ceux de la pituiteuse. Cette distinction qu'on saisit très-bien dans les écoles, mais pas assez auprès des malades, est si importante, que quiconque ne parvient pas à la bien reconnoître, s'expose à faire malheureusement des victimes. La plupart des jeunes praticiens qui ne les confondent que trop communément commettent d'autant plus aisément des fautes si graves, que ces deux maladies, à la vérité, considérées sous certains rapports, se ressemblent, mais elles diffèrent pourtant essentiellement sous d'autres.

C'est pour l'ordinaire vers la fin du mois de Juin que la fièvre bilieuse a coutume de se montrer dans nos contrées, et elle dure depuis cette époque jusques vers la mi Septembre, quand l'été est chaud et sec; autrement elle se termine plutôt et est même enrayée par quelques traits de la fièvre muqueuse qui est celle qui a toujours été la plus dominante.

La fièvre bilieuse attaquoit de préférence les soldats forts, robustes, colériques et sujets à rendre souvent le matin des gorgées de bile. Les symptômes qui la précédoient sont presque communs à toutes les maladies gastriques, mais ceux qui l'accompagnoient avoient des traits particuliers et caractéristiques qui sont sur-tout dessinés sur le visage des malades. Leur figure offre une légère teinte d'un rouge qui ressemble au minium; mais cette rougeur est mêlée cependant d'une couleur d'un jaune verdâtre, plus sensible sur-tout aux ailes du nez, aux commissures des lèvres et aux angles des yeux, que dans les autres points de la face (1). Les yeux sont un peu changés, jaunes et assez souvent un peu enflammés. La langue étoit plus ou moins sèche, enduite d'une couche jaunâtre, plus épaisse et plus foncée à sa base. Sur la fin de la maladie elle

(1) C'est une remarque qui n'a pas échappé à l'attention de STOLL et de STRACK qui attestent que la couleur d'un vert jaunâtre est un indice certain du caractère bilieux.

devenoit aride, grillée et noirâtre. Les vomissemens spontanées ou déterminés par l'art étoient d'une couleur jaune safranée et par fois presque verte. Les déjections offroient à peu-près le même caractère, quoiqu'elles fussent par fois noirâtres, atrabilaires. Les urines étoient aussi citronées, et quelquefois d'un rouge foncé. La chaleur de la peau étoit âcre et brûlante. Le pouls étoit petit, fréquent, irrégulier, tendu et un peu dur. La douleur de tête étoit assez vive et fixe dans les deux tempes ou sur les deux sourcils, et fréquemment au fond des orbites. On sentoit aussi une forte vibration à l'artère carotide (1) dans le progrès de la fièvre, quoique au poignet le pouls fût alors lent et petit. Cette fièvre dont la marche étoit souvent rapide, prenoit le plus familièrement le type de rémittente - tierce ou double - tierce. Ses redoublemens ou exacerbations ne se montroient pas toujours à la même heure. Leur retour, quoique suivant une marche périodique, se manifestoit communément tantôt une ou deux heures plutôt, et tantôt deux ou trois heures plus tard.

---

(1) C'est un signe que j'ai vu sur-tout plus constamment dans l'épidémie bilieuse qui régna au mois de Juillet en 1796 chez les prisonniers de guerre Allemands, Croates ou Polonais, qu'on avoit conduit de l'armée d'Italie. Ce battement précipité des carotides étoit l'indice le plus assuré du délire.

Ils étoient annoncés ordinairement aux approches du soir par des baillemens, des pandiculations, par un léger frisson, ou refroidissement du nez et des extrémités, ou par un froid même sensible, et quelquefois par la toux. Ces accidens dont la durée ne s'étendoit pas au-delà d'une heure, étoient remplacés par une chaleur vive, âcre, sèche, brûlante et pénétrante, par la soif, l'altération, la sécheresse de la langue, la douleur de tête, phénomènes qui se soutenoient 10, 15, 18 et même 24 heures, et qui se dissipoient par l'apparition d'une douce moiteur de la peau, ou par une sueur partielle ou générale, par l'humidité de la langue, et enfin par une abondante excrétion d'urine trouble, épaisse, rougeâtre, ou par l'évacuation spontanée des selles.

C'est notamment à l'issue des redoublemens que les pétéchies ou tâches pourprées se montroient sur la surface du corps du septième au quatorzième jour, et quelquefois plus tard. Elles étoient d'un rouge pâle et quelquefois d'une couleur livide. Elles ne s'élevoient jamais au dessus de la peau, rarement se montroient-elles au visage. J'en ai vu en très-petit nombre chez quelques soldats à la fin de l'été de 1795 (1).

---

(1) Le docteur CLEPHANE dit qu'il se souvient avoir vu des soldats qu'on envoya à l'hôpital d'Oosterhout en 1748, qui avoient les joues couvertes de larges tâches pétéchiales. LIND fait mention aussi de ces mêmes tâches survenues dans

Les fièvres pituiteuses dont le règne fut beaucoup plus long que celui des bilieuses, se déclarèrent communément vers l'équinoxe d'automne, et persistèrent plus ou moins jusqu'au solstice d'été. Il est vrai qu'au printemps elles marchèrent compliquées avec quelques traits de la diathèse phlogistique qui se développoit alors plus ou moins selon la température de l'air. Elles frappèrent spécialement les soldats dont le tempérament étoit phlegmatique, qui avoient la fibre molle, lache et flasque; qui étoient habituellement sujets aux fluxions catharrales, qui avoient usé de nourritures crues, mal saines, bu des eaux épaisses, troubles, ou qui avoient séjourné long-temps dans des lieux bas, humides et marécageux.

Le caractère de ces sortes de fièvres étoit

---

les fièvres contagieuses chez les prisonniers français détenus dans le château de Winchester en l'année 1761. HIPPOCRATE, en décrivant une constitution, dit que dans les fièvres d'été il sortoit des tâches semblables au millet et aux piqûres des puces. *Superveniebant autem in æstivis febribus circa septimam, octavam et nonam asperitates in cute miliaceæ culicum morsibus, maximè similes, non admodùm pruriginosæ. Epid. lib. 2. sec. 3. num. 3.* De tous les auteurs qui ont le mieux retracé la description des tâches ou exanthèmes qui paroissent dans les fièvres de mauvais génie, ce sont, sans contredit, FRACASTOR, SENNERT, SYDENHAM, HOFFMANN, HUXHAM, PRINGLE, RAMAZZINI et ELLER, etc.

empreint sur leur figure qui offroit un coup d'œil pâle et presque bouffi (1). Les paupières supérieures étoient sur-tout un peu boursoufflées. Les yeux avoient perdu de leur éclat ; ils étoient mornes, nébuleux et se refusoient à la lumière. La langue se couvroit d'une mucosité épaisse, visqueuse, blanchâtre, qui s'étendoit peu-à-peu dans l'intérieur de la gorge, et jusques même sur le palais, les dents et les lèvres. (2). Quoi-

---

(1) *Color vultus humorum in corpore exuberantium certissima nota est.* HIP. *De hum.*

(2) La couleur de la langue est un des indices qui sert le plus à reconnoître le caractère de l'altération humorale. C'est un signe qui a toujours dirigé HIPP. à bien saisir la nature de la maladie ; aussi a-t-il dit : *Lingua concolor attingentibus ipsam humoribus quapropter per hanc humores cognoscimus. De morb. pop.* Ainsi l'inspection de la langue a été considérée de tous les temps comme propre à faire connoître la nature des humeurs. Ce fut par la couleur de la langue qui étoit blanche et bourbeuse, dit PROSPER ALPIN, que les médecins annoncèrent dans une épidémie de fièvres qui régna à Gênes le caractère muqueux de ces fièvres. *De præs. vit. et mort. ægrot. lib. 6. cap. 9. pag.* 321 BAGLIVI dans sa seconde dissertation *de experimentis circa salivam*, recommande particulièrement aux médecins de considérer l'état de la langue qui est souvent l'annonce du caractère de la maladie.

Quoique la couleur de la langue soit assurément un signe qui aide beaucoup à juger de la nature d'une maladie, il ne faudroit pas cependant se laisser diriger par ce seul signe que

que la langue et les lèvres fussent souvent sèches, la soif cependant ne tourmentoit pas les malades. Leur bouche étoit pleine de salive ou d'une matière muqueuse qui les obligeoit de cracher à chaque instant, et qui rendoit le goût fade. De petites aphtes blanchâtres ou ulcères ronds ne tardoient pas à se manifester dans l'intérieur de la bouche, et sur-tout au fond de la gorge. Ils rendoient souvent soit par la bouche, soit par les selles, des vers lombricaux. La plupart se plaignoient spécialement de la tête, d'un engourdissement ou pesanteur plus sensible à sa partie postérieure; de tournoiement, de vertiges et d'insomnie qui amenoit bientôt le délire. Un des symptômes qui caractérisoit aussi le plus cette espéce, étoit un sentiment de poids, une espèce de resserrement, une sensation de froid dans la région précordiale. La chaleur n'étoit pas égale dans toutes les parties du corps; elle étoit plus sensible dans les extrémités supérieures què dans les inférieures. Le pouls étoit pour l'ordinaire mou, lent; d'autres fois inégal, intermittent; il s'avivoit le soir dans le redoublement qui paroissoit vers les quatre à cinq heures de l'après-midi, et qui étoit précédé d'une petite toux et de douleurs vagues répandues sur les membres, et de

---

qui peut quelquefois induire en erreur, mais il faut savoir en saisir l'ensemble pour asseoir son jugement. *Non ex uno symptomate, sed ex concursu omnium.* HIPP.

frissons fugaces et irréguliers. Il paroissoit familièrement sur la peau des tâches qui étoient plutôt miliaires (1) que pétéchiales, lesquelles se déclaroient plutôt au cou, à la poitrine et aux épaules.

Le cours des fièvres muqueuses a toujours été plus lent, plus tardif que celui des bilieuses. Elles se sont prolongées quelquefois jusques au vingt-septième jour, et même jusqu'au trente-quatrième et quarantième.

Telle est la différence sommaire qui sépare la fièvre bilieuse de la pituiteuse. Je n'ajouterai plus rien au tableau des signes que ces fièvres rémittentes ont présentés sous ce double rapport (2). Le point important est de savoir bien les saisir et les reconnoître, lorsque l'une et l'autre espèce s'allient ensemble.

L'étude des signes a été dans tous les temps

---

(1) Il est d'observation que les tâches miliaires appartiennent plutôt à la diathèse pituiteuse, et les pétéchies à la bilieuse.

(2) Si l'on désire faire lecture des ouvrages qui contiennent de plus longs détails sur la différence que présentent ces deux espèces de fièvres, on peut consulter l'excellente Dissertation de WIEBERS qui a pour titre : *Dissertatio sistens discrimen inter febrim biliosam et pituitosam.* Le docteur LANGRISH a bien aussi marqué cette distinction dans sa Théorie et Pratique moderne. RICHARD MANNINGHAM a donné également une exacte description des fièvres lentes nerveuses. HUXHAM n'a pas moins bien décrit la différence qui existe entre la putride bilieuse maligne et la fièvre lente nerveuse.

l'objet de la sollicitude des médecins. Quiconque est parvenu par l'enchaînement des symptômes à connoître une maladie, parviendra plus aisément à la guérir, s'il a pu sur-tout en découvrir la cause matérielle.

Il est vraisemblable que la cause principale des fièvres épidémiques réside dans une constitution particulière de l'air (1) qui n'agit pas toujours par ses qualités sensibles et physiques, mais par ses qualités occultes (2), délétères, malignes, qui pénètrent dans la masse des humeurs et y laissent différens germes d'altération que développe ensuite la constitution de la saison. Mais rien ne contribue plus promptement à accélérer la dépravation des humeurs, à altérer le système organique et à accroître davantage les qualités septiques de l'air, que l'entassement des malades dans les hôpitaux trop souvent rapprochés dans le même endroit, mal placés, mal distribués, mal aérés, et plus souvent encore trop peu spacieux pour en contenir un si grand nombre. Cet encombrement étoit si considérable à Montpellier à cer-

---

(1) *Aër maximus est in omnibus quæ corpori accidunt, et auctor et dominus.* HIPP. *lib. de flat.* n°. 4. *Mortalibus autem vitæ, et ægrotis morborum solus is est auctor.* Ibid. n°. 6.

(2) Car combien de fois n'a-t-on pas observé des fièvres malignes épidémiques, sans qu'il y eut aucune altération sensible de l'atmosphère.

taines époques et dans quelques hospices, que tel hôpital qui n'auroit dû recevoir que deux ou trois trois cents malades, au plus, en renfermoit cinq à six cents; le plus grand nombre étoit même couché deux à deux dans le même lit qui se trouvoit encore assez étroit, et sous lequel on laissoit très-communément des pots de chambre quelquefois non couverts, qu'on n'avoit pas même toujours soin de vider, et desquels s'échappoient continuellement des miasmes infects qui, mêlés avec d'autres effluves septiques que répandoient de toute part les corps putrides de tant de malades, méphitisoient davantage l'atmosphère des salles et communiquoient nécessairement la contagion. Ces miasmes délétères qui sont pour l'ordinaire d'une nature subtile, active, pénétrante, déliée, mobile et imperceptible, s'introduisoient aisément dans les humeurs non seulement par la respiration pulmonaire, mais encore par la respiration cutanée qui n'est pas moins considérable, à l'aide de tous les pores qui couvrent la surface du corps. C'est ce venin contagieux qui portoit tout-à-coup ou lentement, selon la disposition individuelle, le trouble dans les fonctions du cerveau, des nerfs, des poumons et des viscères abdominaux, car ces fièvres portoient spécialement leur impression sur ces organes; et c'est l'affection de tel ou tel organe prédisposé à cet effet qui constitue la cause formelle des maladies épidémiques et même intercurrentes. Aussi STOLL

a-t-il dit : *Materiam anni tempus generabat, formam verò vitæ genus et prædispositio* (1).

Indépendamment de ces causes énoncées qui étoient les plus puissantes, il en existoit d'autres qui disposoient fortement à contracter cette maladie. Tels étoient, par exemple, les exercices immodérés auxquels la plupart des soldats n'étoient point accoutumés, les fortes passions d'ame, la mauvaise qualité des eaux, les mauvais alimens dont ils avoient usé dans certaines circonstances impérieuses. Ces divers agens avoient jeté dans la masse du sang un foyer de corruption qui augmentoit insensiblement et qui acquéroit le dernier degré de force par la communication des exhalaisons contagieuses auxquelles ils étoient sans cesse exposés, et qui devenoient même plus dangereuses durant les constitutions chaudes et humides. Car c'est avec juste raison que les médecins ont regardé de tous temps (2) la constitution chaude et humide de l'air, comme la plus propre à développer les fièvres malignes, les maladies contagieuses et pestilentielles ; c'est en effet de toutes les constitutions celle qui est probablement la plus nuisible, parce

---

[1] *Rat. med.* tom. 3. pag. 53.

[2] C'est pourquoi HUXHAM s'exprime ainsi : *Meritò prorsùs ab ultimâ antiquitate talis atmospheræ constitutio reputata fuit pestilens.* De aëre et morb. epid. proleg.

que l'humidité et la chaleur sont dans les corps vivans les plus puissans agens de la putréfaction qui s'y développe, et dont les effluves putrides se répandent continuellement dans l'atmosphère.

La constitution de la saison détérminoit des effets si marqués sur le caractère de ces fièvres épidémiques, que lorsque le venin septique qui échappe à nos sens rencontroit en pénétrant dans la masse générale une surabondance de matière pituiteuse, il développoit et constituoit alors la fièvre pituiteuse maligne. S'il y trouvoit la dominance de l'humeur bilieuse, il occasionnoit au contraire la bilieuse maligne; quelquefois même, mais très-rarement, en se mêlant avec la dégénération sanguine ou phlogistique qui ne faisoit pourtant que se montrer à la fin de l'hiver et au printemps, il formoit la phlogistique maligne qui étoit toujours plus ou moins compliquée avec la muqueuse ou la bilieuse.

Il suit donc que la constitution particulière de l'air chargé des miasmes, animaux putrides et septiques, jointe au concours des autres différentes causes, semble avoir donné lieu à l'épidémie des fièvres rémittentes dont je décris l'histoire.

C'est à la fin de 1793 et durant les premiers mois de 1794, époque où l'épidémie étoit dans sa vigueur, que ses ravages furent les plus meurtriers, et elle ne cessa d'être moins funeste que lorsqu'on eut pris la sage précaution de ne pas

entasser les malades en si grand nombre dans le même hôpital, de multiplier en certains hospices les croisées des salles, d'assainir leur atmosphère, d'établir une libre circulation de l'air, et d'éloigner tout ce qui pourroit contribuer à le corrompre.

Le danger que ces fièvres traînoient ordinairement après elles étoit plus ou moins grand relativement à la saison où elles se montroient, et au caractère qu'elles présentoient; car celles qui se déclaroient en automne étoient infiniment plus fâcheuses que celles qui survenoient dans les autres saisons, parce que les fièvres automnales avoient un caractère nerval qui les rendoit très-périlleuses, et qui d'ailleurs s'opposoit aux crises. Il n'est pas de praticien qui ne soit convaincu de cette triste vérité qui est consignée dans les écrits du père de la médecine. Il avoit observé que les maladies d'automne étoient en général plus graves et plus susceptibles de se terminer par la mort (1). L'observation atteste que les fièvres pituiteuses sont plus désastreuses que les autres espèces de fièvres putrides, par la raison que la nature est ici plus affaissée, qu'elle a moins d'énergie, et qu'elle ne peut pas déployer un grand appareil de force. Glass, Grant et Selle avoient déjà fait cette remarque.

---

(1) *In autumno morbi acutissimi, et omninò mortiferi.* Aph. 9. sect. 3.

Lorsque l'épidémie eut perdu de son intensité, les plus fâcheux symptômes ne se montrèrent pour l'ordinaire que du 7.e au 14.e jour, qui étoit le terme où la fièvre étoit souvent mortelle.

Si la jaunisse cependant se déclaroit dans les fièvres avant le 7.e jour, les malades succomboient presque toujours. Parmi le nombre de ceux que j'ai vu finir de cette manière, je me contenterai de rappeler l'exemple de deux hommes, dont l'un étoit atteint d'une fièvre bilieuse, et l'autre d'une fièvre pituiteuse, compliquée avec un ulcère à la jambe. Ils périrent tous les deux le 11.e jour de leur maladie, qui présenta le 5.e quelques traits de jaunisse ; ce qui confirme bien la sentence d'HIPP. *Quibus in febribus morbus regius fit ante septimum diem, malum* (1).

La fièvre ne se jugeoit pas ainsi, quand la jaunisse paroissoit après le 7.e jour. Ici mes observations cadrent encore parfaitement avec celles d'HIPPOCRATE. *Quibus in febribus morbus regius septima, aut nona, aut decima-quarta die accedit, bonum, si non præcordium dextrum durum fiat, sin minus, non bonum* (2).

Un symptôme très-saillant et presque toujours suivi de la mort, c'étoit lorsqu'il couloit quelques gouttes de sang, soit des angles des yeux, soit des narines vers le cinquième jour. Il me souvient

---

(1) *Aph. LXII, sect. IV.*

(2) *Aph. LXIV, sect. IV.*

avoir vu périr à cette époque, dans le mois de novembre 1795, un prisonnier Allemand, après une petite hémorragie qui se fit goutte-à-goutte par le grand angle de l'œil. HIPPOCRATE observa à-peu-près un pareil phénomène chez plusieurs malades dont il parle dans le premier livre des maladies populaires (1), et dans son livre des prédictions (2).

Quand au contraire l'hémorragie des narines étoit considérable, et qu'elle survenoit dans le printemps après un violent mal de tête ou un délire, accompagné de la rougeur de la face, presque tous ceux qui l'éprouvèrent en retirèrent du soulagement. La même observation nous a été transmise par HIPPOCRATE (3).

Il n'y avoit pas d'espérance de sauver les malades lorsqu'ils éprouvoient le hoquet (4), l'assoupissement profond, le délire phrénétique, la difficulté de respirer, des vomissemens, des déjec-

---

(1) *In Philisco enim et Epaminone ac Sileno quarta aut quinta die parum de naribus stillavit sanguis et moriebantur. De morb. pop. lib. I.*

(2) *Nasus in iis distillans perniciosus, tum alias tum quarto ab initio die. Lib. prædict. n°. 1.*

[3] *Quibus quidem bene ac large sanguis per nares erupit, per hoc maxime servabantur, et nullum novi qui in hac constitutione mortuus esset, si recte ipsi sanguis profluxisset. De morb. pop. lib. I.*

[4] *Si quis in laboriosa febre singultiat, vel obtupescat, morbo laborat pessimo.* HIPP. *coac. prænot. lib. I, sect. 47.*

tions involontaires, atrabilaires (1), noires, putrides, et les sueurs froides des extrémités (2). C'étoit encore un signe de mauvais augure, quand la tête et les pieds étoient froids et les côtés chauds (3). J'ajouterai aussi que la plupart des malades qui avoient un œil fermé et l'autre entr'ouvert, couroient le plus grand risque de perdre la vie ou périssoient. Tous les praticiens ont remarqué que ce signe étoit de mauvais présage. STOLL dit n'avoir vu échapper aucun sujet dont un œil étoit plus grand que l'autre (4).

On étoit en droit d'attendre la guérison, lorsqu'après le 14.e jour les symptômes désastreux s'amendoient, que les signes de coction des selles et des urines paroissoient, que le pouls devenoit

---

[1] C'étoit assurément un signe très-fâcheux que la déjection des matières noires, quand les malades se trouvoient affoiblis. Mais il ne faut pas croire que la couleur seule des matières constituât le danger. J'ai vu plusieurs malades échappés à la mort, quoiqu'ils rendissent de pareilles selles. GALIEN dit avoir observé à cet égard une chose très-remarquable dans une constitution de maladies pestilentielles; car ceux qui mouroient ainsi que ceux qui guérissoient, présentoient le même phénomène. *GAL. com. in lib. IV, aph. XXII.*

[2] *In morbis acutis extremarum partium frigus malum. HIPP. lib. VII aph., sent.* 1.

[3] *Caput autem et manus et pedes si frigida sunt malum est ubi venter et latera calida sunt. HIPP. prognost. n.* 8.

[4] *Et neque hoc* 1776 *neque aliis annis ullum novi sanatum cui, in acuta febre, licet quædam comparerent non mala, quin etiam salutaria alter oculus altero major fiat. Rat. med. tom. III, pag.* 73.

plus réglé, la respiration plus aisée, le ventre souple, la tête plus libre, et que la surdité survenoit. J'ai vu guérir presque tous les soldats qui sur la fin de la maladie présentèrent cet accident.

Si j'ai eu la douce satisfaction de voir réussir très-fréquemment les diverses méthodes que j'employois, selon les circonstances, contre les fièvres rémittentes qui tiroient leur origine de l'altération du sang, de la bile ou de la pituite, plus ou moins imprégnées de miasmes contagieux qui frappoient fortement le système des nerfs, c'est que je m'attachois toujours à bien étudier leur génie, et à connoître sur-tout la nature des causes matérielles. Ecoutons à ce sujet deux grands hommes qui expriment en deux mots ce point de doctrine. *Æstimatio causæ morbum solvit*, dit CELSE; *cognitio morbi est materia remediorum*, s'écrie GALIEN. En ne perdant jamais de vue ce grand principe, on suit une marche sûre. C'est donc en se livrant à l'étude des constitutions de l'année que l'on parvient à saisir le caractère de dégénération humorale qui constitue le génie de la fièvre ; car il est hors de doute que chaque température de l'air imprime à nos humeurs une crase particulière.

Après avoir examiné tous les rapports qui lient la fièvre au caractère de la diathèse régnante, le jeune médecin doit encore chercher à combattre le délétère lorsqu'il prédomine, prenant toujours en considération l'âge, le climat, l'idiosyncrasie particulière, et les différentes complications qui

déterminent des circonstances inopinées. C'est surtout sur l'idiosyncrasie particulière que le médecin doit reposer son attention, parce que tel remède qui opère des mouvemens salutaires sur un tel sujet, détermine au contraire un ordre de mouvemens dangereux sur tel autre, quoiqu'il soit cependant atteint de la même maladie; car quelle que soit l'identité que l'on découvre entr'elles, il se présente souvent des variétés qui modifient les moyens curatifs; et pour l'ordinaire cette diversité de nuances tient à l'âge, au climat, et particulièrement au tempérament.

Rarement ces fièvres épidémiques ont-elles marché seules, isolées, exclusivement dépouillées de tout état de complication; tantôt le mode bilieux s'est allié avec le phlogistique ou avec le pituiteux; tantôt ces trois états se sont succédés, mais très-rarement à la vérité, à moins que durant le cours de la maladie, il n'arrivât une révolution subite de l'atmosphère; car le changement de température produit sur nous les mêmes effets que détermine la différence de climat, et la succession des saisons (1).

Outre les changemens qu'éprouvent les humeurs selon les variations des saisons, elles subissent encore, ainsi que nous l'avons déjà dit, des modifications, des altérations sensibles, selon les mé-

---

[1] *Nam loci differentia similis est tempori.* WALL. *rat. med.*

téores et les variations diurnes de l'atmosphère. De là vient que ces fièvres n'ont pas toutes également offert la même forme chez tous les sujets. Il n'est rien de strictement semblable dans la nature; aussi le traitement doit-il varier à raison des espèces particulières.

La différente nature de ces fièvres nécessite par conséquent la plus grande prospicacité de la part du jeune médecin, qui ne doit pas se borner à étudier les divers genres de complication dans les livres, mais qui doit en faire sa principale étude au lit des malades. Là se trouve toujours ouvert le grand livre de la nature ; c'est là qu'on apprend, sous la direction d'un bon maître, à bien voir, à bien saisir et à guérir ; c'est là enfin où viennent se briser la plupart des systèmes et des théories les plus ingénieuses et les plus brillantes, et où l'on sent mieux le prix de l'observation et de l'expérience dont le flambeau n'égare jamais.

L'art de guérir tire son origine de l'observation. C'est d'elle que dépendent tous les progrès de la médecine. L'observation n'a-t-elle pas conduit à la théorie ? Selon l'opinion du CICÉRON de la médecine, la théorie n'est venue qu'après la pratique (1). Tous les médecins dogmatiques tel qu'étoit HIPPOCRATE, ont toujours étudié les maladies dans le livre de la nature ; leur dogme est

---

[1] *Medicinam esse nec post rationem inventam, sed post inventam medicinam rationem esse quæsitam.* CELSE, *præf.*

fondé sur l'observation clinique éclairée par le raisonnement C'est ce qui faisoit dire à DURET qu'on tiroit plus d'avantage de la lecture d'HIPPOCRATE dans un jour que de la lecture de tous les théoriciens dans un siècle; et je crois avec GALIEN qu'il n'y a pas une syllabe inutile dans les véritables écrits de ce grand homme.

Comme ces fièvres épidémiques se sont presque toujours montrées dès leur invasion, avec tout l'appareil de la congestion gastrique bilieuse ou muqueuse, l'émétique étoit par conséquent nécessaire pour enlever ces mauvais sucs, lorsqu'il n'y avoit pas de contre-indication majeure déduite de la mauvaise conformation de la poitrine, ou d'un vice organique, ou d'un état de foiblesse du système vasculaire, ou de la tension douloureuse des hypocondres, ou d'une hernie ou de quelqu'autre accident qui s'opposât à exciter de fortes secousses. L'administration de l'émétique étoit d'autant plus indiquée que l'orgasme ou la plénitude de l'estomac étoit plus ou moins prononcée par la saleté, l'amertume ou la pâtosité de la langue, la fétidité de l'haleine, le dégoût des alimens, l'engourdissement de la tête, les vertiges, l'obscurcissement de la vue, le tremblement de la lèvre inférieure; enfin par les nausées, les vomissemens spontanées, et un sentiment de pesanteur qu'aggravoit quelquefois la boisson d'un seul verre de tisane. C'est dans ce cas que la dissolution de 2 ou 3 grains de tartrite antimonié de potasse

[tartre émétique] dans 10 à 12 onces d'eau, distribuées en trois ou quatre prises placées à un quart d'heure de distance l'une de l'autre, provoquoit plusieurs fois des vomissemens de matières bilieuses, pituiteuses, glaireuses qui entraînoient souvent des vers lombricaux, sur-tout durant les constitutions pituiteuses. Ces évacuations opéroient des effets d'autant plus salutaires, que les malades en étoient sensiblement soulagés. Il en résultoit aussi des déjections alvines qui tournoient à leur avantage, et qui entraînoient avec elles des vers de la même famille.

A peine le vomissement avoit-il lieu, que je recommandois de l'aider par quelques tasses d'eau tiède rapprochées les unes des autres, et non par la boisson d'eau chaude, ainsi qu'on ne le pratique que trop communément, parce que l'eau chaude, loin de provoquer l'effet de l'émétique, contribue à le suspendre. Je suppléois quelquefois avec assez d'avantage à la boisson d'eau tiède, par l'infusion de fleurs de camomille, dont le goût et l'odeur ont quelque chose de nauséabond, lorsque l'estomac étoit difficile à être ébranlé, et que les vomissemens se faisoient d'une manière incomplète.

Puisque je n'ai entrepris cet ouvrage que pour tracer la voie aux jeunes médecins à peine sortis des bancs de l'école, et qui se destinent à secourir la classe des hommes souffrans, l'on ne sera pas sans doute surpris si je m'impose la loi de descen-

dre aux plus petits détails pratiques, qu'on ne trouve pas ordinairement consignés dans certains ouvrages plus spécieux que solides, où les points de vue clinique sont presque toujours sacrifiés à des idées métaphysiques. C'est pourquoi je dois dire encore qu'avant de recourir à l'émétique, j'assujettissois les malades, pendant deux ou trois jours, à des tisanes délayantes, humectantes et tempérantes, à moins que le danger ne fût pressant, ou que les signes de contagion et de congestion ne fussent évidens (1) ou que la langue ne fût humide.

Un point qui est sans doute plus important qu'on ne pense, c'est de faire choix des différentes boissons relativement aux différentes espèces de fièvres; car telle tisane qui convient dans telle espèce, ne convient pas dans telle autre. Aussi je donnai la préférence dans la bilieuse aux boissons légérement acidules, propres à étancher la soif presqu'inséparable de ces affections; c'est pourquoi la limonade légère, l'eau de groseille, l'eau de veau, de riz, rendue aigrelette par le suc de citron, un foible oxycrat ou autres boissons de cette nature, constituoient les tisanes ordinaires de la bilieuse. Mais dans la fièvre pituiteuse, je prescrivois la tisane de taraxacum ou *pissenlit*, de chicorée et de chiendent. Cette racine, à raison

(1) *Purgare oportet in valde acutis, si humor turget, eadem die morari enim in talibus, malum est.* HIPP.

du

du sulfate de potasse ou tartre vitriolé qu'elle contient, est plus analogue aux maladies muqueuses. Pour en rendre l'action plus digestive, plus incisive, et la matière plus mobile, je faisois jeter dans une pinte de cette boisson trois drachmes ou demi once de tartrite de potasse ou sel végétal, ou autant de sulfate de soude ou sel de Glaubert; ainsi l'effet de l'émétique étoit toujours plus assuré et plus prompt toutes les fois qu'on le faisoit précéder de ces boissons d'autant plus utiles les premiers jours, qu'elles relâchent et détendent la fibre, délayent ou détrempent les humeurs, les rendent plus fluxiles, et disposent plus aisément les matières gastriques à être évacuées. HIPPOCRATE nous en a fait un précepte : *Corpora quæcumque quis purgare voluerit, fluida facere oportet* (1).

Cette précaution est d'autant plus nécessaire que VAN-SWIETEN nous apprend qu'il régna, après un été brûlant, une épidémie de fièvres bilieuses, où l'émétique donné sans avoir été précédé d'aucune tisane délayante ne produisit aucun effet, quoique ces fièvres fussent accompagnées de nausées et de vomituritions ; tandis qu'administré deux ou trois jours après l'usage des délayans et des dissolvans, il détermina des vomissemens considérables de bile très-épaisse, que quelques malades rejetèrent même alors spontanément.

---

[1] *Aph. IX*, *sect. II.*

Il étoit d'autant plus utile de donner l'émétique en lavage, que les miasmes putrides ou septiques flottoient souvent dans l'estomac, et que presque aucune fièvre contagieuse n'attaquoit personne sans lui causer des vomissemens ; ce qui confirme bien l'opinion de Lind, qui a avancé qu'une infection, de quelque source qu'elle émane, se déclare d'abord par l'affection de l'estomac ou des intestins. D'ailleurs l'action de l'émétique ne se borne pas seulement sur les premières voies, mais par les secousses, les ébranlemens et les balancemens qui se répètent de-là sympathiquement sur tout le système, il ouvre tous les couloirs, et principalement ceux de la peau, aide le mouvement des organes sécrétoires et excrétoires, prévient et détruit les stases des humeurs, excite le jeu des solides, et rend plus facile le cours des fluides.

Il est des cas sans doute ou l'ipécacuanha doit l'emporter sur le tartre émétique ; par exemple, quand la fièvre est décidément bilieuse, que le malade est doué d'un tempérament foible, que le mal débute par un cours de ventre séreux, ou sanguinolent : je prescrivois alors 20 ou 25 grains d'ipécacuanha délayés dans deux ou trois cuillerées d'eau. Cette racine suscitoit des vomissemens et relevoit le ton des forces du système gastrique. L'association d'un grain de tartre émétique à un scrupule d'ipécacuanha trouvoit avantageusement sa place, quand la fièvre étoit du genre

bilioso - pituiteux, complication très - ordinaire dans notre pays. Le célèbre MURRAY (1) avoit coutume d'unir un ou deux grains de tartre émétique à un scrupule d'ipécacuanha, quand la saburre étoit épaisse, pituitoso-bilieuse; et il augmentoit par là la vertu incisive de l'émétique; combien de fois ELLER n'a-t-il pas heureusement employé ce mélange?

Il conste par l'observation que dans les affections décidément pituiteuses le tartre émétique brille davantage, parce que les antimoniaux sont les véritables correctifs de la degénération pituiteuse. Des circonstances dont on ne peut se rendre compte, portent à s'écarter par fois de cette règle générale. SENAC a vu une constitution épidémique dans laquelle le tartre émétique agissoit seulement par la voie des selles, au lieu que l'ipécacuanha seul déterminoit des vomissemens. J'ai vu moi même durant la dernière épidémie des fièvres malignes qui attaquèrent les prisonniers de guerre Allemands, au mois de juillet 1796, que le tartre émétique faisoit à peine vomir, tandis que l'ipécacuanha suscitoit des vomissemens répétés et considérables. Ce qui démontre combien la constitution modifie et change l'action des remèdes.

La quantité et la ténacité des matières saburrales qui croupissoient dans l'estomac réclamoient

---

(1) *Apparat medicam: tom.* 1, *pag.* 5, 28.

par fois la répétition de l'émétique. Aussi je ne balançois pas à l'employer de nouveau, quand les signes de turgescence stomacale persistoient. Pour l'ordinaire je mettois un ou deux jours d'intervalle entre l'exhibition du second vomitif, si le cas n'étoit pas bien urgent.

De tout temps les médecins ont spécialement recommandé l'usage de l'émétique au commencement des fièvres. HIPPOCRATE nous en fait un précepte, CELSE le conseilloit aux malades qui avoient la bouche amère, avec anxiété et tintement des oreilles (1). HOFFMANN pensoit aussi que l'emétique étoit très-nécessaire pour évacuer l'amas des matières bilieuses croupissantes dans l'estomac. FERNEL a si bien apprécié les avantages de l'émétique, qu'il ne peut se défendre d'avouer qu'un seul émétique produit plus de bien que six purgatifs. PRINGLE assure qu'un vomitif a quelquefois arrêté les progrès de la maladie dès sa naissance. TISSOT a également observé qu'un seul émétique a été souvent plus utile que plusieurs purgatifs, et que ce remède suffit quelquefois pour dissiper la fièvre (2). THOMAS GLASS a aussi remarqué qu'il ne faut pas

---

(1) *Itaque ubi amari ructus cum dolore et gravitate præcordiorum sunt, ad emeticum protinus confugiendum; idem prodest, si cui pectus æstuat et frequens saliva vel nausea est, aut cui sonant aures, aut madent oculi, aut os amarum est. De re med. lib. I, cap. III, pag. 33.*

(2) *De febr. bilios. Lausan. pag. 16.*

recourir aux purgations, mais à l'émétique, lorsque la bouche est amère, que les extrémités sont refroidies et qu'il y a d'autres signes qui indiquent que les humeurs corrompues résident dans l'estomac (1). LIND, BUREL ont aussi donné à l'émétique la prééminence sur les autres évacuans. STOLL observa au mois d'août 1776, que ceux qui ne vomissoient point par l'action de l'émétique et qui alloient à la selle, se trouvoient beaucoup plus mal que ceux qui vomissoient bientôt après l'exhibition de ce remède.

Les émétiques sont encore d'autant plus indiqués dans la première période des fièvres, que la nature porte pour l'ordinaire à cette époque l'ordre de ses mouvemens vers les parties supérieures, et qu'elle les dirige au contraire dans la dernière période, vers les parties inférieures. Cette distribution des mouvemens de la nature est justifiée par l'observation même qui démontre que les émétiques réussissent mieux dans le principe des affections fébriles, et que les purgatifs brillent davantage sur la fin.

Un autre avantage qu'on retire des vomitifs donnés dans le début des fièvres, c'est qu'ils préviennent pour l'ordinaire les diarrhées qui se déclarent dans le cours de ces affections. Tous les grands médecins, tels que SYDENHAM, QUARIN, STOLL, STORK, COLLIN ont observé que si l'on

(1) *Comment. duodecim de feb. pag. 79.*

néglige de prescrire l'émétique au commencement des maladies aiguës, il survient des diarrhées qui dérangent ensuite les évacuations critiques, et qu'on ne peut souvent dissiper qu'en administrant un émétique tel que l'ipécacuanha.

On doit encore donner la préférence à l'émétique sur les autres évacuans, sur-tout en été, ainsi qu'HIPPOCRATE le recommande : *medicamentis purgare oportet æstate quidem superiores magis, hieme verò inferiores* (1).

Il est à remarquer que l'émétique que je répétois plus ou moins, selon le besoin, ne suffisoit pas pour enlever les sucs pervertis qui tapissoient les premières voies, et qu'il falloit nécessairement encore avoir recours aux purgatifs qu'indiquoit la turgescence intestinale ; car cet orgasme étoit assez bien marqué par les lassitudes, la pesanteur des extrémités inférieures, les douleurs des genoux, la tuméfaction du ventre, les flatuosités, les borborigmes, les éructations nidoreuses et fétides, la douleur des reins, la mauvaise odeur des selles, et la couleur des urines troubles et épaisses ; c'est cet appareil de signes gastriques qui rendoit indispensablement nécessaire, quelques jours après l'émétique, l'emploi des purgatifs.

Il est incontestable que presque toutes les fièvres qui règnent dans nos climats présentent, dans le principe, des signes évidens de turgescence qui

---

(1) *Aph. IV, sect. IV.*

justifient l'usage des évacuans. Cette pratique qui d'abord semble contraster avec les principes d'HIPPOCRATE, est précisément appuyée sur cet aphorisme généralement connu et répété : *Concocta medicamentis aggredi oportet et non cruda movere, neque in principiis si non turgeant, plurima verò non turgent* (1). Mais ici l'orgasme ou la turgescence des matières saburrales existant presque toujours au commencement des fièvres, les purgatifs devoient être par conséquent administrés. On voit donc que cette méthode cadroit fort bien avec la doctrine du père de la médecine, qui dit encore : *Incipientibus morbis, si quid movendùm videtur, move* (2).

D'ailleurs ce n'est jamais qu'après le 4.e ou 5.e jour que j'ai placé les purgatifs, d'après l'autorité et l'observation d'HIPPOCRATE, qui conseilloit de purger le 4.e jour : parce qu'alors (disoit-il) dans le plus grand nombre des fièvres, une partie de la coction étoit déjà faite. Avant cette époque, les purgatifs en général ne peuvent pas être avantageux, parce que les premiers jours de la maladie, il y a plus ou moins de tension, de douleur dans les hypocondres, qu'il faut en outre attendre que la nature s'explique pour pouvoir bien saisir le type et le caractère de la fièvre, et qu'il ne faut jamais purger le jour du redoublement qui se dé-

---

[1] *Aph. XXII, sect. I.*
[2] *Aph. XXIX, sect. II.*

clare rarement avant le 4.e jour (1). HIPPOCRATE nous a tracé à ce sujet des règles dont ses vrais sectateurs ne doivent jamais s'écarter.

La raison et l'expérience montroient à cette époque la nécessité de purger (2) par une méthode douce et modérée. Aussi je me bornois à prescrire le plus souvent deux verres de tisane laxative, préparée avec demi once de follicules autant de sel d'Epsom et demi poignée fleurs de camomille. Si le premier verre que l'on donnoit communément sur les six heures du matin n'ouvroit pas le ventre, j'avois soin de faire ajouter au second verre qu'on administroit deux heures après, un grain de tartre stibié qui excitoit des évacuations assez copieuses.

Je ne me suis presque jamais servi de la manne dans les fièvres essentiellement bilieuses. Beaucoup de praticiens avoient même observé, soit dans

---

[1] *Qui validis febribus decumbunt his non ante febris remissionem pharmaca dare oportet. De purgant. sect. XX.*

HIPPOCRATE s'exprime encore ainsi dans ses épidémies : *Cæterum ad principia considerandæ sunt exacerbationes, et an citius redeant. De morb. popul. lib. IV*, *pag.* 374.

[2] Cette manière de pratiquer qu'a si sagement enseignée le père de la médecine, est assez conforme à cette loi dont parle ARISTOTE, laquelle défendoit de purger en Egypte avant le 4.e jour, à moins que ce ne fût au risque et péril du médecin. Si cette loi étoit en vigueur parmi nous, elle sauveroit une foule de citoyens qu'immole tous les jours l'ignorance de ces médecins purgeurs, dont le nombre n'est que trop étendu pour le malheur de l'espèce humaine.

ces dernières constitutions bilieuses, soit dans d'autres de cette nature dont la description se trouve retracée dans tous les ouvrages des épidémistes, et avec lesquelles celles dont nous parlons actuellement avoient quelques traits de ressemblance ; beaucoup de praticiens, dis-je, avoient observé que la manne avoit été plus nuisible qu'utile. Les malades en effet étoient plus affoiblis, plus languissans, plus inquiets les jours où cette substance douce et sucrée avoit servi de base aux purgatifs. MASSARIAS remarque que la manne dont on abuse tant de nos jours, et que l'on conseille indistinctement, autant dans les affections bilieuses que dans les pituiteuses, favorise la dégénération de la bile. PIQUER blâme également dans les fièvres bilieuses, l'usage de la manne qu'on appelle sirop doré ; il est vrai qu'on ne s'en sert pas autant aujourd'hui, malgré les éloges que lui prodigue HOFFMANN (1).

C'est la congestion plus ou moins prononcée des mauvais sucs qui régloit la répétition des purgatifs. Malheur au jeune médecin qui deviendroit l'esclave de cette pratique banale de purger de deux jours l'un. C'est une règle d'autant plus vicieuse, qu'elle a été marquée par la routine et l'ignorance, et que suit encore servilement le commun des médecins auxquels on pourroit appliquer ce grand mot d'HORACE :

---

[1] *Diss. de man. ejusque præst. in med. usu.*

Imitatores servum pecus !
Une telle méthode tourne souvent au détriment des malades.

Comme la nature travailloit plus particulièrement entre le 8.e et le 14.e jour à se délivrer elle-même de cet amas de bile ou de pituite corrompue, par de petites selles putrides et infectes, j'ai observé qu'en faisant passer principalement le 8.e, le 10.e ou le 12.e jour les purgatifs doux, les malades en retiroient beaucoup de soulagement, surtout lorsque la langue étoit sâle, pâteuse, et l'haleine fétide. Mais j'en suspendois l'usage lorsqu'à cette époque il se manifestoit un cours de ventre bilieux assez considérable, ou une hémôrragie du nez, ou un sédiment abondant et louable dans les urines, ou même quelque tumeur critique. C'étoient autant de signes de coction qui annonçoient la prochaine guérison de ces fièvres. Aussi je me gardois bien de troubler ce travail de la nature ; car il faut toujours que l'art respecte ses opérations. Mais les doux purgatifs placés à propos empêchoient que cette matière putride, âcre, soit bilieuse ou muqueuse, ne séjournât davantage dans le tube intestinal, et ne corrompît les premières voies, ou qu'elle ne *fût* résorbée en plus grande partie dans la masse générale. D'ailleurs à cette époque la matière étoit très-cuite, et disposée à être évacuée. C'est encore un des préceptes que nous recommande HIPPOCRATE : *Subpurgandi sunt ventres, in*

morbis ubi purganda matura fuerint (1).

Quiconque a suivi de près la marche de ces fièvres rémittentes, doit avoir observé que le génie nerveux ou malin se prononçoit d'une manière frappante vers le 9.e jour, quoique le caractère gastrique persistât encore souvent à cette époque. Rien ne tendoit plus directement à combattre de front ces deux principes morbifiques qui s'allioient si étroitement ensemble, que la combinaison des évacuans avec le quinquina, dont la vertu anti-septique a été universellement préconisée. L'apozème suivant, que je faisois préparer avec demi once de quina rouge concassé, demi once de follicules, autant de crème de tartre, et demi poignée fleurs de camomille sur deux verres d'eau, réunissoit ce double avantage. Il résultoit communément de ces deux verres d'apozème qu'on donnoit à la distance de deux ou trois heures l'un de l'autre, des évacuations d'autant plus salutaires, qu'elles n'énervoient point les forces, et qu'elles dégageoient plus ou moins la tête qui, à ce terme de la maladie, s'embarrassoit, sur-tout le soir, aux approches du redoublement qui étoit ordinairement précédé de quelque frisson. Les heureux effets que produisoit cette combinaison, l'ont rendue si familière aux médecins de Montpellier, qu'elle est aujourd'hui très-usitée dans les fièvres bilieuses de mauvais génie. C'est le professeur

---

[1] *De morb. popul. lib. VII., pag.* 409.

PÉTIOT, cet habile praticien dont le mérite balance la haute réputation qui a été le premier à la mettre en usage. Nous avons observé souvent ensemble que cette manière d'évacuer et de corriger en même-temps la putridité des humeurs tournoit à l'avantage des malades. Tant que le vice gastrique l'emportoit sur le septique, l'observation a prouvé qu'on devoit répéter l'usage de cet apozème, et qu'il étoit de la prudence de ne pas le placer les jours décréteurs, tels que le 7.e, le 11.e, le 14.e, le 17.e et le 20.e, parce qu'à ces différentes époques, la nature a coutume de déployer un appareil de mouvemens critiques dont le plus doux laxatif auroit pu troubler et intervertir l'ordre salutaire.

La doctrine des jours critiques est d'autant plus importante, que GALIEN croit que le but principal d'HIPPOCRATE, dans la description qu'il nous a laissée de ces quarante-deux histoires, étoit d'établir l'ordre des jours décréteurs.

Par quelle fatalité cette doctrine si favorablement accueillie de tous les médecins anciens, est-elle si négligée de la plupart des médecins modernes ! Est-ce qu'elle ne répand pas les plus grands traits de lumière sur la route que doit tenir le praticien, et ne lui montre-t-elle pas la ligne qu'il doit suivre ? Anathème donc aux jeunes médecins qui ne respecteroient pas ces jours décréteurs que la nature destine si sagement à opérer la coction et les crises des mala-

dies. Tout remède évacuant et actif devient alors nuisible. C'est à ces différens termes des fièvres que la médecine expectante présente des ressources; c'est alors que la nature, souvent plus habile que l'art, triomphe des plus grands désordres. Ce point de doctrine que bien de médecins ont agité, est, à mon avis, très-bien développé dans le savant mémoire de VOULLONNE, qui paroît s'être bien nourri de la lecture des sublimes écrits d'HIPPOCRATE, de CELSE et de GALIEN qui ont traité cette matière avec assez d'étendue (1).

Les jours décréteurs ne sauroient être donc trop religieusement respectés, quand il y a des signes qui annoncent que la nature porte l'ordre de ses mouvemens vers tel ou tel organe; que la coction est sur le point de se faire ou qu'elle est déjà faite. C'est en sachant apprécier ces différens temps de la maladie, qu'on parvient à ne pas enrayer le travail de la nature. Mais autant la médecine d'expectation opère de

---

[1] Les documens que PROSPER ALPIN nous a laissés sur ce sujet dans son livre *de præs.vit. et mort.*; les préceptes de LEROY, consignés dans son excellent ouvrage sur le pronostic dans les maladies aiguës; ceux de CULLEN sur les jours critiques, et les judicieux détails renfermés dans le livre de TESTA, *de vitalibus periodis ægrotantium et sanorum*, forment un corps complet de doctrine sur une question que de longues discussions ont embrouillée, et qui agite encore des médecins d'un mérite distingué.

bien, quand on sait se circonscrire dans ses bornes, autant elle cause de mal, quand on en outre-passe les limites. Celui qui veut trop donner aux mouvemens de la nature, risque de ne pouvoir pas arrêter ensuite les mouvemens de la maladie qui se termine alors quelquefois mortellement. J'ai vu des médecins d'un grand mérite tomber dans cet écueil. Le plus sage est celui qui sait tenir un juste milieu dans la médécine d'expectation (1).

Inter utrumque tene, semper tutissimus ibis.
Ovid.

Un des moyens qui durant le cours de ces fièvres a très-bien coopéré à entretenir la liberté du ven-

[1] La doctrine de la médecine expectante a toujours fait des partisans et des détracteurs outrés. Harvée est un des hommes qui en ont été les plus grands fauteurs; il franchissoit le terme que lui prescrivoient cependant et l'art et la nature; il vouloit qu'on ne donnât que très-peu ou point de remèdes, mais qu'on se réduisit à observer seulement la nature, qu'il supposoit devoir seu le guérir. Le médecin Boix, dans son ouvrage intitulé : *Hippocrate défendu*, a montré le plus grand penchant pour la médecine d'expectation, mais il ne veut pas cependant qu'on abandonne le tout aux ressources de la nature. *Tom. II, Discours X.*

Il est au contraire d'autres médecins qui se laissent aller à une opinion diamétralement opposée; ils ne veulent point admettre la doctrine de la médecine expectante et des jours critiques. Lucas Fozzi, dans son ouvrage *de crisibus et diebus criticis*, rejette entièrement les jours décrétoires, et Fisjoo les a aussi sévérement contestés.

tre, sans exciter des évacuations décidées, à favoriser le mouvement oscillatoire des vaisseaux et à imprimer de douces secousses sur tout le système, est sans contredit l'eau stibiée, qui n'est autre chose que la dissolution d'un grain de tartre émétique, étendu dans une pinte de tisane ordinaire. Tous les praticiens s'en servent aujourd'hui avec tant de succès, que son usage en est presque devenu journalier dans les maladies aiguës; mais elle réussit mieux dans les affections pituiteuses que dans les bilieuses. Quand ces dernières sont accompagnées de symptômes trop tumultueux; qu'il y a trop de chaleur, de tension, d'irritation; que la langue est sèche, roide et rouge, et que le genre nerveux est trop mobile, irritable et sensible, il convient de s'en abstenir.

Il n'est pas de médecin attaché aux hôpitaux des armées qui n'ait été dans le cas de remarquer plusieurs fois que les fièvres qui débutoient le plus communément par être bilieuses, ou muqueuses, ou plus souvent bilioso-pituîteuses, n'aient ensuite pris le caractère un peu phlogistique, notamment sur la fin de l'hiver et au printemps. Personne n'ignore, au reste, que les différentes constitutions des humeurs ne se succèdent dans le courant d'une même maladie; que les constitutions inflammatoires et bilieuses sont sur-tout très-liées entr'elles, et ont des rapports multipliés. On sait encore que la constitution sanguine se trouve placée entre la bilieuse et la pituiteuse; aussi la nature marche-

t-elle, tantôt de la diathèse phlogistique à la bilieuse, et tantôt de la bilieuse à la phlogistique, et de la phlogistique à la pituiteure. Cette dernière mutation arrive pourtant plus rarement.

De tout temps les praticiens ont fait cette remarque. MONRO dit qu'il n'étoit pas extraordinaire de voir les fièvres qui régnèrent en 1761, et qui dans leur principe étoient uniquement de nature inflammatoire, devenir, après que les malades avoient passé quelques jours dans l'hôpital, de la nature de la fièvre bilieuse-maligne, et se convertir entièrement en cette espèce. LIND rapporte qu'il a remarqué à Batavia, dans les Indes, une inflammation du foie phlogistique, dans son principe, et traitée en conséquence par la méthode rafraîchissante et énervante, devenir ensuite pituiteuse, et combattue alors heureusement par les correctifs de la pituite. J'ai eu occasion de voir moi-même à l'hôpital quelques soldats qui éprouvèrent dans le principe de ces fièvres, un délire phrénétique inflammatoire qui réclama plusieurs fois l'ouverture de la veine et les autres moyens anti-phlogistiques, lesquelles fièvres dégénérèrent ensuite en pituiteuses, et cédèrent aux remèdes propres à combattre la dégénération muqueuse.

Mais pour l'ordinaire ce fut le caractère bilieux ou muqueux, qui prédomina dans l'origine de ces fièvres, qui ne passèrent à l'état inflammatoire

que

que du 7.e au 9.e jour. Ce génie phlogistique qui fut un peu plus prononcé chez les prisonniers de guerre Allemands que je traitai en 1795 et 1796, ne fut que momentané chez les Espagnols et les Français; car la constitution inflammatoire ne paroit que foiblement à Montpellier, et communique seulement quelques traits aux fièvres régnantes. On voyoit pourtant cet état inflammatoire se développer plus souvent à cette époque de la maladie, quand dans le principe on n'avoit pas eu l'attention de donner l'émétique, et d'évacuer les premières voies, sur-tout dans les fièvres bilieuses, parce qu'alors l'humeur âcre, brûlante de la bile, exaltée par l'intensité de la fièvre, irritoit et enflammoit les parties, notamment quand l'atmosphère passoit rapidement de l'humidité à un froid sec et vif.

Toutes les fois donc que je voyois paroître l'état phlogistique plus ou moins exprimé, soit par l'éclat et le brillant des yeux, la rougeur de la face, le battement des temporales ou des carotides, la fréquence et la dureté du pouls, je m'empressois de faire tirer du sang; c'étoit rarement par le moyen de la lancette, mais ordinairement par l'application de six sangsues aux malléoles. L'expérience avoit parlé en faveur de cette méthode. Aussi tous les praticiens se décidoient pour cette manière de procéder à l'émission du sang, laquelle présente le double avantage de dégorger lentement et doucement les vaisseaux du cerveau, et de ne point affoiblir le système général des

forces, dont il étoit si important de soutenir la vitalité. On déterminoit même par ce moyen une heureuse révulsion des mouvemens du sang. Si l'engorgement inflammatoire de la tête se soutenoit encore après cette saignée locale, il convenoit de suite de réitérer l'application des sangsues; mais alors je les faisois appliquer aux tempes ou derrière les oreilles, afin de délivrer par cette voie de dérivation les engorgemens des vaisseaux du cerveau, et de prévenir le délire qui survenoit assez fréquemment dans ces fièvres du 11 au 17, mais qui à la vérité étoit plus communément entretenu par un vice gastrique ou nerveux et délétère que par l'état inflammatoire. On lit, dans le traité des maladies des armées par MONRO, que l'application des sangsues aux tempes doit être préférée, dans ces sortes de fièvres, à la saignée du bras, quand la tête est le siége du mal et de la douleur.

Les succès constans et soutenus qui ont presque toujours suivi ce mode d'évacuer le sang, lui ont fait donner la préférence avec d'autant plus de raison que ces fièvres de mauvais génie n'ont offert que momentanément un caractère foiblement inflammatoire, soit par l'influence de la saison, soit par celle de la constitution individuelle. A l'exception de quelques cas particuliers, le mode décidément phlogistique ne s'est jamais allié avec les fièvres régnantes. De quatre mille malades que j'ai vu atteints dans les hôpi-

taux de cette épidémie, je n'ai rencontré que quelques sujets chez lesquels l'état inflammatoire prédominoit, et avoit déterminé un délire si furieux qu'on fut obligé de les attacher. Les saignées du bras et du pied, les tisanes émulsionnées et nitrées, et les autres moyens anti-phlogistiques dissipèrent ce délire qui ne dura pas plus de deux jours; la fièvre prit ensuite le caractère bilieux, fut combattue par les remèdes ordinaires, et se termina heureusement. Parmi les cas où la saignée a été de la plus grande utilité, je me bornerai à citer l'exemple d'un soldat nommé *Bolibrouk*, prisonnier de guerre allemand, chez qui la saignée du bras pratiquée dans le redoublement d'une fièvre phlogistico-bilieuse opéra un effet merveilleux. Cette fièvre qui dura quatorze jours, prenoit à chaque redoublement le caractère de l'esquinancie qui nécessita encore l'application de six sangsues à la gorge. J'avouerai ici que je n'avois jamais vu résulter de l'ouverture de la veine un soulagement aussi subit et aussi frappant; car cet homme qui ne pouvoit pas avaler une seule goutte de tisane avant la saignée, but un moment après avec autant de facilité et de liberté que dans l'état de santé.

L'expérience a démontré que la saignée en général ne convenoit pas dans les fièvres de mauvais génie, qu'elle énervoit le principe des forces, et développoit plus promptement les germes de

la corruption des humeurs. HIPPOCRATE nous fait très-bien observer que lorsque la bile est fort abondante, ainsi qu'elle l'étoit dans certains temps de la durée de ces fièvres, la saignée est déplacée (1). HUXHAM, PRINGLE et presque tous les praticiens ont remarqué que la saignée, surtout répétée dans les fièvres malignes, étoit préjudiciable, parce que le pouls s'affoiblissoit bientôt après, et que le délire ne tardoit pas à paroître.

Il est à remarquer que ces fièvres exerçoient quelquefois leur impression sur le bas ventre qui devenoit dur, tendu, soulevé, météorisé, douloureux et paresseux. Ces accidens cédoient pour l'ordinaire aux embrocations faites avec l'huile de camomille camphrée, aux fomentations émollientes et carminatives préparées avec la décoction de graine de lin, des sommités de pariétaire, des fleurs de mauve et de camomille, et aux lavemens composés avec les mêmes substances, et deux onces d'huile camphrée. J'avois soin d'y faire ajouter deux drachmes d'helminthocorton lorsque je soupçonnois la présence des vers qui accompagnoient communément les fièvres pituiteuses ou pituitoso-bilieuses. Si ces divers moyens n'étoient pas suffisans pour ramollir le ventre, le détendre, l'assouplir, le relâcher, déplacer les vents et chasser les vers desquels

(1) *De humorib. lib. 6. n°. 9.*

dépendoit ordinairement le météorisme, il étoit avantageux alors de faire filer de demi-heure en demi-heure, une cuillerée à bouche d'une potion faite avec trois ou quatre onces d'huile d'amandes douces récente et exprimée sans feu, une once de sirop de limon, un gros d'helminthocorton en poudre, vingt grains de camphre, vingt-cinq gouttes de liqueur anodine minérale d'HOFFMANN, deux onces d'eau de fleur d'orange, autant de celle de pourprier et de matricaire. C'est dans ces cas que j'ai retiré les plus heureux effets de cette potion qui est au reste très-usitée.

En suivant pas à pas la marche de ces fièvres, nous avons observé que le génie délétère ou malin se montroit du onzième au quatorzième jour, escorté de bien de symptômes graves et dangereux, tels que l'assoupissement, le délire, les soubresauts des tendons, etc. lesquels s'élevoient au plus haut degré d'intensité durant les redoublemens qui prenoient le type de la tierce ou de la double tierce, et qui étoient plus considérables principalement les jours critiques. Cette observation coïncide parfaitement avec celle qu'HIPPOCRATE avoit faite à Thase durant les fièvres de la seconde constitution épidémique.

Tout annonçoit alors qu'il étoit instant de corriger ce délétère qui frappoit spécialement le système nerveux, de prévenir et de fixer le redoublement futur dont les suites n'ont été que trop funestes par le retard qu'on mettoit dans l'ad-

ministration du quinquina. C'étoit cependant le seul remède héroïque capable de triompher alors. Le moindre délai dans l'exhibition de cette écorce bienfaisante étoit irréparable et faisoit courir aux malades le risque de perdre la vie.

C'est donc de l'administration du quinquina donné à propos et à haute dose, que dépend le salut du malade. Il ne doit jamais être placé que dans le temps de la rémission, ou à la fin du redoublement, si la fièvre perd la marche subintrante ainsi qu'il arrive quelquefois. C'est un temps qu'il est indispensablement nécessaire d'observer avec soin, et de le distinguer de celui de l'exacerbation. Sans cette précaution, le médecin, selon l'expression de FERNEL, est comme un pilote sans gouvernail. Outre la propriété que possède le quinquina de corriger la qualité putride des humeurs, d'arrêter les redoublemens en portant une perturbation dans le principe de vie vicieusement affecté, il favorise encore la coction de la matière morbifique, et détermine cet appareil de mouvemens critiques et salutaires que déploie la nature pour la solution de ces fièvres.

Le caractère des accidens qui varioient selon l'espèce et la nature des tempéramens modifioit la manière d'administrer le quinquina. La formule la plus usitée consistoit en trois drachmes du meilleur quinquina rouge délayé dans un verre de décoction de deux drachmes de cette même écorce. J'avois coutume d'ajouter à ce mélange

pris de quatre en quatre heures, dix grains de nitre purifié et quinze grains de crême de tartre, dans les fièvres bilieuses accompagnées d'altération et de sécheresse.

Quand il n'y avoit point d'irritation, de chaleur, mais qu'il survenoit des mouvemens nerveux spasmodiques, je substituois à la crême de tartre et au nitre six grains de camphre et dix gouttes de liqueur minérale d'HOFFMANN, ou autant d'élixir de vitriol de MINSICHT.

Lorsque les redoublemens se développoient avec prostration de forces, moiteur et sueur froide, foiblesse et lenteur du pouls, je combinois alors les trois drachmes de quinquina avec demi drachme de racine de serpentaire de Virginie, dont la vertu tonique, cordiale et alexitère est généralement vantée. J'unisssois même à ces moyens deux ou trois drachmes de sirop de kermès qui est un puissant excitatif des forces. D'autres fois j'ai administré sous ce même rapport le quinquina marié avec la serpentaire dans trois onces de bon vin rouge, et notamment chez les soldats qui s'étoient livrés à la boisson ; d'ailleurs le vin extrait mieux les parties résineuses du quinquina, lesquelles, selon l'opinion générale, en constituent la vertu essentiellement fébrifuge.

Il conste d'après l'observation journalière que certains estomacs répugnent le quinquina en substance, et qu'ils en sont tellement révoltés, que le vomissement s'établit bientôt après. Dans ces

cas qui se sont répétés plus d'une fois, j'associois au quinquina demi drachme de thériaque, ou dix gouttes anodines, ou un demi grain de laudanum, sur-tout quand l'estomac étoit irritable et mobile. Je me comportois de même si le ventre étoit trop libre.

Lorsque, malgré cette précaution, les malades continuoient à le rejeter, il étoit prudent de l'essayer en décoction sous forme d'apozème, mais il falloit en doubler la dose.

Si, administré sous cette forme, il excitoit encore le vomissement, je le prescrivois en extrait. La bizarrerie de l'estomac m'a déterminé alors à indiquer une mixtion faite avec six drachmes d'extrait de quinquina, une once de suc de limon, demi drachme de sel d'absinthe, quarante gouttes d'élixir de vitriol de MINSICHT, deux onces d'eau de mélisse simple, deux onces d'eau de fleur d'orange, et autant de celle de menthe. Ce mélange distribué en quatre prises données de quatre en quatre heures, suppléoit quelquefois le quinquina en substance, mais son effet n'étoit jamais aussi assuré.

Quand les différentes préparations mentionnées ne pouvoient pas être employées avec avantage, j'avois recours alors aux lavemens préparés avec le quinquina, et répétés de trois en trois heures. Il étoit expédient dans cette occurrence de doubler et même de tripler la dose, et de ne donner ces lavemens qu'à tiers de seringue, afin qu'ils

pussent séjourner plus long - temps dans les intestins, passer en partie par voie d'absorption dans la masse générale, corriger par-là la dégénération septique des humeurs et fixer les redoublemens. Bien des praticiens se sont servi des lavemens de quinquina avec la plus grande efficacité. Ce n'est qu'en l'employant de cette manière que je parvins au mois d'Octobre 1794 à arrêter le redoublement d'une fièvre bilieuse maligne qui se montroit dès l'entrée de l'exacerbation sous la forme d'une angine ou esquinancie qui intéressoit tellement le pharynx que le malade ne pouvoit point avaler une goutte de tisane. Le quinquina qui fut administré de cette sorte de trois en trois heures durant la rémission, dissipa complétement le redoublement. Il ne manque pas d'observations qui attestent le succès de cette méthode. QUARIN nous a transmis l'exemple de plusieurs sujets atteints de fièvres de mauvais génie, qu'il guérit par des lavemens de quinquina (1).

Je ne dois pas terminer cet article sur les avantages du quinquina, sans dire que les fièvres contagieuses se sont quelquefois présentées dans leur principe presque absolument dépouillées de toute complication gastrique, qu'elles ont offert seulement le génie nerveux, déletère ou malin, éminemment prononcé par la prostration générale des forces, la décomposition subite des traits

---

(1) *De febrib. curand. cap.* 11. *pag.* 176. 177.

de la face, la lenteur et l'inégalité du pouls, les mouvemens convulsifs des lèvres, la noirceur et la rétraction de la langue, les soubresauts des tendons, les mouvemens involontaires des doigts, le hoquet, les tâches pourprées, etc. C'est alors qu'après l'administration d'un léger émétique que je donnois de suite, dans la vue de chasser au dehors une partie des miasmes contagieux qui pouvoient encore flotter dans l'estomac ou dans le tissu des chairs, je me hâtois de prescrire à pleine main le quinquina en poudre, combiné avec le camphre et l'acide sulfurique. L'expérience m'a appris que c'étoient les seuls moyens presque assurés pour corriger la dégénération putride des humeurs, calmer le tumulte et le désordre nerveux, et aller au devant des redoublemens qui traînoient alors à leur suite des accidens d'autant plus orageux que la mort les suivoit de très-près. Dans la dernière épidémie des fièvres malignes qui régnèrent au mois de Janvier 1796 chez les Hongrais et les Polonais prisonniers de guerre, le génie nerveux prédomina tellement dans quelques sujets, dès l'invasion de ces fièvres, que sur quatre cents, il y en eut près de vingt qui furent frappés brusquement de la contagion, et qui guérirent parce que je leur administrois au plutôt le quinquina, que je ne fis précéder que d'un léger émétique.

J'avouerai pourtant que quoique le quinquina ait été le plus souvent nécessaire pour combattre

ces sortes de fièvres, il y a eu des cas où loin d'être utile il étoit préjudiciable ; c'étoit précisément lorsque ces fièvres se rapprochoient de la fièvre ardente vraie ou bilieuse, qu'elles en empruntoient la forme, qu'elles étoient par conséquent accompagnées d'altération, de chaleur brûlante à la peau, de sécheresse de la langue, de difficulté d'uriner, d'urines rouges, âcres et brûlantes, de constipation opiniâtre, de tension du ventre, de l'élévation des hypocondres; que la fièvre étoit plutôt continente que continüe, et qu'à peine le retour des redoublemens étoit marqué. Je me bornois dans ces conjonctures à l'usage des délayans, des humectans, des tempérans, des boissons légérement acidules et des lavemens rafraîchissans. Les évacuans placés de trop bonne heure ne faisoient qu'exaspérer le mal. Un doux émétique tel, par exemple, que vingt grains d'ipécacuanha, donné dans le principe a été souvent avantageux, par la raison, sans doute, qu'il expulsoit les miasmes qui étoient encore flottans dans l'estomac. Je me rappelle qu'avant d'avoir remarqué que le quinquina étoit funeste à ces fièvres ardentes, je voulus le tenter sur quelques individus qui avoient des symptômes très-graves, mais ils s'en trouvèrent si mal, que j'en discontinuai aussitôt l'usage. Depuis lors j'ai attaqué ces fièvres particulières qui retenoient quelques traits de l'épidémie maligne, par l'usage des délayans,

des acides, et par de petites prises de nitre et de crême de tartre placées de quatre en quatre heures. Je ne me décidois à prescrire les purgatifs que lorsque cet état de sécheresse et d'ardeur s'étoit dissipé. Ce calme n'avoit lieu, pour l'ordinaire, que du dix-septième au vingt-unième jour. Je pourrois rapporter ici plusieurs observations qui viennent à l'appui de cette pratique. Je citerai seulement l'exemple du citoyen *Rapiot* et de son épouse, demeurant derrière l'hôpital, où ces fièvres étoient alors très-communes. L'un et l'autre essuyèrent cette fièvre ardente bilieuse qui participoit d'un mauvais caractère. Après quelques jours de boisson délayante, je leur fis passer vingt grains d'ypécacuanha dans quelques cuillerées d'eau. Durant tout le temps de la maladie ils furent assujettis à des tisanes acidules et rafraîchissantes, et par fois ils usèrent de quelques prises de crême tartre et de nitre. L'état soporeux dans lequel ils tombèrent le onzième jour nécessita l'application d'un vésicatoire à la nuque, parce qu'à cette époque le principe catharral ou muqueux s'allia au principe bilieux. Je ne me permis de les évacuer que le dix-huitième et le vingt-deuxième jour avec l'apozème purgatif qui dissipa entièrement la fièvre.

En quelque temps de la maladie que l'assoupissement ou le délire que précédoient communément les soubresauts des tendons, les mouve-

mens convulsifs des lèvres, des mains (1) se déclarât accompagné de foiblesse et d'intermittence du pouls (phénomène qui survenoit pour l'ordinaire du neuvième au quatorzième jour) je m'empressois d'appliquer un vésicatoire à la nuque. L'observation journalière a appris à tous les praticiens, dans cette épidémie des fièvres, que le vésicatoire placé dans cet endroit dissipoit plus promptement l'assoupissement, et diminuoit l'intensité du délire. Si douze heures après son application la somnolence se soutenoit et que le pouls s'écrasât, je ne différois pas de faire mettre de suite d'autres vésicatoires aux gras des jambes, afin d'exciter le ton des forces vitales dont l'oppression ou la perte portoit obstacle à l'action des autres remèdes, et de déterminer des mouvemens de révulsion.

Il est à propos de dire ici que je me donnois bien de garde d'appliquer indistinctement dans toutes les espèces de fièvres de mauvais génie les vésicatoires tirés des mouches cantharides dont ACTUARIUS, médecin grec fut le premier à se servir. L'observation démontre que l'action des cantharides ne se borne pas seulement sur la peau,

---

(1) HIPPOCRATE avoit observé que les tremblemens ou mouvemens convulsifs qui paroissent dans les fièvres ardentes bilieuses annonçoient le délire. *Quibus in febribus ardentibus tremores facti fuerint, mentis emotio solvit. lib. 4. aph. 26.*

qu'une portion de leur sel volatil qui s'introduit promptement dans la masse générale, dispose aisément les humeurs âcres et bilieuses, quand elles surabondent, à un état de corrosion, de dissolution et de putréfaction. Ce seroit heurter l'observation et le raisonnement que d'appliquer les vésicatoires dans les fièvres malignes par dissolution, pour me servir du langage des anciens, où la décomposition du sang est exprimée par des hémorragies, des tâches livides, violettes, des meurtrissures. C'est pourquoi je n'ai jamais eu recours à de pareils vésicans dans les fièvres épidémiques, lorsqu'elles étoient exclusivement bilieuses. Presque tous les médecins qui ont vu des épidémies de fièvres essentiellement bilieuses en ont obtenu de très-mauvais effets. TISSOT rapporte que leur application fut presque toujours funeste dans l'épidémie bilieuse de Lausanne dont il nous a laissé la description. BAGLIVI, BIANCHI, WAKARENGI, HILLARY, VAN-SWIETEN, QUARIN, STOLL avoient également remarqué que les vésicatoires étoient contr'indiqués dans les constitutions bilieuses.

En effet, les vésicatoires des cantharides, loin de concourir à la guérison de ces fièvres, augmenteroient l'âcreté des humeurs, et donneroient lieu à des accidens très-graves, à moins qu'on ne les laissât que peu de temps sur la partie; car ils n'agiroient alors que comme de simples rubéfians propres à exciter un *stimulus*, et n'entraîne-

roient pas les autres inconvéniens qui en résultent.

Cette opinion généralement adoptée aujourd'hui, et qui est fondée sur l'observation, heurte cependant le sentiment de quelques médecins qui s'appuient sur le témoignage de CULLEN (1) lequel a avancé que l'action des particules des cantharides qui pénètrent dans la masse générale, n'est pas assez puissante pour changer la nature des humeurs, et que par cette raison elle ne peut être ni utile pour résoudre la densité et l'épaississement phlogistique du sang, ni nuire en augmentant la dissolution des humeurs déterminée par la diathése putride. CULLEN semble être cependant en contradiction avec lui-même, puisqu'il avertit à la page 189 du même ouvrage cité en remarque, que les vésicatoires ne doivent être appliqués dans la néphrésie qu'avec la plus grande circonspection, de crainte qu'une trop grande absorption des sels des cantharides ne porte une trop vive impression sur l'organe qui est le siége de cette affection.

L'application des cantharides ne peut être donc en général que préjudiciable dans les fièvres bilieuses malignes, quoique certains hommes d'un

---

[1] Prim. lineæ, medic. prax. traduct. à clarissim. BIERENBROEK, pag. 83.

grand mérite pensent différemment (1). C'est dans des cas de cette nature que j'ai toujours préféré l'application d'un vésicatoire végétal tel que l'écorce de garou macérée tant soit peu dans le vinaigre et réduite sous forme d'emplâtre, ou bien la renoncule des prés, ou bien encore un fort synapisme qui laissé pendant quelque temps sur la partie, y excite des vessies ou ampoules semblables à celles que produisent les cantharides, sans en avoir les désavantages. Les plaques livides et gangréneuses que j'ai vu résulter

---

[1] Je connois un médecin d'un génie transcendant qui a osé proposer les vésicatoires à dessein même de produire la gangrène à l'extérieur, afin de prévenir par-là des gangrènes internes. Cette vue clinique paroît fondée sur l'observation de COLUMELLE qui rapporte dans son traité d'agriculture, que durant une maladie épidémique de bœufs, on faisoit de son temps un trou au milieu de l'oreille de ces animaux, qu'on y introduisoit ensuite un morceau d'hellebore noir qui occasionnoit bientôt une inflammation suivie de gangrène, et que la chûte de l'escarre terminoit heureusement la maladie.

Mais doit-on, par des vues de médecine imitative, tenter sur les hommes ce que l'on essaie avec quelque succès sur les animaux ? Quoique la médecine vétérinaire ait de grandes liaisons avec l'art de guérir l'espèce humaine, qu'elle puisse influer même sur les progrès de cette science, ne paroît-il pas plus sage de s'en tenir à l'observation générale qui exclut l'usage des cantharides dans les affections gangréneuses et les fièvres bilieuses malignes.

de l'application inconsidérée des mouches dans les fièvres bilieuses malignes m'a convaincu, de plus en plus, de l'extrême péril auquel elles exposent alors. Je sais que bien de praticiens recommandables par leur mérite assurent en avoir pourtant obtenu des succès non équivoques durant le cours de cette même épidémie ; mais il est vraisemblable qu'ils ne les ont fait appliquer qu'à titre de rubéfians, ou qu'ils pourroient peut-être s'être mépris sur la cause matérielle de ces fièvres qui sans doute ne devoient point être exclusivement bilieuses, mais plutôt pituiteuses, ou au moins bilioso-pituiteuses ; car on a vu plus fréquemment régner la fiévre pituiteuse-maligne que la bilieuse. Cette dernière s'est présentée plus rarement seule, mais plus ou moins compliquée avec la pituiteuse.

Autant les mouches cantharides sont-elles nuisibles dans les fièvres décidément bilieuses, autant sont-elles avantageuses dans les muqueuses? L'expérience a prouvé que les vésicatoires tirés des mouches ont procuré le plus grand soulagement dans les pituiteuses malignes qu'il est si aisé de confondre au lit des malades avec les bilieuses, lorsqu'on ne porte pas toute son attention à découvrir le génie de la constitution régnante qui sert à faire reconnoître le caractère de la cause matérielle, et à saisir les divers traits qui séparent les deux espèces.

J'ajouterai que lorsque l'état des choses rendoit

indispensablement nécessaire, dans ces fièvres épidémiques, l'emploi des cantharides, j'avois soin de leur associer le camphre, à titre de correctif, pour prévenir l'impression fâcheuse qu'elles portent sur les voies urinaires. Lorsque, malgré cette attention, ils éprouvoient de la difficulté à uriner; qu'ils se plaignoient d'un sentiment de chaleur et de douleur, soit dans la vessie, soit dans le canal de l'urètre, j'attaquois alors ces épiphénomènes par des lavemens mucilagineux et camphrés, par des tisanes émulsionnées, tirées sur-tout par la trituration des semences de pavot blanc, adoucies avec le sirop de nymphea, et par de petites prises de camphre et de nitre répétées de trois en trois heures.

Si l'action des vésicatoires tendoit puissamment encore à relever le ton des forces vitales dont la foiblesse générale est presque inséparable des fièvres malignes ou contagieuses, l'action de quelques cuillerées de vin qui est le premier des toniques et des cordiaux coopéroit aussi à combattre favorablement cet état de langueur et d'abattement sous lequel les malades paroissoient quelquefois être sur le point de succomber. L'utilité du vin a été si reconnue et si recommandée, que de tout temps les médecins s'en sont servis avec fruit dans ces sortes de maladies. GALIEN en conseilloit l'usage; SARCONE en retira les plus grands effets durant l'épidémie qui régna à Naples. C'est particulièrement sur la fin des re-

doublemens où les forces étoient alors plus affoiblies, que j'en permettois deux cuillerées dans le bouillon. Mais autant le vin convenoit lorsque la foiblesse du malade dépendoit de l'altération radicale des forces, autant il étoit nuisible quand il y avoit trop de tension, trop d'éréthisme, trop de mouvemens spasmodiques, comme, par exemple, dans les délires phrénétiques. MONRO qui a bien apprécié les vertus médicinales du vin, le prohiboit avec juste raison pendant ce temps-là. PRINGLE dit que l'observation doit toujours servir de guide ; qu'il faut s'abstenir du vin s'il a fait du mal dans les autres maladies qui ont précédé, et que ce n'est que par un sage tâtonnement qu'on peut ou le proscrire, ou le permettre.

Il est arrivé souvent, ainsi que nous l'avons déjà dit, que les fièvres malignes, et notamment les pituiteuses qui ont plus de tendance à s'unir avec le génie nerveux, développoient des accidens spasmodiques éminemment nerveux, tels que les soubresauts des tendons, l'élévation involontaire des doigts, les mouvemens convulsifs des lèvres qui imitoient le rire sardonique, le hoquet et autres signes dépendans de l'irritabilité et de la mobilité du genre nerveux fortement ébranlé par les miasmes délétères ou contagieux. A mesure que ces phénomènes nerveux se déployoient, je leur opposois un bol puissamment anti-spasmodique, placé de quatre en quatre heures, et qui en a presque toujours triomphé. Il étoit composé de

quatre grains de camphre (1), de six grains de nitre et de suffisante quantité de conserve de valériane ou de tilleul; j'y associois six grains de musc et un demi grain d'opium, quand le hoquet étoit presque continuel, et qu'il survenoit sur la fin (2). A ce dernier symptôme se joignoit souvent le délire que l'opium marié avec les autres substances dissipoit ordinairement. L'administration de ce dernier moyen méritoit les plus grandes considérations, car l'opium n'étoit indiqué qu'autant que le délire étoit purement nerveux, qu'il ne

(1) Le camphre dont HOFFMANN, MEAD, WERLHOF, PRINGLE, MONRO et autres médecins d'un grand poids ont célébré les vertus médicinales, a produit de tout temps des effets merveilleux dans les fièvres malignes et contagieuses. Il faisoit la base du remède dont se servit HEINSIUS pour guérir la peste qui faisoit les plus grands ravages à Vérone. Tout le monde sait que les habitans de cette ville érigèrent une statue à la mémoire de ce grand médecin, en reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu.

(2) En parlant du hoquet, j'ajouterai qu'il s'est plus rarement déclaré dans le cours de ces fièvres que les autres accidens nerveux, et qu'il nécessitoit un traitement bien différent, selon l'époque de la maladie où il se déclaroit. Lorsqu'il se manifestoit les premiers jours de la fièvre, il dépendoit d'un amas de matières âcres, bilieuses ou pituiteuses concentrées dans l'estomac, et cédoit à un émétique, principalement à un scrupule d'ipécacuanha, tandis que sur la fin il falloit recourir au bol camphré et musqué qui le calmoit communément. J'ai vu un seul cas où l'application d'un vésicatoire sur l'estomac fit cesser le hoquet qui avoit résisté aux autres moyens.

tenoit à aucun principe inflammatoire, parce que sous ce rapport l'opium auroit dirigé et porté le mouvement du sang vers la tête, et augmenté les engorgemens pléthoriques du cerveau. SYDENHAM avoit fait cette judicieuse remarque ; FREDERIC HOFFMANN, GORTER, PRINGLE ont aussi observé que l'opium administré dans des délires entretenus par une cause inflammatoire déterminoit bientôt la stupeur, engourdissoit le cerveau, et aggravoit par conséquent le mal. QUARIN et CARMINATI ont également avancé que l'opium favorisoit la tendance des humeurs vers les parties supérieures.

Personne n'ignore que les affections bilieuses malignes sont pour l'ordinaire plus ou moins accompagnées d'altération, de soif, d'une chaleur âcre, sèche et brûlante de la peau, d'une langue aride, presque grillée et couverte d'une croûte épaisse et en quelque sorte noirâtre, qui s'étend sur les lèvres et les dents, et forme le rebord gluant qu'exprime HIPPOCRATE sous le nom de *lentores circa dentes*. C'est dans cet état fâcheux de choses qui caractérise la fièvre bilieuse de mauvais génie, que j'employois avec succès les tisanes acidulées, soit avec les acides végétaux, soit avec les minéraux. Les différens cas décidoient le choix de ces acides. J'administrois de préférence les minéraux lorsqu'il survenoit des hémorragies trop considérables du nez, des angles des yeux, de la bouche, du fondement ou des par-

ties de la génération ; qu'il paroissoit en même temps, dans différentes parties du corps, des tâches larges, violettes, semblables à des meurtrissures, et que le sang étoit pâle ou noir ou d'une consistance tenue. L'usage des acides minéraux étendus dans une certaine quantité d'eau étoit alors d'un secours très-efficace pour arrêter ces sortes d'hémorragies qui inspiroient les plus grandes craintes pour les jours du malade. Mais je ne me bornois pas à donner l'acide sulfurique à la dose de vingt-cinq ou trente gouttes, noyé dans une pinte de tisane, comme fait le vulgaire des médecins naturellement pusillanimes et peu accoutumés sans doute à examiner et à suivre les effets de ce remède. QUARIN se rioit des médecins qui ordonnoient l'esprit de soufre en si petite quantité, tant il étoit pénétré de l'opinion d'HOFFMANN qui dit qu'il faut établir une juste proportion entre l'énergie du remède et l'intensité de la maladie. A l'exemple de TISSOT qui le prescrivoit largement, j'en faisois jeter demi once et même six drachmes dans deux pintes d'eau. Administré de cette manière, l'esprit de soufre corrigeoit la septicité dominante des humeurs, et arrêtoit plus aisément les hémorragies. COLLIN, SCHRŒDER, HUXHAM ont même poussé cet acide jusqu'à la dose de deux onces, mêlé avec les boissons dans l'espace de vingt-quatre heures. Je donnois aussi concurremment avec ce remède, quand l'hémorragie devenoit trop considérable,

et qu'elle avoit lieu sur-tout par la bouche, le fondement, ou les parties génitales, ce qui est arrivé pourtant assez rarement, je donnois, dis-je, alors les pilules alumineuses d'HELVETIUS à la dose d'un scrupule ou de demi drachme répété de trois en trois heures, et leur effet étoit le plus souvent très-salutaire.

J'ai tiré aussi le plus grand avantage des ventouses appliquées entre les épaules pour arrêter les hémorragies du nez et de la poitrine qui ne pouvoient pas céder aux autres moyens. On sait qu'HIPPOCRATE recommandoit l'application des ventouses sur la région du foie, lorsque le sang couloit en trop grande abondance de la narine droite. C'est à peu-près sous ce même rapport que j'ai fait appliquer avec succès un vésicatoire végétal entre les épaules pour mettre fin à une hémorragie de la poitrine qui étoit très-rebelle.

L'introduction d'un rouleau de charpie bien imbibé de parties égales d'eau et d'esprit de vin dans les narines, a été aussi d'un grand secours dans les hémorragies nazales ; sur-tout lorsque dans le même temps je faisois couvrir les parties de la génération et le haut des cuisses de linges bien imbibés de ce mélange. Si ces moyens restoient infructueux, je faisois procéder alors à l'opération qu'on pratique dans ces sortes de cas.

Il est à remarquer que si les acides sont utiles dans les affections bilieuses, ils sont au contraire très-nuisibles dans les dégénérations pi-

tuiteuses. C'est faute d'avoir su saisir cette différence d'altération humorale que quelques médecins se sont si hardiment déchaînés contre les acides qui ont produit entre leurs mains des effets malheureux, par la fausse application qu'ils en avoient sans doute faite. A coup sûr, les acides ne réussiront jamais dans les fièvres pituiteuses, parce qu'elles sont presque toujours accompagnées du relâchement, de l'inertie et de l'atonie des solides; de l'épaississement, de l'empâtement et de la lenteur des fluides, selon le langage des Boerrhaaviens. C'est ici au contraire que les alcalis-volatils, tels que l'esprit de corne de cerf succiné, sont les véritables anti-septiques. J'avois coutume de le prescrire à la dose de 10 gouttes dans quelques cuillerées de tisane vineuse, et répété 3 ou 4 fois dans le cours de la journée, lorsqu'il y avoit abattement des forces, des mouvemens nerveux, ou une disposition à la sueur qui étoit quelquefois critique. Ce seroit commettre une grande erreur que d'en user dans des circonstances différentes. Les alcalis ne pourroient qu'augmenter l'âcreté de la bile et exaspérer les fièvres qui en dépendent.

Dans les fièvres pituiteuses, j'ai tiré aussi parti de l'esprit de MINDERERUS (acétite ammoniacal) qui à raison de son principe alcalin, convient à ces affections, quand elles sont sur-tout suivies d'exanthèmes. Ce remède combiné avec le camphre que PRINGLE et BOERRHAAVE vantoient beaucoup, arrêtoit la

corruption des humeurs, et disposoit une partie de la matière fébrile à être expulsée par la transpiration.

Il me reste maintenant à parler des parotides qui sont des tumeurs qui s'élèvent près des oreilles et s'étendent ensuite peu-à-peu sur le cou, et même quelquefois jusques sur la partie supérieure de la poitrine. Leur apparition qui étoit plus familière aux fièvres pituiteuses, avoit lieu pour l'ordinaire du 11.e au 19.e jour, et leur solution ou terminaison s'opéroit d'une manière très-heureuse et critique du 20.e au 25.e (1). Ces tumeurs étoient communément précédées du gonflement de la face

---

(1) Je rapporterai à ce sujet l'observation que j'ai faite sur le citoyen *Galibert*, âgé de 67 ans, potier de terre, qui présenta le onzième jour d'une fièvre muqueuse de mauvais génie le gonflement des parotides, lesquelles attaquées par le caustique suppurèrent considérablement; cette fièvre fut jugée le vingtième jour. Nous lisons dans les œuvres d'HIPPOCRATE que la fièvre de ceux chez qui les parotides survinrent fut entièrement jugée ce jour-là : *Quibus autem tubercula juxta aures facta essent, his judicatio facta est vigesima die. De morb. pop. lib. I*, *pag.* 346. Cet inimitable observateur de la nature avoit aussi remarqué que les parotides se déclaroient le dix-neuvième jour. *Circa aurem in dextra parte tuberculum parvum intus durum, foris parvum laxum dolorosum, nihil remittens, decima-nona noctè factum est. De morb. pop. lib. IV*, *pag.* 374.

C'est aussi le dix-neuvième jour qu'il survint un gonflement des parotides au professeur GOUAN, surnommé à juste titre le LINNÉ de la France, dans la fièvre maligne qu'il contracta à l'hôpital républicain dont il étoit un des médecins, durant l'épidémie qui fit tant de victimes en 1794.

et du cou, de la surdité, de la difficulté de respirer, de la tension des hypocondres, d'urines épaisses et un peu rougeâtres, de l'assoupissement et du délire. La nature nous marquoit qu'elles étoient critiques, quand elles survenoient dans le temps de la coction de la matière morbifique, c'est-à-dire, vers la dernière période de la maladie, et que les accidens orageux se dissipoient ou s'atténuoient à mesure que leur gonflement se développoit. La voie de la suppuration a toujours été la plus favorable; car dans toutes les tumeurs critiques la suppuration est beaucoup plus sûre que la résolution. C'est un précepte que nous donne HIPPOCRATE (1) dans ses épidémies, et qu'il a répété dans son livre *de prænotionibus* (2).

Ce seroit donc s'exposer à précipiter les jours du malade que de chercher à résoudre les parotides. Cette méthode est d'autant plus dangereuse quand les tumeurs sont véritablement critiques, qu'elles traînent ordinairement après elles les accidens les plus funestes. Il peut en résulter des métastases mortelles sur le cerveau ou sur la poitrine. J'ai vu périr un homme d'une espèce d'attaque d'apoplexie douze heures après la disparition des parotides qu'on attaqua par des cataplasmes résolutifs. BARTHEZ assure avoir vu une phthisie

(1) *Epidem. lib. VI, sect. III, n°. IX.*

(2) *Parotides in acutis suppurati expertes, funestæ; sed forsan his alvi feruntur. prænot. cap. IV, sect. V.*

dépendante en grande partie de la résolution des parotides. Ce n'est pas cependant qu'il manque d'exemples de parotides critiques favorablement terminées par la résolution. PUJATTI rapporte le cas d'un vieillard dont il résolut une parotide critique par les topiques calmans et par la saignée. Est-il quelqu'un qui ignore que le fameux RIVIÈRE, durant une constitution de fièvres malignes épidémiques qui régnèrent à Montpellier en 1623, fit pratiquer avec le plus grand succès la saignée, qui procura la résolution des parotides survenues dans un temps critique? Le professeur PÉTIOT me communiqua, il y a déjà quelques années, l'observation qu'il fit sur trois personnes atteintes de fièvres malignes dont la terminaison fut très-heureuse, malgré la résolution des parotides qui se montrèrent à une époque critique. J'ai été dernièrement témoin d'un pareil événement, chez le citoyen PONS, chirurgien, âgé de 75 ans, qui guérit radicalement d'une fièvre catharrale maligne, quoique les parotides qui parurent le 19.e jour, et dont je voulois exciter la suppuration par le caustique auquel il se refusa, prissent le 25.e jour la voie de la résolution. Il est vrai que lorsque la nature opère chez ces sujets un pareil événement, elle établit communément une évacuation d'urines blanches (1), cuites ou chargées, ou un cours de

(1) HIPPOCRATE nous annonce cette solution par une telle évacuation : *Quibus spes est abscessum fore ad articulos*

ventre pultiforme, ou une salivation abondante ou toute autre évacuation quelconque que l'art doit seconder. Ces écoulemens compensent en quelque sorte la suppuration des parotides. HIPPOCRATE qui avoit observé tous ces phénomènes en parle encore avec assez de détail dans ses épidémies (1). Mais il ne faut pas oublier que ces cas privilégiés sont très-rares, et ne doivent jamais détourner de la loi générale qu'a sagement établie la nature, de procéder le plutôt possible à l'ouverture des parotides.

Or dès que ces tumeurs se manifestoient, je me hâtois aussitôt d'appliquer, à la place de ces emplâtres émolliens (2) ou résolutifs, ou des emplâtres pourrissans et mâturatifs dont on se sert familièrement, je me hâtois, dis-je, d'appliquer de suite une ventouse dont on réiteroit l'application deux ou trois fois, dans l'espace d'une heure, afin

---

eos liberat ab abscessu urina multa et alba prodiens. Aph. LXXIV, *sect. IV*. Il nous apprend encore, dans sa troisième constitution, que tel fut le sort d'*Hermippus* et de *Clazomène*.

(1) *Quæ circa aures in febribus erumpebant tubercula cum dolore quibusdam deficiente judicatoria febre, neque sedantur, neque suppurant ; hæc diarrhæa biliosa, aut dysenteria, aut crassarum urinarum fluxus solvit. Lib.* I, *sect. III*, *n°*. 24.

(2) Les cataplasmes émolliens et anodins ne convenoient que lorsque la tumeur étoit rouge, tendue, douloureuse, et en quelque sorte inflammatoire. De tels exemples se sont présentés rarement.

d'attirer une plus grande partie de la matière morbifique, et d'accroître le gonflement des parotides. C'est un moyen dont l'expérience a constaté l'efficacité. Je procédois ensuite à l'ouverture, parce qu'il étoit instant de les faire ouvrir sur le vert, comme on le dit vulgairement, notamment dans les fièvres pituiteuses où l'on doit redouter davantage les suites des congestions muqueuses qui se forment assez souvent, soit sur le cerveau, soit sur les poumons. Tous les praticiens se sont toujours empressés de les attaquer de bonne heure. RIVIÈRE recommande d'en faire l'ouverture avant le moment de la mâturation. PRINGLE défend la même opinion; il conseille de ne pas attendre que la fluctuation soit sensible, et d'ouvrir l'accès dès qu'on peut présumer qu'il est formé. Le pus est d'ailleurs si visqueux dans les abcès critiques, qu'après même sa parfaite mâturité, la glande qui le contient est aussi dure et aussi ferme que si la suppuration n'étoit pas encore bien établie.

C'est par le moyen de la pierre à cautère qu'il faut toujours pratiquer cette ouverture. On doit la préférer au fer, quand même le point de fluctuation seroit saillant, sensible, que la peau seroit amincie et d'une couleur un peu blanchâtre. Le cautère accélère d'ailleurs la suppuration; il forme un foyer d'attraction qui porte, fixe, et ramasse la matière morbifique dont la masse générale se débarrasse, et qui comme par voie de métastase se jette sur les parotides. La nature dirigeant tous

ses efforts sur cette partie, semble avertir elle-même de donner au plutôt issue à la matière. Il y auroit assurément lieu de craindre un prompt refoulement de l'humeur purulente dans la masse générale, et par conséquent des accidens qui pourroient devenir mortels, si l'on tardoit trop long-temps à ouvrir ces abcès critiques et salutaires, dont il convient d'entretenir quelque temps l'écoulement. L'on sent que si durant le cours de la suppuration le bien être du malade se soutient, la maladie doit être jugée ; et alors on commettroit une imprudence de tenter quelque remède qui pourroit troubler ces mouvemens salutaires de la nature. HIPPOCRATE nous l'annonce par ces paroles : *Quæ judicantur, et judicata sunt integrè, neque movere oportet, neque novare, neque medicamentis, neque aliis irritamentis, sed sinere* [1].

---

(1) *Aph. XX, sect. I.*

Qu'il me soit permis de dire ici que si je me suis appuyé si souvent sur l'autorité d'HIPPOCRATE, que je ne pourrai me défendre de citer encore fréquemment dans le cours de cet ouvrage, c'est que j'ai observé que les personnes qui ont essuyé ces fièvres rémittentes de mauvais génie, ont eu communément la plupart des symptômes que ce grand homme a retracés principalement dans le premier et le troisième livre de ses épidémies. N'est-ce pas une preuve que le caractère des maladies est souvent le même dans divers pays, et qu'il n'est modifié que par la nature de la constitution de la saison? On sait d'ailleurs que le climat de la Grèce avoit beaucoup d'analogie, avec celui des villes méridionales de la France. Cette ressemblance des maladies peut

Tels sont les moyens que mon observation particulière, étayée de celle des plus grands praticiens m'a fait opposer à la marche de ces fièvres rémittentes. Leurs succès furent si constans et si soutenus durant les quatre années consécutives de cette épidémie qu'à peine sur douze malades en perdions-nous un, dans le temps même que ces fièvres étoient montées au plus haut degré de malignité. En 1796, le succès fut d'autant plus complet que de six cens prisonniers Croates, Polonois ou Hongrois qui de l'armée d'Italie furent conduits à notre hôpital, il n'en périt que douze. Les élèves en médecine en étoient si étonnés, que la plupart d'entr'eux tenoient un journal exact de ces maladies et de leur traitement.

L'heureux effet des remèdes, comme l'a très-bien dit le célèbre BACON, dépend de leur juste application. Saisir donc le moment opportun de les placer, savoir discerner les cas où leur exhibition peut être utile, c'est ce qui constitue les règles de la science médicale ; c'est la ligne de démarcation qui sépare le praticien instruit du routinier.

---

exister même dans des contrées qui diffèrent par leur température, puisque FREIND a fait remarquer que les fièvres épidémiques que SYDENHAM vit en Angleterre, et dont il nous a laissé une description bien exacte, présentoient quelque similitude avec celles qu'HIPPOCRATE observa à Thase, et qu'il a si bien décrites. FREIND. *comment. de febrib. pag.* 4.

CHAPITRE III.

Des fièvres intermittentes.

De tout temps les fièvres intermittentes connues sous le nom d'accès de fièvre, ont constitué une des principales maladies des armées. Elles attaquent d'autant plus aisément les soldats qu'ils sont très-exposés à toutes les intempéries de l'air, soit par la position des camps que des circonstances impérieuses forcent quelquefois d'asseoir dans des lieux bas, humides et trop voisins des marais, soit par la variété de leurs exercices.

Elles offroient un caractère et un type différent relativement à la constitution de la saison où elles se déclaroient. C'est au printemps et en automne qu'elles ont régné épidémiquement.

Tout le monde sait qu'on appelle fièvres intermittentes celles qui durent plusieurs heures consécutives, cessent ensuite et reparoissent encore de nouveau vers les mêmes époques.

L'observation démontre que leur type est fort inégal, de-là vient qu'elles ont reçu divers noms. Celles qui se reproduisent tous les jours, qui suivent le même ordre, qui ont la même marche et à peu-près la même durée, sont désignées sous la dénomination de quotidiennes. C'est, au reste, une espèce qui est très-rare. On donne le nom

nom de tierces à celles qui se manifestent alternativement, c'est-à-dire de deux jours l'un.

Il en est d'autres qui paroissent encore chaque jour, mais leur paroxisme n'est point égal, uniforme; l'un d'eux est plus court et moins considérable ; de manière, par exemple, que l'accès du mardi correspond à celui du dimanche, et celui du mercredi à l'accès du lundi, aussi sous ce rapport retiennent-elles le nom de doubles-tierces.

On en connoît encore qui ne se montrent que de trois jours l'un, c'est-à-dire, qu'il y a deux jours parfaitement libres, exempts de fièvre entre les deux accès. Ainsi, dans cette espèce qu'on nomme fièvre quarte, le paroxisme qui arrive le lundi doit reparoître le jeudi.

Il en existe d'autres dont l'accès se renouvelle pendant deux jours consécutifs, disparoît le troisième et revient ensuite le quatrième et le cinquième jour. Ces dernières portent le nom de double quarte, et elles ne sont pas difficiles à saisir, parce que dans l'espace de cinq jours, le troisième qui est intermédiaire est absolument libre.

Je me borne à cette énumération des fièvres d'accès qui sont les plus fréquentes ; je ne parlerai pas des autres espèces, parce que je ne les ai pas vu régner dans nos hôpitaux, et que d'ailleurs elles sont très-rares (1).

---

(1) Leur division a été détaillée par SAUVAGES dans sa nosologie méthodique, part. 1. pag. 273. D'autres auteurs font mention de certaines espèces qui se renouvel-

C'est au printemps que les fièvres tierces et doubles-tierces ont été les plus communes (1),

---

lent de cinq en cinq jours. QUARIN en a vu un seul exemple de cette nature. On lit dans les ouvrages de SKENKIUS TULPIUS, VAN-SWIETEN et les éphémérides des curieux de la nature, quelques exemples de fièvres qui se répètent de sept en sept, ou de neuf en neuf jours. WERLHOF parle aussi d'une personne qui éprouva de neuf en neuf jours un accès de fièvre qui se montra six fois, en suivant toujours ce même type. ETMULLER et SYDENHAM nous ont transmis le cas d'un homme qui essuya seulement un accès de fièvre le jour de sa naissance, pendant plusieurs années consécutives. Mais je crois que ce cas doit être plutôt rapporté à la classe des maladies périodiques proprement dites.

(1) Il est des médecins qui assurent avoir vu des fièvres quotidiennes particulièrement sur la fin de l'automne. Les exemples de véritable quotidienne sont si rares, que j'avoue franchement que je ne crois pas en avoir rencontré, malgré le grand nombre de fébricitans que j'ai traités, soit dans les hôpitaux, soit en ville. On les confond presque toujours avec les doubles-tierces. GALIEN et WERLHOF doutent qu'il en existe. FERNEL en nie l'existence. MERCURIALIS confesse qu'il ne l'a jamais observée dans sa pratique de quarante ans. J'ai connu des médecins qui comptoient soixante ans d'expérience, qui m'ont assuré n'en avoir vu que deux ou trois cas, durant le cours d'une aussi longue pratique. RIVIERE atteste que sur six cents accès de fièvre qui viennent tous les jours, à peine en voit-on un de vraie quotidienne. BRENDEL avoue qu'elles sont plus communes chez les enfans, et qu'il en a remarqué plusieurs de véritables au commencement du printemps de l'année 1750. Le grand SAUVAGES qui s'étoit livré fort peu à la pratique, rapporte cependant qu'il en a vu quelques-unes. ETMULLER, NENTER, SENAC et bien d'autres admettent comme très-certaine l'existence de la fièvre quotidienne.

et en automne les quartes et les doubles-quartes. Cette observation qui remonte à des époques bien reculées, les a faites distinguer en vernales ou printanières et automnales. Les premières règnent depuis le mois de février jusqu'au mois de juillet, et les dernières depuis le mois d'août jusqu'à la fin de février. C'est une distinction, ainsi qu'on le verra plus bas, qui est d'une grande utilité dans la pratique.

Personne n'ignore que l'on remarque trois stades ou périodes dans le paroxisme ou accès de la fièvre, toutes les fois cependant qu'elle n'est ni anomale, ni défigurée par une méthode perturbatrice. Les stades sont le froid, le chaud et la sueur; leur réunion n'est pas toujours nécessaire pour caractériser le paroxisme. Le froid et le chaud ont lieu seulement quelquefois, sans amener la sueur (1). D'autres fois le chaud et la sueur arrivent sans être précédés de froid, pas même d'un léger refroidissement. De tels exemples sont à la vérité peu fréquens; chaque stade est caractérisé par des signes qui lui sont particuliers.

Le premier étoit communément marqué par la concentration des forces de la vie. Il commençoit par des baillemens, des pendiculations, des lassitudes qui étoient bientôt suivies

(1) Quand le paroxisme d'une fièvre tierce se termine par la sueur, c'est un indice qu'on doit en avoir un autre.

de frissons, de la pâleur du visage, du refroidissement du nez, du froid des extrémités, de la couleur livide et presque violette du bout des doigts, et particulièrement des ongles. Il survenoit ensuite des tremblemens qui agitoient tout le corps, et le pouls devenoit resserré, foible et concentré. A ces symptômes se joignoit bientôt l'altération qui quelquefois étoit extrême, le mal de tête, des nausées et des vomissemens, et d'autres signes de spasme et de congestion gastrique. La durée de cette période n'avoit rien de stable. Elle varioit selon la nature et le type de la fiévre. Elle se terminoit chez quelques soldats, en une ou deux heures, et quelquefois elle étoit même moins longue; elle se prolongeoit au contraire chez d'autres beaucoup plus long-temps.

Le second stade s'établissoit par la diminution de la plupart de ces symptômes qui s'affoiblissoient et disparoissoient peu-à-peu, et étoient remplacés par une chaleur qui s'accroissoit insensiblement et devenoit même quelquefois extrême. La face se coloroit alors, elle étoit plus ou moins rouge; le pouls s'étendoit, se dilatoit, s'élargissoit, il devenoit grand, fort et fréquent, la soif étoit excessive. Un mal de tête violent se faisoit bientôt sentir, et des douleurs plus ou moins fortes se répandoient sur tous les membres. Cette période duroit pour l'ordinaire cinq à six heures, et même bien au-delà; elle étoit proportionnée et relative à l'espèce de la fièvre.

Le troisième stade se manifestoit enfin par une moiteur ou sueur plus ou moins profuse qui s'étendoit sur toute l'habitude du corps, et qui étoit communément plus abondante sur le visage. Les urines étoient alors rougeâtres et déposoient au fond du vase un sédiment briqueté. Cette période se terminoit par un sommeil doux et paisible qui ramenoit le calme et l'ordre naturel des fonctions. La fièvre cessoit entièrement et ne se rallumoit que dans un autre paroxisme. Il arrivoit pourtant quelquefois que durant le temps du calme ou de l'apyrexie, le pouls conservoit encore un reste d'ébranlement, et n'étoit point par conséquent tout-à-fait naturel.

La fièvre tierce ou double tierce attaquoit de préférence les soldats bilieux, colériques qui avoient été exposés à des exercices violens et soutenus. Elle étoit accompagnée fréquemment d'un grand froid, d'un claquement des dents, d'une châleur âcre, pénétrante et mordicante, d'une soif extrême et d'une vive douleur de tête.

Si l'abus des alimens de mauvaise qualité, la boisson des eaux troubles et croupissantes, les exercices violens, les veilles forcées et les passions d'ame qui dérangent l'estomac, pervertissent et altèrent les humeurs, disposent aisément à contracter les fièvres intermittentes ; il n'est rien qui les occasione plus fréquemment que les vapeurs ou miasmes infects, qui s'élèvent conti-

nuellement des lieux marécageux, qui avoisinent souvent les camps, rendent l'atmosphère humide, nébuleuse et putride, et déterminent la suppression de la transpiration : c'est pourquoi dans les pays bas, humides, couverts de bois et remplis de marécages, où l'air est chargé de brouillards, les fièvres sont endémiques et prennent le caractère épidémique, quand la constitution de la saison est humide, pluvieuse, et qu'elle conserve long-temps ce caractère. Ces fièvres se montrent encore pourtant très-communément, à l'époque des changemens des saisons qui concourent puissamment à les développer.

Il paroît probable que c'est à la dégénération des humeurs, qui prédomine à telle époque de l'année, et que favorise la constitution de l'air plus ou moins imprégné de miasmes marécageux, que l'on doit attribuer cette différence, cette variété de fièvres qui s'établissent dans le cours de la révolution annuelle : aussi remarque-t-on que les fièvres tierces qui tirent leur origine de la bile, ainsi qu'HIPPOCRATE, MEAD, GRANT et PRINGLE l'ont avancé, se déclarent au printemps et en été, tandis que les quartes et les doubles quartes qui dérivent de la pituite, ou du moins du mélange de la bile et de la pituite qui constitue, selon AVICENNE et d'autres médecins, l'humeur atrabilaire, se manifestent ordinairement sur la fin de l'automne et en hiver.

L'influence du pouvoir des saisons sur les fièvres

intermittentes est si marquée, qu'il en est qui résistent quelquefois à toute sorte de moyens, et ne peuvent céder qu'aux mutations des saisons qui changent et corrigent alors la dégénération humorale qui en constitue la cause matérielle. Car l'expérience apprend que les effets d'une saison dissipent et font cesser ordinairement ceux des saisons précédentes. De-là vient que les maladies d'hiver cèdent au retour du printemps, qui excite souvent des éruptions dépuratives et salutaires; que celles du printemps se dissipent en été et en automne, et que ces dernières disparoissent aux approches de l'hiver. HIPPOCRATE dont l'esprit d'observation s'est étendu sur tous les points, dit dans ses épidémies : *Nam æstivos morbos superveniens hyems dissolvit, et hyemales æstas succedens transmutat* (1).

L'époque des saisons influe encore puissamment sur la terminaison plus ou moins prompte des fièvres d'accès. Les printanières ne sont pas de longue durée, sur-tout si elles sont régulières. Elles opèrent même alors des effets très-salutaires, en rompant la viscosité et la cohésion morbifique du sang. Le plus souvent de simples purgatifs les enlèvent, et rarement est-il nécessaire de recourir au quinquina? Les automnales sont

(1) *De morb. popularibus*, *lib.* 3.

en général plus opiniâtres, aussi presque toujours faut-il employer cette écorce, après l'emploi convenable des évacuans.

Les fièvres intermittentes tierces ou doubles tierces dont je vais m'occuper à présent, ne traînent après elles aucun danger, à moins qu'elles ne participent du génie insidieux ou pernicieux dont je ne manquerai pas de parler ensuite; ou que par leur opiniâtreté et leur longueur, elles n'engendrent des obstructions, et n'occasionent, par laps de temps la cachexie et enfin l'hydropisie, qui en sont quelquefois les suites.

Il est de fait que les fièvres tierces simples dépouillées de toute complication se dissipent après le septième accès (1), particulièrement lorsque le paroxisme avance de quelques heures, car il ne faut pas croire que les fièvres intermittentes se montrent toujours à la même heure; tantôt elles avancent, tantôt elles retardent. J'ai toujours remarqué que le retard les rendoit plus difficiles à céder.

On ne doit pas s'attendre que je cherche à expliquer ici la cause des retours réglés des accès et des intermissions. Tout ce que je pourrois dire à ce sujet seroit purement hypothétique. Que serviroit en effet que je m'occupasse de ce qui a trait à l'esprit de système; j'aime mieux

---

(1) *Tertianæ exactæ in septem circuitibus ad summum judicantur.* Aph. 59. sect. 4.

descendre de suite aux détails du traitement, qui est le but principal de cet ouvrage, entièrement consacré aux jeunes gens qui commencent à se livrer à la pratique.

La distinction sagement établie entre les fièvres du printemps et celles d'automne, est d'autant plus essentielle, que tels ou tels moyens qui sont avantageux aux unes, sont nuisibles aux autres. C'est sans doute à raison de la différente altération humorale déterminée par la nature de la saison, que l'on doit assigner cette différence de méthode curative.

Comme durant l'épidémie des fièvres intermittentes qui ont affligé nos frères d'armes, durant les quatre années consécutives de la guerre, je n'ai vu que des tierces ou doubles tierces, quartes ou doubles quartes, je m'arrêterai seulement à décrire le plan de traitement qui a le mieux réussi dans ces différentes espèces.

Il est à remarquer que la première période du paroxisme amène quelquefois des accidens non seulement alarmans, mais encore dangereux et quelquefois même mortels. Le froid est par fois si intense, qu'il est des fébricitans qui y ont succombé. VAN-SWIETEN dit avoir vu dans cette période un tremblement si violent, que la couronne des dents en fut emportée (1). MONRO

---

[1] *Comment. in aph. BOERH. tom. 2. pag. 512.*

rapporte l'exemple d'un soldat qui mourut, durant le frisson à l'hôpital d'Edimbourg, en 1746. J'ai été témoin moi-même de la mort d'un soldat qui périt dans le froid. CULLEN a vérifié que le plus grand danger des fièvres survenoit dans le paroxisme du froid ; heureusement que cet état de condensation des humeurs ne se présente que très-rarement.

Quand le froid étoit donc un peu trop considérable, qu'il ébranloit trop vivement la machine, je me hâtois de faire détremper une drachme de thériaque récente, dans deux cuillerées d'eau de fleur d'orange ou dans le vin.

Si les secousses spasmodiques, que développe quelquefois le froid, agitoient l'estomac au point d'exciter de fortes nausées et même des vomissement répétés qui fatiguoient extrêmement les fébricitans, je me servois alors de la potion anti-émétique de RIVIÈRE, distribuée par cuillerées, et qui est composée avec une once de suc de limon, demi drachme de sel d'absynthe, deux onces d'eau de menthe et de fleur d'orange. Le mélange de sel d'absynthe et de suc de citron, réussissoit mieux, avalé dans le moment même de l'effervescence, parce que l'acide crayeux ou carbonique qui s'en dégage promptement, tendoit à calmer plus efficacement le déréglement nerveux de l'estomac. MACBRIDE qui a été l'un des premiers à prescrire ce remède de cette manière, assure que ses effets en sont plus assurés et plus

heureux. Bien de praticiens se sont plusieurs fois convaincus de cette vérité.

J'ai souvent retiré aussi le même avantage d'une mixture à peu près analogue, préparée avec vingt ou vingt-cinq grains d'yeux d'écrevisse bien saturés de suc de limon, et avalés à l'instant du bouillonnement ou effervescence qui s'opère alors subitement par le dégagement du gaz acide carbonique [1].

Lorsque la période du froid étoit extrême ; que le tremblement étoit presque convulsif, je donnois quelques gouttes d'alcali-volatil dans l'eau de cannelle et de fleur d'orange, y associant 15 ou 20 gouttes de teinture de castoreum ou de succin, ou la même dose de la liqueur anodine minérale d'Hoffmann ou d'éther vitriolique.

Les remèdes calmans et anti-spasmodiques tant préconisés par Etmuller, Blancard, Wedel, Freind et Hoffmann, procurent un bon effet; appaisent le désordre des mouvemens nerveux, et peuvent même emporter la fièvre, lorsqu'elle tient à un principe purement nerveux, et qu'elle a été développée par quelque cause morale.

---

(1) J'ajouterai ici que ce simple remède donné de trois en trois heures, durant le temps de l'apyrexie, a dompté quelquefois le paroxisme des fièvres intermittentes, surtout de celles qui participoient du caractère nerveux, et qui étoient occasionnées par des passions d'ame. J'ai devers moi quelques exemples de réussite.

Plus d'une fois j'ai aussi combiné ces derniers moyens avec 15 ou 20 gouttes anodines de SYDENHAM, qui rompent et calment le spasme, et rétablissent par conséquent la libre circulation des fluides. SYDENHAM, LIND et BERYAT vantent beaucoup le laudanum liquide dans des conjonctures aussi périlleuses.

A mesure que la seconde période du paroxisme se développe, elle met ordinairement fin à tout le tumulte spasmodique ; elle amène la chaleur et augmente la soif, l'altération, le mal de tête, et le pouls devient plus fort et plus grand. C'est alors que je conseillois l'usage des boissons délayantes, tempérantes, rafraîchissantes, acidules, que je prohibois absolument durant le froid, quoique une forte altération tourmentât alors les fébricitans ; car il est d'observation assez constante que la boisson augmente l'intensité du froid, en prolonge la durée, et cause même des maladies graves (1).

Il fut uu temps où le plus grand nombre des praticiens presque étrangers à la doctrine des constitutions des saisons, et à la considération des climats, ordonnoient continuellement la saignée dans cette période de la fièvre. Malheureusement trop imbus, trop nourris des principes de la doc-

---

(1) DAIGNAN remarque que ceux qui boivent beaucoup dans le froid de la fièvre, deviennent presque tous hydropiques. Voyez ses *Recherches sur l'hydropisie*.

trine Boerrhavienne qui étoit à cette époque universellement accréditée, ils croyoient ne voir partout, dans toutes les maladies et en toute saison, que des engorgemens inflammatoires, que des embarras des vaisseaux capillaires. C'est pourquoi ils considéroient l'ouverture de la veine comme indispensablement nécessaire, pour peu que la face fut colorée et le pouls fréquent.

Dégagés de ce système d'erreur qui n'a trouvé jadis que trop de partisans dans toutes les écoles, même dans celle de Montpellier, qui n'en a pas toujours été entièrement affranchie, les praticiens d'aujourd'hui éclairés par le nouveau jour que répand la doctrine des constitutions de l'année, et à laquelle ils portent continuellement leur attention, sont infiniment plus avares de sang. Leur expérience qui marche d'accord avec le juste raisonnement, leur a appris que la saignée ne peut être utilement pratiquée, qu'autant que la fièvre dépend de l'altération phlogistique, ou participe de cette dégénération.

Il est des cas sans contredit où les fièvres intermittentes offrent la complication de la diathèse inflammatoire avec la bilieuse ou la muqueuse. De tels exemples se sont montrés quelquefois, particulièrement à la fin de l'hiver et au printemps, chez les soldats robustes, vigoureux, pléthoriques, qui étoient dans la vigueur de l'âge, qui s'étoient trop adonnés au vin et aux liqueurs spiritueuses. Ce n'est que dans ces circonstances que j'ai fait

ouvrir la veine, sur-tout chez ceux qui avoient la face extrêmement rouge, allumée, les yeux étincelans, et chez qui les carotides battoient sensiblement. La saignée détruisoit ou empêchoit alors les engorgemens du cerveau et prévenoit le délire. A l'exception des cas de cette nature que m'ont offert spécialement les prisonniers Allemands, en 1795 et 1796, et que l'on ne voit pas souvent à Montpellier, où presque toutes les fièvres sont gastriques bilieuses, ou muqueuses, et rarement compliquées avec la diathése inflammatoire, j'ai mis peu communément la saignée en pratique. Les inconvéniens que j'en ai vu résulter, entre les mains d'autres médecins, m'ont beaucoup instruit à cet égard. C'est l'observation qui m'a dirigé et qui m'a convaincu que la saignée tournoit souvent au détriment des fébricitans.

Loin donc de me laisser séduire par cette fausse pléthore, par cette apparence de mode inflammatoire qui en impose à quelques médecins dans la seconde période du paroxisme, qui amène toujours plus ou moins de rougeur à la face et de fréquence dans le pouls, je n'ai combattu cet état que par les boissons tempérantes, délayantes, et non par la saignée ; car l'abus de cette opération, qui est une suite de cette pratique routinière qui n'existe presque plus dans notre cité, croisoit sans cesse les vues de la nature, prolongeoit la durée des fièvres, enrayoit le succès du traitement, entraînoit des bouffissures, amenoit la cachexie et développoit enfin l'hydropisie.

Ce n'est que dans les régions septentrionales, dans les pays du nord, dans les climats froids, montueux, battus par l'aquilon, où la diathése phlogistique déploie communément sa dominance, ce n'est, dis-je, que dans ces contrées boréales que la saignée doit être généralement pratiquée et répétée dans la seconde période des fièvres intermittentes. Mais sous le ciel de Montpellier, où j'ai fait ces observations, j'ai constamment remarqué que la saignée a été plus nuisible qu'utile, et j'ai fait le serment en prenant la plume de ne retracer que ce que j'ai vu, observé et comparé.

La troisième période ne réclamoit d'autres moyens que l'usage des tisanes humectantes et tempérantes, et des lavemens émolliens, mais je ne prescrivois les lavemens que lorsque la sueur étoit entièrement dissipée.

Il conste, par une suite d'observation incontestables, que le temps de l'apyrexie ou de l'intermittence est l'époque la plus favorable pour placer l'émétique indiqué par la turgescence ou orgasme de l'estomac, quoique plusieurs hommes d'un grand mérite, et principalement les médecins anglais, en recommandent la prescription dans la première période de la fièvre, précisément à l'entrée du froid. Lind conseille l'émétique au commencement de l'accès. Grainger et Cullen se sont déclarés en faveur de cette méthode qui peut dévenir trés-dangereuse. Cleghorn la condamne comme pernicieuse. Tilleus annonce que

les émétiques employés de cette manière à Stockolm produisirent des effets très-fâcheux, et causèrent la mort, par un effet de l'inflammation survenue à l'estomac. Je n'oublierai jamais le cas d'un soldat qui périt une heure après avoir pris l'émétique qu'on lui avoit ordonné au moment de l'accès.

D'autres médecins pensent qu'on retire plus d'avantage de l'émétique prescrit sur la fin du paroxisme. THOMPSON veut qu'on le place à cette époque.

Il est encore quelques praticiens qui, d'après l'autorité de BOERRHAAVE donnent l'émétique trois ou quatre heures avant l'accès, parce qu'ils sont persuadés, disent-ils, que la matière morbifique se trouve alors plus ramassée dans l'estomac. MOUCHI, médecin à Rotterdam, durant le temps qu'il soignoit les troupes Hollandaises, écrivoit à PRINGLE qu'il donnoit toujours l'émétique avec succès quelques heures avant l'accès.

Quelque respectables que soient toutes les autorités qui parlent en faveur de l'émétique donné avant l'accès, ou à l'entrée du froid, ou à la fin du paroxisme, l'observation m'a prouvé que les vomitifs prescrits à ces différentes époques, que certains médecins des hôpitaux n'ont pas craint d'employer alors, jetoient les soldats dans un état d'angoisse et d'agitation presque convulsive, sans pouvoir déterminer des vomissemens décidés. Le plus grand nombre des praticiens bien occupés ont également remarqué à Montpellier, que l'éméti-

que

que qui agit très-efficacement dans le temps de l'intermittence, suscitoit le plus grand désordre dans l'économie animale, quand on l'administroit dès l'invasion du paroxisme.

C'est toujours le lendemain de l'accès, c'est-à-dire, dans l'apyrexie que je prescrivois deux ou trois grains de tartre stibié noyés dans dix onces d'eau, parce que l'appareil gastrique bilieux ou muqueux, accompagnoit constamment ces fièvres intermittentes. La saleté de la langue limoneuse ou blanchâtre, la pesanteur de l'estomac, les nausées et les vomissemens spontanées caractérisoient assez cette congestion saburrale. Les signes de turgescence qui se soutenoient quelquefois, après ce vomitif, me forçoient à le répéter, et alors il opéroit souvent autant par bas que par haut. Les succès que j'en ai presque toujours obtenus étoient d'autant plus frappans, que ce seul remède a souvent enlevé des fièvres intermittentes qui traînoient même depuis quelque temps. Aussi j'ouvrois communément le traitement des fièvres par l'émétique qui en est quelquefois le meilleur spécifique; car je pense qu'il peut dissiper la fièvre en enlevant les mauvais sucs, et de plus dans ces derniers cas, en agissant encore d'une manière perturbatrice, c'est-à-dire, en imprimant au principe de vie vicieusement affecté un autre ordre de mouvemens qui le ramènent à son état naturel.

Il étoit expédient de recourir, le surlendemain du vomitif, aux autres évacuans, parce qu'on ne

pouvoit pas méconnoître la turgescence intestinale, assez bien prononcée par l'amertume ou la pâtosité de la bouche, la couleur jaunâtre ou blanchâtre de la langue, la perte de l'appétit, le dégoût, la douleur des lombes, des genoux, et les lassitudes des extrêmités inférieures.

De tous les purgatifs usités en pareil cas, celui dont le succès a été le plus constant, et que j'ai employé le plus familièrement, consistoit en un verre de décoction d'une once de tamarins, de deux drachmes de sené, autant de sel d'Epsom et de deux onces et demie de manne. Je substituois les follicules au sené, quand le tempérament du malade étoit sensible et délicat. J'avois soin également de remplacer les follicules et les sels par une demi drachme de rhubarbe concassée, et une drachme de rapure de santal citrin, lorsque l'estomac étoit languissant, débile, que le ventre étoit trop libre, et qu'il s'établissoit sur-tout une diarrhée séreuse ou bilieuse qui énervoit davantage l'action des forces digestives.

C'étoit la surcharge gastrique, plus ou moins considérable, qui décidoit la répétition des purgatifs, entre lesquels, il convenoit de ne pas mettre un trop long intervalle, parce que la matière étoit mobile, flottante.

Au reste, les fièvres tierces ou doubles-tierces automnales, dont la cause matérielle dérivoit souvent d'une congestion bilieuse profondément établie dans le tube intestinal et les organes cir-

convoisins, exigeoient plus de purgatifs que les printanières, qui se dissipoient quelquefois, après un seul émétique, ou bien, après une ou deux purgations; car à moins que les fièvres d'automne ne fussent accompagnées de quelque symptôme suspect qui pouvoit faire craindre le génie malin ou pernicieux, il falloit insister sur les évacuans, tant que les signes de turgescence étoient en évidence. Mais alors il étoit avantageux de combiner le quinquina avec les purgatifs. J'avois coutume, dans ces occurrences, de prescrire une médecine fébrifuge, composée avec deux gros de quinquina concassé, deux gros de follicules, autant de crême de tartre, demi poignée de fleurs de camomille et deux onces et demie de manne. Si les sujets étoient difficiles à mouvoir, si la matière saburrale étoit plutôt pituiteuse que bilieuse ou bilioso-pituiteuse, j'aiguisois cette purgation avec un grain de tartre stibié.

C'est un point digne de remarque que les fièvres automnales étoient très-susceptibles de récidiver, de se reproduire même sous une autre forme, de prendre un type différent, de traîner ensuite en longueur, et de dégénérer enfin en des maladies fort graves, lorsqu'on se pressoit de recourir au quinquina, avant que la cause matérielle fût entièrement détruite.

Il s'ensuit donc que le quinquina dont la vertu fébrifuge est universellement préconisée, ne devient utile que lorsque les premières voies sont

déblayées, et que les accès résistent aux purgatifs qu'on a soin d'administrer à propos. Il ne pouvoit être heureusement employé, qu'après le cinquième, ou le septième paroxisme, à moins que leur durée ne fût trop longue, et n'exposât à un danger évident.

Dans tous ces cas qui se répétoient fréquemment en automne, je n'hésitois pas d'administrer le quinquina en substance, parce que son effet est plus assuré et qu'il fixe et arrête plus promptement les paroxismes.

Le moment le plus opportun pour placer le quinquina dont NOEL FALCONET se servit le premier en France, et que RESTAURAND employa après lui en 1680, est sans contredit le temps de l'apyrexie ou de l'intermission. Les observations journalières de la majorité des praticiens qui ont toujours suivi de près les opérations de la nature et de l'art, et les expériences décisives de HOME, médecin de l'hôpital clinique d'Edimbourg, militent en faveur de cette pratique. C'est aussi le sentiment de SYDENHAM et d'HOFFMANN, qui prétendent que le quinquina administré aux approches du paroxisme, est pour l'ordinaire très-nuisible. Quelques médecins entraînés par l'exemple de TORTI, assurent cependant en avoir obtenu les meilleurs effets à l'entrée de l'accès (1).

(1) Il est des cas à la vérité où ce dernier sentiment peut prévaloir ; et peut-être est-ce faute d'avoir su bien les dis-

Quoique le quinquina passe, à juste titre, pour le spécifique des fièvres intermittentes, le plus souvent cependant il ne les dissipe pas, si l'on ne le combine avec d'autres substances. Rarement je l'ai prescrit sans l'association de quelque autre moyen. Il n'est pas de combinaison qui ait produit des effets plus heureux et plus constamment soutenus que le mélange de deux drachmes du meilleur quinquina rouge en poudre, de demi drachme de crème de tartre et d'un grain de tartre stibié, dans quatre onces de décoction de chicorée amère, ou de petite centaurée, ou d'infusion de fleurs de camomille. J'avois soin de le faire répéter de quatre en quatre heures, durant tout le temps de l'apyrexie.

Je laisse aux amateurs des systèmes qui travaillent à tout expliquer, le soin de découvrir par quelle raison le tartre émétique se trouve châtré de sa vertu vomitive dans cette combinaison, quoique j'aie quelquefois porté le tartre émétique à la dose de deux ou trois grains par prise, répété quatre fois dans un jour. Pour moi qui me borne

---

tinguer, que l'opinion de ces grands hommes qu'on peut pourtant concilier, paroît contradictoire. C'est le génie de la fièvre, qui peut être ou humorale ou nerveuse qui doit décider cette préférence. Dans cette dernière espèce, assurément plus rare que l'autre, le quinquina donné au commencement de l'accès a été très-efficace ; dans l'humorale, il ne brille que dans l'intermission, après avoir fait précéder les évacuans.

à suivre paisiblement le sentier de l'observation, je pense, avec ZIMMERMANN, dont j'emprunte les expressions, qu'il est plus utile et plus prudent d'observer exactement les effets de la nature et de l'art, que de chercher à en donner l'explication par des raisonnemens purement gratuits. Je suis peut-être l'un des praticiens qui ont été le plus à portée de répéter l'application du mélange du quinquina avec le tartre émétique, en qui réside certainement une vertu fébrifuge (1).

Je ne saurois trop encourager les jeunes praticiens à recourir à ce moyen d'autant plus efficace, que sur cent cas de fièvre tierce ou double tierce, à peine en voyoit-on deux ou trois de réfractaires, quand on prenoit la sage précaution de bien vider les premières voies, et d'assujettir, durant le traitement, à une diète sévère consistant en bouillons d'herbes, de pain, de viande, crêmes légères, et de faire choix, sur-tout, de bon quinquina, car on le trouve souvent falsifié par le mélange de l'écorce de cérisier.

Non content d'être parvenu à guérir par cette méthode les fièvres d'accès, je m'attachois encore à prévenir leur récidive qui arrivoit quelquefois

(1) LIND assure qu'il s'est convaincu plus d'une fois qu'il existe une puissante vertu fébrifuge dans le tartre émétique, lors même que son action se réduit à celle d'altérant.

la seconde semaine ; personne n'ignore que c'est, à cette époque, que les rechutes des tierces ont lieu pour l'ordinaire. On sait que la plus légère cause, qu'une simple colère, que le plus petit écart dans le régime (1), que la moindre humidité, qu'un rien les ressuscite. Pour obvier à cet inconvénient, je continuois encore, après la cessation des fièvres, l'usage du quinquina combiné de la même manière, mais prescrit à la vérité, à des doses moins considérables et à des intervalles plus éloignés. SYDENHAM et MORTON avoient coutume d'insister sur le quinquina, sur-tout après la disparition de la tierce, et en recommandent encore l'administration à cette époque.

Ainsi, quoique les accès se fussent dissipés, je me bornois, au lieu de quatre prises que je

(1) Un des points vicieux du régime qui tend le plus à favoriser les récidives des fièvres intermittentes, est l'usage des fruits crus et des poissons pendant la convalescence. Peut-être que leur propriété rafraîchissante et énervante aide trop aisément l'action du miasme marécageux, qu'on peut considérer, comme la principale cause de ces maladies ; et qu'elle dispose, par-là, le système à les contracter. C'est, au reste, une observation que font journellement les habitans des villages qui bordent nos côtes maritimes. Ils sont d'autant plus attentifs à s'abstenir de poisson, durant le temps de la convalescence, qu'ils ont sans cesse remarqué que ce genre d'alimens facilitoit extraordinairement les rechutes des accès de fièvre.

donnois communément dans un jour, à n'en prescrire que deux, ensuite une seule. J'avois même l'attention de laisser reposer les convalescens vingt-quatre heures, et d'y revenir encore, notamment les jours où les paroxismes se déclaroient. WERLHOF, SYDENHAM, VAN-SWIETEN avertissent de ne pas oublier le quinquina les jours et les semaines paroxistiques. C'est en faisant filer de loin en loin quelques prises de quinquina, que j'ai évité les récidives que l'on favoriseroit bien facilement, si l'on se permettoit un purgatif, peu de temps après la guérison des fièvres fixées par cette écorce. SYDENHAM qui appuie fortement cet avis, ne se décidoit à purger qu'un mois après, et il falloit même que le besoin en fût bien indiqué.

Quel est celui des praticiens scrupuleusement attentif à suivre la marche épidémique des fièvres intermittentes, qui n'a pas été à portée de remarquer que le même remède produit des effets différens, en différente constitution, et que tel moyen qui guérit plusieurs individus, n'opère aucun bien sur plusieurs autres. Il n'en est aucun qui n'ait sans doute observé que le quinquina combiné de telle ou telle sorte, reste sans effet durant telle année, et qu'il est suivi de succès dans une autre. Cette considération importante qui émane de la seule observation, changeoit ou modifioit le mode de traitement. C'est pourquoi la combinaison du quinquina avec le tartre émé-

tique que j'ai employée le plus fréquemment, et dont TORTI se servoit assez, ne triomphoit pas toujours des fièvres intermittentes. J'ai été contraint, en 1793, d'abandonner cette méthode et d'en embrasser une autre qui avoit cependant pour base le quinquina; c'est le mélange d'une drachme de magnésie blanche et de deux drachmes de quinquina, dans quatre onces de décoction de petite centaurée, répété de quatre en quatre heures, qui a emporté les accès de fièvre tierce et double tierce, que n'avoit pu vaincre l'association du quinquina avec la crême de tartre et le tartre émétique, qui produisit des effets si heureux l'année subséquente. Il m'est arrivé de voir encore que l'addition d'une drachme de fleurs de camomille en poudre, si vantée par COYSH, BAGLIVI, MORTON, prêtoit une vertu plus fébrîfuge au quinquina, et déracinoit certains accès qui avoient résisté aux autres méthodes.

D'autres fois c'est la combinaison du quinquina avec la rhubarbe qui a mis fin aux fièvres intermittentes, tierces ou doubles tierces, notamment quand elles étoient accompagnées d'un flux diarrhoïque. LANCISI et MEAD conseillent beaucoup cette combinaison, parce que la rhubarbe en fortifiant davantage l'estomac, empêche par-là la formation des vents qui, à la longue, tourmentent les organes digestifs de ceux qui usent du quinquina seul. J'ai marié également avec avantage un grain d'opium avec deux drachmes

de quinquina, quand la diarrhée ou la dyssenterie qui sont souvent contemporaines des fièvres intermittentes se compliquoient avec elles.

Lorsque les accès étoient liés à une affection cachectique qui n'est que trop souvent la suite des fièvres mal traitées et qui traînent en longueur, j'ai administré avec fruit le mélange de deux drachmes de quinquina, de vingt grains d'agaric, de quinze grains d'éthiops martial et de huit grains de rhubarbe en poudre, dans une tasse de petit chêne. C'est principalement en 1796, aux mois de septembre et d'octobre qui furent très-humides et très-pluvieux, que je domptai beaucoup de fièvres de cette nature, que développa cette constitution molle et australe, par le secours de cette combinaison placée de quatre en quatre heures.

J'ai été même obligé de recourir quelquefois aux lavemens de quinquina, quand l'estomac se refusoit absolument à l'exhibition de cette écorce tâtonnée de toutes les manières, soit en poudre, soit en décoction, soit en infusion et en extrait. J'employois pour l'ordinaire demi once de quinquina pour chaque lavement qu'on réitéroit toutes les trois heures. Le succès a presque toujours couronné cette tentative qu'avoient déjà faite avec non moins de fruit MONRO et HARVEY dans de semblables rencontres.

Quelque reconnus que soient les avantages du bon quinquina pour combattre les fièvres inter-

mittentes tierces automnales, son usage trop long-temps continué engendreroit des obstructions (1); et ce seroit exposer les fébricitans à contracter des affections très-graves, que de persister trop opiniâtrément sur l'usage de ce remède. Il conviendroit donc de l'abandonner au moins pour quelque temps, si après en avoir pris une certaine quantité, l'on s'apercevoit que loin d'affoiblir les accès, il les renforçât davantage.

La nature dont j'ai toujours consulté le vœu, indiquoit alors qu'il falloit prendre une autre route, et se mettre sur la voie des amers combinés avec les adoucissans. Leur usage méthodiquement administré tournoit à l'avantage des malades, lorsqu'ils offroient les symptômes qui annoncent la tension et la crispation des solides, l'âcreté et la sécheresse des fluides. Car il existe des fièvres intermittentes qui dépendent de ce principe, et qui sont quelquefois la suite de l'abus du quinquina.

C'est, dans ces occurrences, que j'ai tiré le meilleur parti des bouillons composés avec six onces

---

(1) Ce n'est pas cependant que les engorgemens des viscères abdominaux doivent être toujours attribués à l'abus du quinquina; car très-souvent ces obstructions dépendent plutôt de la longue continuité et de l'opiniâtreté des fièvres que de l'usage constant de cette écorce. PRINGLE, MONRO ont observé que les obstrûctions sont aussi communes chez ceux qui n'usent pas du quinquina que chez ceux qui en usent.

de collet de mouton, demi-once de racine de patience, autant de celle de fraisier, demi-poignée de feuilles de chicorée, une pincée de petite centaurée, autant de petit chêne. Un des plus puissans fébrifuges que j'ai aussi employé alors, étoit le petit lait combiné avec le suc des plantes. Je me suis servi par fois, avec non moins de succès, d'une tisane préparée avec la crême de tartre et les fleurs de camomille, que BAGLIVI, CHOMEL, LIEUTAUD et DE HAEN ont extrêmement louée. Le fameux FIZES dont la réputation étoit si universellement répandue, en faisoit également beaucoup de cas, et il assure avoir guéri un grand nombre de fébricitans par le seul usage de cette tisane.

En terminant l'histoire des fièvres intermittentes tierces et doubles tierces, il est à propos de dire encore, en peu de mots, qu'il est des accès de fièvre qui prennent quelquefois le masque d'une autre maladie. Il en existe, par exemple, qui se présentent sous la forme d'un violent mal de tête, d'une douleur de côté, d'une vive colique, d'une forte douleur à la cuisse, du mal des yeux, ou de toute autre affection, laquelle se renouvelle à la même époque, se montre à la même heure, offre le même type et suit la même marche. Je traitois ces fièvres qu'on appelle communément masquées, *larvatæ*, et que j'ai eu occasion de voir sous plusieurs formes, de la même manière que les autres espèces. KENKIUS,

VAN-SWIETEN, SENAC et sur-tout CASIMIR MEDICUS font mention de plusieurs exemples d'affections de cette nature victorieusement combattues par les mêmes remèdes que réclament les véritables fièvres intermittentes.

Des fièvres intermittentes, insidieuses ou malignes.

Il règne quelquefois épidémiquement à la fin de l'été et sur-tout en automne des fièvres intermittentes dont le paroxisme est escorté d'accidens graves, fâcheux et dangereux, et qui ont reçu, par cette raison, le nom d'accès malins, pernicieux ou insidieux.

Ces fièvres qui, durant l'équinoxe d'automne de 1794 et 1795, frappèrent brusquement beaucoup de soldats bientôt après leur entrée dans l'hôpital, sont aujourd'hui parfaitement connues. Leur marche est assez commune à Montpellier depuis quelque temps. Elle l'est encore davantage dans tous les pays dont le sol est humide et marécageux, dans les lieux bas, profonds, d'où s'élèvent sans cesse des effluves putrides qui portent dans le système un principe de septicité plus ou moins actif, qui tend à détruire les sources de la vie, en attaquant de préférence le genre nerveux dont il trouble et pervertit les mouvemens. Ces fièvres ont été jadis très-fréquentes à Rome et dans toute l'Italie, par rap-

port à la quantité de marécages qui environnoient ce pays (1).

La description de ces accès insidieux est si exactement retracée par de grands médecins, que je m'arrêterai seulement à dire ce que ces fièvres m'ont offert de plus tranchant. Que pourrois-je en effet exposer de plus lumineux après les vues qu'a présentées CŒLIUS AURELIANUS qui fut un des premiers à faire connoître ces fièvres intermittentes, que le célèbre MERCATUS, médecin espagnol du seizième siècle, a décrites ensuite avec assez d'exactitude ? Que pourrois-je ajouter encore aux belles notions que nous ont données HEREDIA, MORTON, TORTI, WERLHOF, LAUTER, SENAC, VOULLONNE et STRACK. Il me suffira de peindre leurs traits les plus saillans et les plus caractéristiques.

Il n'est aucune forme que ces fièvres ne puissent prendre. Je les ai vues se reproduire de toutes les manières et se présenter sous tous les masques. Tantôt elles se sont montrées sous l'aspect de l'apoplexie, de la phrénésie, de l'épilepsie, de la catalepsie et de l'hémiplégie; tantôt elles ont emprunté la forme du choléra-morbus, de la dyssenterie, du *melæna*, ou maladie noire, de la cardialgie, de la syncope. D'autres fois elles se sont revêtues de celle de la pleurésie et

---

(1) Voyez LANCISI, *De noxiis paludum effluviis.*

de l'hémoptysie. STORCK rapporte quelques exemples de cette dernière.

Il est remarquable que ces fièvres pernicieuses prenoient plus fréquemment le type de la tierce et quelquefois de la double tierce, qu'elles étoient par fois précédées de deux ou trois petits accès dont la marche étoit simple, courte et bénigne. Leur paroxisme éclatoit inopinément, et d'une manière si brusque et si périlleuse, qu'il portoit tout-à-coup son impression sur un des organes essentiels à la vie. Tantôt il amenoit un délire violent, tantôt un assoupissement profond, ou les autres graves affections soit de la tête, soit de la poitrine et du bas ventre déjà désignées. Tous ces fâcheux accidens, toujours attentatoires à la vie, se soutenoient jusqu'à la fin du paroxisme dont la durée étoit plus ou moins longue, et qui, une fois terminé, étoit suivi d'un calme qui sembloit mettre le malade à l'abri du danger dont il étoit toujours entouré, sans en concevoir le moindre soupçon.

C'est précisément ce temps de calme, d'intermission, d'apyrexie; c'est cet intervalle lucide; c'est cette époque de sécurité trompeuse qui caractérise ces fièvres insidieuses, et qui leurre les jeunes praticiens si peu accoutumés à voir jouer, sous leurs yeux, de pareils rôles qui deviennent très-souvent tragiques, du second au

troisième accès (1) ; car à coup sûr elles donnent la mort au troisième paroxisme, quelquefois plus tard, mais très-rarement, si on se laisse séduire par cette fausse apparence de bien qui cache les embuches et voile les piéges qu'elles tendent. Je n'ai que trop vu de malheureuses victimes de cette sécurité fallacieuse, périr au moment où l'on s'y attendoit le moins. Sans doute que ces individus n'auroient pas alors payé le tribut mortel, si moins rassurés par cette foible lueur d'espérance qui brille durant tout le temps de l'apyrexie, ils se fussent résignés à prendre le quinquina qui est certainement le seul remède héroïque qui puisse triompher du déletère paroxistique.

C'est durant l'apyrexie qu'il faut se hâter d'administrer le quinquina à grande dose. Le moindre retard dans l'exhibition de cette écorce salutaire seroit irréparable : on doit même en rapprocher les prises, afin de prévenir le paroxisme, surtout s'il y a peu d'intervalle entre le retour de ces accès qui prennent quelquefois le type de la double tierce, ou le caractère subintrant.

De quelque manière que se déclarassent les

(1) ZIMMERMANN a eu occasion de voir une fièvre tierce maligne qui régnoit dans un endroit très-voisin d'un marais, porter à la tête et à la poitrine, et devenir mortelle dès le second paroxisme.

fièvres

fièvres insidieuses, sous quelque forme qu'elles se montrassent, je ne balançois, pas un instant après la terminaison du paroxisme, et d'autres fois même sur la fin, de recourir promptement au quinquina, parce que, dans le plus grand nombre des cas, les malades meurent pour l'ordinaire au troisième paroxisme, si on a la foiblesse de faire précéder les évacuans que semblent indiquer de prime abord la langue sâle, épaisse, jaune ou blanchâtre, et d'autres signes de congestion saburrale qui peuvent s'y compliquer : car quelque turgescence que présentent les premières voies, il y auroit du danger à s'arrêter à évacuer, notamment si le malade avoit déjà éprouvé un ou deux accès. On couroît probablement le risque de le voir succomber dans le paroxisme subséquent, si on faisoit malheureusement placer un purgatif. Ce dernier moyen qui a souvent donné la mort à beaucoup de personnes, à cette fatale époque, ne peut être mis à exécution, que quelques jours après la disparition de l'accès, lorsqu'il existe réellement de mauvais sucs dont la présence est indiquée par l'appareil des signes gastriques. Il convient même alors de marier les évacuans avec le quinquina, afin de prévenir toute espèce de récidive. L'apozème purgatif dont j'ai donné la formule dans le chapitre des fièvres rémittentes de mauvais génie, et que j'ai employé aussi dans ces dernières circonstances, réunit ce double avantage.

A l'exemple des grands maîtres de l'art qui ont les premiers frayé la route qu'il faut tenir pour vaincre les paroxismes ou accès de fièvre insidieux, je n'ai pas appréhendé de donner le quinquina à des doses très-fortes. Les plus grands praticiens ont également observé que le quinquina ne peut réussir, dans ces sortes d'occasions, qu'autant qu'on l'élève à de très-hautes prises. CLEGHORN, DE HAEN l'ont administré à grande dose. SIMS sur-tout en a porté la quantité jusqu'à cinq onces dans vingt-quatre heures. Je suis peut-être parmi les médecins de Montpellier celui qui l'a prescrit à la dose la plus forte. J'en ai fait prendre dix-huit onces dans l'espace de soixante heures (1). Quelques praticiens redoutent pourtant encore les effets de cette écorce donnée d'une main trop libérale. Mais ici il n'y a pas à tergiverser ; que les jeunes médecins apprennent que le quinquina enlevera le paroxisme, ou que le paroxisme enlevera le malade. Ce n'est donc

---

[1] Il n'est pas hors de propos de citer l'observation bien étonnante que me présenta la citoyenne *St. Victor* qui fut brusquement frappée dans le mois, d'août de 1797, d'une fièvre intermittente pernicieuse, double-tierce à laquelle elle échappa heureusement par le secours des grandes doses de quinquina que je portai jusqu'à une livre dans trois jours. Cette fièvre offrit une singularité que je n'avois jamais vue ni lue dans les auteurs. Elle prit dans le premier paroxisme la forme d'une affection presque convulsive qui la priva d'abord de l'usage de la parole et amena ensuite la

qu'en prescrivant largement le quinquina, que l'on peut espérer de réprimer l'accès à venir ; c'est pourquoi je l'ai toujours administré, dans le principe, à la dose de demi-once, dans un verre de décoction de deux drachmes de cette même écorce concassée. J'avois soin de répéter cette prise de deux en deux, ou de trois en trois heures, afin d'en pouvoir placer au moins trois ou quatre onces, durant le temps de l'intermission.

C'est par un mode de traitement à peu-près semblable, que mon ami PETIOT obtint des succès constans, durant une épidémie de fièvres intermittentes insidieuses qui régnèrent en 1782 à l'hôpital St. Eloy dont il étoit alors un des médecins, et qui s'y reproduisirent sous des formes différentes.

Ce seroit me laisser aller à de trop longs détails que de faire mention des divers moyens que je mis en usage durant les paroxismes de ces fièvres pernicieuses. Ces accès se revêtirent de tant de traits variés, se montrèrent sous tant de masques,

---

perte des sens. Elle se montra, dans le second accès, sous le masque d'une affection carotique, en quelque sorte apoplectique qui débuta également par la perte de la parole, et fut accompagnée d'une respiration presque stertoreuse, de la prostration générale des forces et du refroidissement des extrémités. Elle se déclara, dans le troisième paroxisme qui fut le dernier qu'elle éprouva, sous la forme d'une hémiplégie qui attaqua le côté droit, et qui fut encore accompagnée de la perte de la parole, mais elle ne perdit pas cette fois la connoissance.

simulèrent tant de maladies, que je ne finirois pas s'il falloit énumérer les moyens auxquels il fallut avoir recours. Je me bornerai à dire qu'il est nécessaire, dans ces circonstances, d'attaquer les divers accidens par les secours qui sont les plus appropriés à leur nature, et de profiter de suite du temps de l'intermission pour placer le quinquina si proclamé, à juste titre, comme le spécifique de toutes les affections dont le périodisme est marqué.

Des fièvres quartes.

L'ordre des matières me conduit maintenant à parler de la fièvre quarte qui est, de toutes les intermittentes, celle qui garde le plus exactement son type. Elle commençoit pour l'ordinaire après midi, par un froid qui étoit moins violent que celui qui accompagnoit la tierce, mais qui étoit plus long; il duroit près de deux heures et étoit remplacé par une chaleur douce, sèche qui se dissipoit insensiblement après cinq à six heures, et se terminoit par une sueur fort légère qui quelquefois pourtant n'avoit pas lieu. Durant le paroxisme le malade éprouvoit encore des étourdissemens et une gêne dans la respiration.

Les fièvres quartes et doubles-quartes dont j'ai déjà fait connoître le type et la marche dans l'exposition générale des fièvres intermittentes se déclaroient le plus communément en automne et

en hiver. Elles attaquoient de préférence les soldats dont la fibre étoit naturellement molle, flasque, lâche, qui vivoient dans des habitations basses, humides, voisines des lacs, marais, fleuves et rivières, qui se nourrissoient d'alimens gras, gluans, visqueux, et qui buvoient des eaux troubles et épaisses. Aussi les habitans de nos côtes maritimes sont-ils très-sujets, par rapport aux marécages qui entourent leur demeure, à ces fièvres qui y sont même souvent endémiques, et déterminent plus souvent des obstructions de la rate, que des autres viscères abdominaux. HIPPOCRATE avoit observé que ceux qui faisoient usage des eaux croupissantes, troubles et bourbeuses tomboient nécessairement dans des affections du ventre et de la rate (1), parce que ces eaux exhalent le miasme marécageux qui produit les fièvres intermittentes, auxquelles ils avoient déjà quelque tendance par la constitution pituitoso-atrabilaire dont ils étoient doués.

Il paroît donc que la cause matérielle des fièvres quartes dérive d'une humeur pituitoso-atrabilaire tenace, gluante, qui est peut-être plus profondément cachée dans le tissu intérieur des viscères, ou qui a contracté avec la masse du sang une cohésion plus forte. C'est, au reste, l'opinion

---

(1) C'est pourquoi les anciens faisoient dépendre les fièvres d'accès d'un vice de la rate.

d'HIPPOCRATE qui croit que l'atrabile est ordinairement la cause de la fièvre quarte : car voici la manière dont il s'exprime dans son livre de la nature humaine. « Vous connoîtrez sûrement que » la fièvre quarte participe beaucoup de l'atra- » bile, si vous faites attention qu'elle règne » particulièrement en automne et dans l'âge » qui succède à celui de la vigueur, et que » l'automne est en effet la saison la plus ana- » logue à cette humeur.

De toutes les fièvres intermittentes, les quartes et les doubles-quartes sont celles qui traînent le plus en longueur ; mais on observe communément que les fièvres quartes d'été sont pourtant de plus courte durée, et moins opiniâtres que les quartes d'automne. *Æstivæ quartanæ plerumque sunt breves ; autumnales verò longæ, et maximè quæ ad hyemem pertingunt* (1).

Malgré le choix des moyens les plus appropriés, ces sortes de fièvres, au moins celles d'automne, sont quelquefois si rebelles et si réfractaires qu'elles donnent lieu à des obstructions des différens viscères du bas ventre, d'où résulte souvent la cachexie qu'il est facile de reconnoître par la bouffissure des traits de la face et le gonflement pâle, froid et presque œdémateux des autres parties du corps, laquelle dégénère aussi quelquefois en hydro-

---

(1) *Aph. XXV, sect. III.*

pisie (1), ou autres maladies très-graves qui peuvent même se terminer par la mort. Ce qui paroîtroit infirmer l'opinion d'HIPPOCRATE qui, en parlant des fièvres quartes, s'exprime trop généralement : *Securissima verò omnium, et facillima et longissima est quartana.* Et ailleurs : *A quartana correpti à magno morbo non corripiuntur* (2). Sans doute qu'HIPPOCRATE entend parler des fièvres quartes d'été, autrement il seroit en contradiction avec lui-même, puisqu'il a remarqué que les fièvres quartes (d'automne) se terminoient souvent par la mort, dans la description qu'il nous a laissée de ses fièvres épidémiques. *Autumno verò et sub pleïada rursùs multi moriebantur quartanarii* (3).

C'étoit en général un mauvais signe, lorsque l'hémorragie des narines survenoit dans les quartes, il annonçoit pour l'ordinaire la dissolution des humeurs qui donnoit souvent lieu à la diathèse hydropique ou scorbutique. HIPPOCRATE regardoit ce symptôme comme de très-mauvais augure. *Quibus in febribus quartanis sanguis ex naribus effluxerit, malum est* (4).

Quelque rebelles que soient pourtant les fièvres

---

(1) *Ex pituitâ albâ hydrops accedit.* Aph. LXXIV. sect. VII.

(2) *De morb. popul. lib. VI. pag.* 395.

(3) *De morb. popul. lib. III. pag.* 366.

(4) *Aph. LXXXII. sect. VII.*

quartes, si on les attaque de bonne heure, si on les traite méthodiquement, et si elles ne sont pas entretenues par des engorgemens des viscères abdominaux, ou par un vice vérolique qui se plaît quelquefois à se revêtir de cette forme, elles disparoissent après le vingtième jour, notamment lorsqu'il survient sur les lèvres ou à la base du nez, ou aux environs des oreilles une éruption de petits boutons, ou pustules, ou croûtes qui paroissent presque dartreuses. Il n'est pas de praticien qui n'ait été à portée de faire cette observation. OOSTERDYK SCHACHT est un des premiers qui ont parlé de cet accident critique qui se renouvelle assez souvent.

Les fièvres quartes amènent quelquefois la solution critique des maladies les plus réfractaires. Elles terminent favorablement certaines affections sur lesquelles l'art n'a par fois qu'une bien foible puissance. Qui ignore que la manie, l'épilepsie et autres affections longues et chroniques contre lesquelles on avoit tenté infructueusement tous les moyens hautement préconisés, n'aient été enfin dissipées par quelques accès de fièvre quarte? HIPPOCRATE n'a-t-il pas dit en plusieurs endroits de ses ouvrages que la fièvre quarte guérissoit l'épilepsie? GALIEN a porté le même jugement. On lit dans les mélanges des curieux de la nature [1], qu'un homme sujet à des attaques

---

[1] Déc. 3. an. 3. pag. 34.

d'épilepsie en fut guéri par une fièvre quarte.

L'on sent donc de quelle importance il est, dans ces sortes de cas, d'abandonner cette fièvre à la nature qui souvent plus puissante et plus salutaire que l'art, commande impérieusement qu'on la respecte, qu'on ne croise point ses efforts, et qu'on n'enraye point enfin ses ressources.

On doit alors considérer la fièvre quarte comme le plus grand instrument de guérison dont on puisse se servir : ainsi il seroit extrêmement dangereux de chercher à la dissiper. Nous savons que le fameux DE LA HIRE fut guéri d'une palpitation de cœur par une fièvre quarte [1]. CELSE assure que la fièvre est souvent d'un secours qui paroît tenir du prodige [2]. C'est au reste un point de doctrine qui a été bien éclairé par VOULLONNE.

Il s'en suit donc que la fièvre est quelquefois le meilleur remède qu'on puisse opposer à plusieurs affections. N'est-ce point par la distribution de ses mouvemens long-temps soutenus que se terminent encore la paralysie, l'hémiplégie, le rhumatisme, la goutte et les obstructions des hypocondres. DE HALLER rapporte dans ses observations pathologiques l'exemple d'un homme hémiplégique guéri par une fièvre qui étoit à la vérité tierce.

---

[1] JUVENAL dit que la fièvre quarte qui survient en automne guérit les maladies longues et rebelles.

[2] On lit aussi dans SENEQUE que la fièvre a détruit quelquefois certaines maladies opiniâtres.

Mais pour que la fièvre puisse produire des effets aussi heureux, il faut qu'elle se soutienne quelque temps : car quand la fièvre n'est que passagère, elle augmente les maladies chroniques loin de les diminuer. C'est pourquoi SENNERT et autres médecins ont mis en question s'il étoit avantageux d'exciter la fièvre dans les affections chroniques. BOHNIUS déclare que c'est un moyen dangereux, parce qu'il est imprudent, dit-il, d'imiter la nature en donnant la fièvre, parce que nous ne connoissons pas la manière dont elle s'y prend, ni les moyens dont elle se sert. Il est vrai que l'art peut trouver rarement l'occasion favorable de bien imiter la nature dans la marche de ses opérations. Car outre que les conditions nécessaires qu'elle exige, pour que l'acte fébrile se développe avec sécurité, ne se trouvent pas toujours chez le sujet ; n'a-t-on pas d'ailleurs encore lieu de craindre dans l'épilepsie, ainsi que dans les autres maladies, de procurer avec la fièvre les différentes altérations humorales avec lesquelles elle a coutume de co-exister, selon l'idiosyncrasie de l'individu, la constitution de la saison et la température de l'atmosphère.

Mais puisque l'expérience a démontré que la fièvre, qu'il n'est pas au pouvoir du médecin d'exciter aussi souvent qu'il le désireroit, est le plus puissant remède qu'on puisse employer contre la manie, l'épilepsie, la paralysie et autres maladies chroniques, qui sont toujours plus fâcheuses

quoiqu'on en dise, que les inconvéniens que la fièvre peut traîner après elle, il convient d'exposer ici succintement par quel moyen je suis parvenu à la développer avec le plus de célérité.

Parmi les secours les plus accrédités et les plus propres à procurer la fièvre intermittente, je n'en ai pas trouvé de plus efficace que l'usage des bains froids répétés chaque jour, dans lesquels on laissoit frissonner les malades. Mais sitôt après la sortie du bain, je prenois la sage précaution de faire frotter, pendant un demi quart d'heure, tout le corps avec des linges un peu rudes, bien secs, ou avec des morceaux de drap ou de laine bien pénétrés de la vapeur du succin, du carabé ou des baies de génièvre concassées, ou de quelque autre substance aromatique. J'avois soin ensuite de les couvrir d'une chemise parfumée de la vapeur de ces mêmes substances, de les placer incontinent dans un lit assez échauffé, et de leur prescrire quelques tasses d'une forte infusion de feuilles de chardon bénit ou de fleurs de sureau, acidulée avec le vinaigre ou rendue plus active par quelques gouttes d'esprit de MINDERERUS.

A peine les malades avoient-ils resté quelques momens dans leur lit, qu'ils ne tardoient pas à ressentir une douce chaleur intérieure qui se réfléchissoit bientôt après à l'extérieur. Leur peau devenoit alors moite, et toute la périphérie du corps se couvroit d'une vapeur humide qui déve-

loppoit ensuite la fièvre, qui n'étoit pas souvent de longue durée.

Pour en prolonger les mouvemens, dont la continuité est absolument nécessaire dans ces cas, je ne me bornois point à faire cette opération une seule fois ; j'en réitérois souvent la manœuvre, qui décidoit alors plus surement une fièvre intermittente factice, laquelle mettoit par fois fin à certaines maladies chroniques. J'ai vu principalement la manie et l'épilepsie fortement affoiblies par ce moyen qui peut même venir à bout de les détruire. Beaucoup de médecins ont également tenté ce secours avec quelque avantage. SARCONE, célèbre médecin de Naples, conseille l'usage des bains froids pour provoquer cette fièvre artificielle.

Je passe actuellement au traitement de la quarte ou double quarte que j'ai varié selon son état de simplicité ou de complication. Le principe pituitoso-atrabilaire qui les constitue étoit d'autant plus profondément établi, soit dans la masse des humeurs, soit dans les premières voies plus ou moins chargées de sucs pervertis qu'avoit occasioné le concours des causes dont il a été déjà fait mention, que la saignée, si contraire à ces dégénérations humorales, n'auroit pu que tourner au détriment des fébricitans. Il n'y a que quelques cas particuliers de complication qui peuvent décider à la mettre en pratique.

C'est ici que l'émétique donné le lendemain de l'accès a produit des effets surprenans. Plus d'une

fois ce remède répété a tellement atténué ces fièvres, que j'ai vu leur paroxisme ne durer que deux heures, sans être accompagné d'aucune anxiété ni de mal de tête. Le tartre émétique les a même quelquefois enlevées. Il brilloit toujours plus que l'ipécacuanha seul, parce qu'il brisoit et détachoit plus complétement les matières muqueuses, fort adhérentes aux parois de l'estomac ; car l'humeur gastrique pituiteuse y étoit en si grande congestion, que les fébricitans se plaignoient souvent d'un sentiment de plénitude à la région épigastrique, qu'aggravoit un seul verre de tisane préparée avec la racine de chiendent et de taraxacum sur une pinte de laquelle ou faisoit dissoudre demi-once de sel de Glaubert, ou demi-drachme de sel ammoniac.

Pour actiliser l'action du tartre stibié, je joignois quelquefois à deux grains de cette préparation antimoniale 10 ou 15 grains d'ipécacuanha. De cette association il résultoit des vomissemens plus marqués, plus soutenus, plus rapprochés, qui soulageoient extrêmement les malades.

La matière gastrique muqueuse qui s'étendoit encore sur tout le tube intestinal, réclamoit pour l'ordinaire le lendemain de l'émétique, l'emploi des purgatifs. Je faisois choix alors de ceux qui tendoient le plus directement à diviser la matière et à l'évacuer. Ce double objet étoit rempli par un verre de purgation composé avec deux gros de sené, deux gros de sel admirable de Glaubert,

demi gros de rhubarbe concassée, deux onces et demie de manne. Quand l'humeur étoit trop tenace, visqueuse, que la langue étoit très-blanche et très-épaisse, j'y associois un grain de tartre stibié qui sollicitoit plus aisément les déjections. Tant que les signes de gastricité muqueuse prédominoient et que d'ailleurs les paroxismes perdoient de leur intensité, j'insistois sur les évacuans qui quelquefois ont été suffisans pour mettre fin aux fièvres de cette nature.

Dès que les premières voies étoient complétement déblayées, je procédois alors à l'administration du quinquina, combiné avec les sels neutres et alcalins et les martiaux, qui communiquoient à cette écorce une vertu incisive, atténuante et tonique, divisoient par conséquent la mucosité de l'humeur morbifique, relevoient le ton du système vasculaire et domptoient plus facilement les quartes et doubles quartes qui tenoient à ce double principe. HUXHAM assure que les martiaux unis au quinquina coopéroient à la guérison de ces fièvres. Le célèbre BOUVARD, médecin de Paris, avoit aussi coutume de marier le sel ammoniac avec le quinquina, lorsqu'il soupçonnoit sur-tout des obstructions qui en sont souvent les suites, et qui les entretiennent alors. En effet, le quinquina ne peut seul venir à bout de détruire de pareils accès. Il est évident que le succès de cette écorce est plus marqué, plus assuré, lorsqu'on la marie avec les substances sa-

lines et les préparation ferrugineuses, qui augmentent la force oscillatoire des vaisseaux, dont l'action se répète sur les humeurs qui en deviennet plus fluxiles.

Je suis presque toujours parvenu à dompter les fièvres quartes et doubles quartes, quand elles n'étoient pas invétérées et qu'elles ne dépendoient point d'un vice syphilitique, à l'aide d'une combinaison faite avec deux drachmes du meilleur quinquina rouge bien tamisé, dix grains de sel d'absinthe, dix grains de sel ammoniac, dix grains de fleurs martiales ammoniacales (1) et huit grains de rhubarbe en poudre, incorporés dans le sirop des cinq racines apéritives, qu'on délaye ensuite dans une tasse d'infusion de petit-chêne.

On ne peut se faire une idée des avantages que j'ai retirés de ce mélange donné dans les intervalles des accès, de quatre en quatre heures. Rarement ces sortes de fièvres résistoient à ce remède ainsi combiné, qui a déraciné même celles qui s'étoient jouées des autres moyens. Aussi tous les élèves en médecine qui suivoîent constamment mes visites en étoient tellement frappés, qu'ils s'empressoient tous d'en copier la formule pour en faire un jour l'application.

Je puis avancer que j'évitois encore les récidi-

---

(1) Les fleurs martiales ou le sel de mars de RIVIÈRE ont constamment mieux réussi que le safran de mars apéritif, l'éthiops martial, ou toute autre préparation de fer.

ves dont ces fièvres sont si susceptibles dans la troisième semaine, lorsque les convalescens vouloient se soumettre à en prendre de loin en loin quelques prises, notamment à l'époque des jours et semaines paroxistiques.

Ce ne sont que mes propres succès qui m'ont autorisé à employer si souvent le quinquina que quelques médecins redoutent cependant d'administrer dans la fièvre quarte qu'ils livrent à la nature, qui à la vérité en opère par fois la solution, mais d'une manière lente et tardive. N'est-on pas fondé à croire que le quinquina n'agit pourtant qu'en procurant plus promptement la coction des humeurs, et les évacuations les plus analogues à celles que la nature produit elle-même. ALBERTINI a très-bien observé, dans les mémoires de Bologne, que le quinquina ne détermine de bons effets dans les fièvres, qu'en augmentant la transpiration ou les urines, et même les selles. N'est-ce donc pas une preuve bien évidente que les crises que procure le quinquina sont déduites de l'imitation de celles qu'emploie la nature pour la guérison de ces sortes d'accès, en excitant de pareilles évacuations salutaires et critiques?

Il est de mon devoir de dire encore qu'il ne faut jamais se presser de donner le quinquina avec les calibés, quand le malade a une couleur jaune, qu'il porte des embarras dans le système hépatique, que le ventre est tendu ou qu'il est habituellement paresseux.

Mais

Mais si le quinquina marié de cette manière ne répond pas aux espérances qu'on est en droit d'en attendre, c'est le cas de le suspendre. Il seroit extrêmement dangereux, sur-tout, si les fièvres quartes dépendoient des obstructions de quelque viscère, d'appuyer sur le quinquina. Il supprimeroit les mouvemens fébriles qui sont si nécessaires pour résoudre et dissiper ces obstructions; car tant que la cause matérielle de la fièvre n'est pas détruite, et qu'elle n'est pas chassée hors du corps, elle peut engendrer souvent des maladies chroniques qui sont plus fâcheuses que la fièvre même à laquelle elles succèdent. De cette méthode vicieuse et inconsidérée d'administrer alors le quinquina dérivent l'asthme, la phthisie, l'ictère, la cachexie, l'hydropisie, et ce n'est que par le retour de la fièvre supprimée trop vîte et à contre-temps, qu'il n'est pas aisé de rappeler, que l'on peut guérir ces sortes de maux, qui sont toujours très-longs à céder, une fois qu'ils sont profondément établis.

Il faut renoncer absolument dans ces cas à l'usage du quinquina, et se replier sur les apéritifs, principalement quand la fièvre date de quelque temps, et qu'elle est entretenue par des points sensibles d'engorgement des viscères abdominaux. J'ai tiré bon parti alors d'un verre d'apozème préparé avec une once de racine d'*ononis*, demi-once de racine d'*eryngium*, demi-drachme d'écorce de

cascarille (1), demi-poignée de feuilles de chicorée, autant de pissenlit, une drachme de sel admirable de Glaubert, ou quinze grains de sel ammoniac, et une once de sirop de chicorée composé. J'y ajoutois encore un scrupule de tartre calibé, si le visage commençoit à se bouffir. Cet apozème apéritif et tonique pris le matin à jeun et continué dix ou douze jours, a souvent emporté des fièvres quartes contre lesquelles le quinquina avoit échoué.

Il est du caractère des fièvres quartes d'être quelquefois si tenaces, si opiniâtres, que leur guérison se refuse absolument à bien de moyens. Celles d'automne et d'hiver offrent particulièrement cette opiniâtreté. Il n'y a que le régime, le temps et le changement de saison qui peuvent opérer leur solution. Mais si le retour du printemps dont le pouvoir vivifiant s'étend sur tous les corps de la nature et change la manière d'être de nos humeurs, ne pouvoit y mettre fin, il étoit convenable d'essayer alors les eaux minérales salines, telles que les eaux thermales de Balaruc, ou autres eaux analogues. Leur boisson remédioit à l'atonie, au relâchement ou foiblesse des tuniques de l'estomac, et à la ténacité des humeurs gastriques muqueuses.

Il conste par l'observation que les eaux ther-

(1) HOFFMANN recommande beaucoup l'écorce de cascarille dans les affections pituiteuses.

males ont souvent dissipé les fièvres quartes, qui paroissoient même entretenues par des obstructions des viscères du bas-ventre, lorsqu'elles n'étoient pas trop anciennes, et qu'elles n'étoient pas accompagnées d'enflure aux jambes. Il est plus avantageux de boire ces eaux à la source, à la dose de huit ou dix verres dans la matinée, pendant trois ou quatre jours consécutifs. Elles évacuent copieusement toutes les fois qu'on a l'attention de les aiguiser, le premier et le dernier jour, avec une once de sel d'Epsom, ou tout autre sel neutre, dissous dans les premiers verres. Les praticiens de Montpellier ont obtenu les plus heureux effets des eaux thermales de Balaruc, qui ne sont qu'à quatre lieues de distance de cette ville. FARJON (1), LE ROY (2) et POUZAIRE (3) ont fait connoître leurs vertus efficaces, et ont clairement détaillé les cas où elles peuvent être d'une grande utilité.

Lorsque les fièvres quartes persistoient depuis cinq à six mois, elles enfloient extrêmement le ventre, et affoiblissoient tellement le système général, qu'il en résultoit à la longue la cachexie, qui ne s'est développée que trop fréquemment dans les hôpitaux, et qui étoit très-suceptible de dégénérer en hydropisie, si l'on ne se hâtoit d'at-

---

(1) Essai sur les eaux thermales de Balaruc.

(2) Analyse des eaux de Balaruc.

(3) Mémoire sur les propriétés des eaux de Balaruc.

taquer et de résoudre les engorgemens du système abdominal qui en sont souvent la source.

Les apéritifs, les fondans et les toniques devenoient de puissans fébrifuges, quand ces fièvres étoient liées à des obstructions, et à cet état cachectique. A cette époque tantôt je prescrivois ces remèdes diversement combinés, sous forme d'apozème ou de bouillon; tantôt sous celle de petit-lait, de suc d'herbes et de pilules. Mais pour que ces différens moyens pussent produire un bon effet, il étoit important d'en continuer l'usage les mois entiers; car il faut souvent beaucoup de temps pour dissiper les obstructions, et ouvrir aux humeurs leurs couloirs naturels.

Un des secours qui servoit le plus à résoudre es engorgemens, et à vaincre par conséquent ces accès de fièvre, étoit le suc des plantes fondantes, telles que le taraxacum ou pissenlit, la chicorée, le cresson et le cerfeuil. J'avois coutume de le donner à la dose de 4, 6 ou 8 onces, aiguisé avec demi-gros de terre foliée de tartre qui de tous les sels neutres, est celui dont la vertu fondante et résolutive étoit la plus efficace.

Je n'ai pas retiré moins de succès de l'usage du petit-lait, dans la clarification duquel on jetoit une drachme de baies de genièvre écrasées, et une pincée de petit-chêne. Rien ne lui communiquoit une vertu plus apéritive et plus résolutive, que d'y associer, après l'avoir coulé, demi-gros de terre foliée de tartre, substance saline très-

énergique dans ces conjonctures. Mais au lieu de me borner à n'en prescrire qu'un seul verre, comme se contentent de le faire quelques médecins, j'en conseillois deux, trois et même quatre verres, distribués dans le courant de la journée, et à une certaine distance des repas, afin de ne pas troubler l'ordre des digestions si susceptibles de se déranger.

Toutes les fois que les obstructions étoient très-apparentes et très-considérables, au point qu'en les explorant, elles offroient le caractère de petites tumeurs presque squirreuses, j'avois recours à des fondans encore plus actifs. Il n'est pas de remède qui ait produit des succès plus éclatans que l'emploi long-temps continué des pilules faites avec demi-once de gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre scillitique (1), une once de savon blanc, autant d'extrait de saponaire, deux drachmes de rhubarbe en poudre, une drachme de mercure doux (2), et suffisante quantité de con-

---

[1] Pour donner une vertu plus résolutive aux substances gommeuses, il faut les faire dissoudre dans le vinaigre, soit simple, soit scillitique. GALIEN assure qu'il en a obtenu les plus grands effets dans les obstructions qui participoient du squirre.

[2] Les mercuriaux dont la vertu fondante et résolutive est incontestable, ont dompté des fièvres quartes qui avoient résisté à plusieurs autres moyens ; ils sont d'une nécessité absolue, lorsque les fièvres tirent leur origine d'un vice syphilitique.

serve d'énula-campana, et de sirop des cinq racines apéritives. C'étoit avant le petit-lait que je faisois prendre ces pilules au nombre de trois ou quatre, dont le poids étoit de quatre grains chaque. Je recommandois aussi d'en administrer une pareille dose le soir, d'augmenter de trois en trois jours de deux pilules, savoir, une le matin et l'autre le soir, et de les porter successivement jusqu'à trente, distribuées en deux ou trois prises dans la journée. Je puis assurer que par le secours de ces pilules continuées l'espace de six semaines, je suis venu à bout de résoudre des obstructions bien saillantes, et de dissiper des fièvres quartes invétérées et la cachexie, qui étoient très-étroitement liées entr'elles.

Durant le cours de ces remèdes, j'avois soin d'interposer de temps en temps quelque purgatif tonique, tel qu'une once de sel de Glaubert, et demi-drachme de rhubarbe en poudre, étendus dans deux ou trois verres de tisane de taraxacum et de chicorée. Cette manière d'évacuer entretenoit la liberté du ventre sans exciter jamais des selles trop copieuses; car on doit, dans des affections de cette nature, autant qu'il est possible, purger par *epicrasim*, selon le langage des anciens. Cette médecine épicratique trop long-temps négligée, trouvoit ici fort avantageusement son application. C'est dans la même vue que je me suis servi avec avantage de quelques grains d'aloès succotrin, dont le chancelier BACON faisoit tant

de cas. Outre sa vertu laxative, l'aloès possède encore des propriétés très-efficaces contre les langueurs et les foiblesses d'estomac, inséparables de ces sortes d'affections.

Sous le même point de vue, j'ai également employé avec succès les pilules toniques d'ANDERSON. Ces pilules prises à la dose de deux, trois ou quatre par jour, soit le matin, soit le soir, divisoient et brisoient la ténacité de la matière muqueuse, tenoient le ventre libre, et coopéroient aussi à résoudre les obstructions, et à dissiper les fièvres quartes qui coexistent si souvent ensemble.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans dire encore que les lavemens préparés selon la méthode de KŒMPF (1), et réitérés deux ou trois fois la

---

(1) Voici la manière dont on prépare ces lavemens. On prend une once de racine de petite valériane et autant de racine de garance, demi-poignée de feuilles de pissenlit, autant de tanaisie et de fleurs de camomille; on écrase dans un mortier ces substances, sur lesquelles on verse une certaine quantité d'eau; on les laisse ensuite en macération toute la nuit; on les fait bouillir le lendemain matin l'espace d'un gros quart d'heure; on coule et on exprime. Pour que ces lavemens puissent opérer un meilleur effet, porter plus directement leur action, et pénétrer plus facilement dans la masse des humeurs par voie d'absorption, il convient de les faire précéder d'un lavement d'eau pure, qui entraîne communément les matières excrémentitielles dont la présence s'opposeroit à la libre pénétration des autres lavemens médicamenteux.

semaine, n'ont pas moins contribué à la résolution des embarras des viscères abdominaux, qui ne sont que trop fréquemment la suite des fièvres de cette nature.

CHAPITRE IV.

Des fluxions de poitrine.

En suivant la chaîne des maladies des armées qui ont régné dans nos hôpitaux, je dois présentement m'arrêter à tracer l'histoire des fluxions de poitrine dont la marche n'a pas été autant épidémique que celle des fièvres rémittentes et intermittentes.

Elles ont présenté pour l'ordinaire le caractère gastrico-bilieux, ou muqueux, plus ou moins lié avec l'inflammatoire. Mais ce dernier n'a jamais constitué le fond essentiel de la maladie, il ne s'y est compliqué qu'accidentellement sur la fin de l'hiver, ou au commencement du printemps. La constitution inflammatoire ne peut se montrer que momentanément à Montpellier, puisque le vent du nord qui en favorise le développement n'y souffle pas long-temps. C'est le vent du sud ou du sud-ouest qui y règne le plus constamment. Le nord-ouest est après les autres celui qui s'y fait sentir le plus souvent en automne et en hiver. C'est pourquoi l'on n'y voit que des fluxions de

poitrine bilieuses ou pituiteuses, compliquées de quelques traits phlogistiques, quand le nord ou le nord-est vient à souffler.

La constitution pituiteuse prédomine tellement dans notre climat depuis quelques années, qu'elle marque plus ou moins de son cachet toutes les maladies aiguës, lors même qu'elles sont sous la dépendance d'une constitution différente.

C'est probablement à la température plus humide de l'air et au règne plus constant des vents mentionnés, qu'il faut en attribuer la cause.

Cette constitution muqueuse qui, selon la présomption de SARCONE, est devenue même la plus générale en Europe (1), règne presque pendant neuf mois de l'année à Montpellier, tandis que la bilieuse ne s'y montre guère plus que pendant les trois mois de l'été. On observe même quecelle-ci participe encore de la diathèse pituiteuse qui ne s'efface pas entièrement dans cette saison (2).

Quoique les fluxions de poitrine puissent pa-

---

(1) C'est vers le seizième siècle que remonte l'époque de la constitution catharrale qui est le produit de l'air froid et humide, et qui domine aujourd'hui très-généralement dans cette partie du globe. Elle semble faire tous les jours des progrès, et communiquer plus ou moins ses traits aux maladies qui sont d'une autre tribu.

(2) PLENCIZ a observé que le sol humide de Prague rendoit la pituite stationnaire dans cette ville. GRANT à Londres, et BAGLIVI à Rome, ont fait des observations analogues.

roître dans toutes les saisons, elles ont coutume néanmoins de se déclarer plus fréquemment vers l'équinoxe du printemps et sur la fin de l'automne: aussi est-ce principalement à ces deux époques de l'année qu'un grand nombre de soldats en furent attaqués.

Le début de cette maladie s'annonça par un frisson plus ou moins long suivi de chaleur, d'altération, de fièvre et de douleur à la tête. Il survint le soir du même jour ou le lendemain, une douleur de côté qui fut tantôt vive, pungitive et piquante, et tantôt au contraire, sourde, profonde et gravative. Chez certains cette douleur n'intéressoit qu'un seul côté ; chez d'autres elle les frappoit tous les deux, mais plus rarement. Par fois elle se fit sentir jusqu'à la clavicule, et s'étendit même jusqu'à l'omoplate. D'autres fois elle descendit sous la dernière des fausses côtes, ou se fixa sur la partie antérieure de la poitrine. La toux suivit de très-près la douleur ; elle fut sèche, très-importune dans le principe ; elle amena ensuite des crachats d'abord peu considérables, clairs, tenus et plus ou moins mêlés de stries de sang. Ces crachats s'épaissirent peu-à-peu, ils devinrent plus consistans, plus copieux, plus sanglans, et prirent enfin une couleur d'un jaune foncé. La difficulté de respirer qui accompagna toujours tous ces symptômes, s'aggravoit extraordinairement sous les efforts réitérés de la toux. Durant la maladie le pouls n'offrit pas toujours le même rhythme; tantôt il fut

dur, serré et fréquent ; tantôt mou, petit et profond.

La marche de ces fluxions de poitrine fut ordinairement rémittente. Leur type ne s'écarta jamais de celui de la tierce ou de la double-tierce. Ce fut pendant le paroxisme que la toux augmenta vivement, que la douleur fut plus violente, la respiration plus gênée, plus laborieuse, les crachats moins abondans et plus difficiles à se détacher, les urines plus rares et plus hautes en couleur. Le mal de tête enfin devint si considérable, que quelques malades portoient continuellement leur main sur le front, et sembloient retirer un grand soulagement de la pression qu'ils exerçoient sur cette partie.

Je range ici sous le nom générique de fluxions de poitrine, la pleurésie, la péripneumonie et la plevro-péripneumonie. Je n'admets entre elles aucune distinction, quoique plusieurs grands médecins aient voulu cependant les différencier. Cœlius Aurelianus nous apprend que quelques-uns croyoient que le siége de la pleurésie étoit dans la plèvre proprement dite, et que d'autres regardoient les poumons ou leurs membranes comme les seules parties où s'établissoit la pleurésie. Van-Swieten et Monro qui distinguent ces deux maladies emploient néanmoins à-peu-près le même traitement. Riviere et Pringle n'admettent aucune différence entre la pleurésie et la péripneumonie, quoique ce dernier, dans la

première édition de son ouvrage sur les maladies des armées, les eut distinguées. Je regarde donc ces maladies comme identiques, comme n'en formant qu'une seule, d'après les dissections des cadavres, les annotations de HALLER, les remarques de MORGAGNI et mes observations particulières. En vain m'objecteroit-on qu'il est des signes particuliers déduits de l'état du pouls, de la respiration, des crachats, de la nature de la douleur, lesquels servent à établir une différence entre l'inflammation de la plèvre, de la membrane externe qui recouvre les poumons, et du tissu des poumons mêmes [1]. L'ouverture des cadavres justifie mon opinion. Ici SERVIUS assure qu'on trouva intacte la plèvre de trois cents personnes qui succombèrent sous une pleurésie, et les poumons seuls affectés. Là, MORGAGNI, HALLER ont vu, avec tous les signes les plus évidens de la pleurésie, la plèvre saine et le poumon seul intéressé. ELLER dit aussi que les ouvertures des cadavres de ceux qui étoient morts

[1] Ces diverses parties, à la vérité, peuvent être plus ou moins affectées ensemble, à cause de la contiguité ou de la sympathie ; car SELLE nous avertit qu'il arrive souvent que les inflammations de ces divers points de la poitrine peuvent co-exister ensemble, de manière qu'il en résulte différens phénomènes respectivement à la diversité des organes affectés dont la connoissance est assez difficile à saisir. *Rudiment. pyretolog. method. pag.* 119.

de pleurésie lui ont toujours montré le poumon très-enflammé et plus altéré que la plèvre [1]. STOLL a aussi trouvé la plèvre très-saine dans le cadavre de plusieurs hommes qui périrent d'une pleurésie. Il cite entre autres l'exemple d'une personne qui mourut d'une pleurésie qui intéressoit le côté gauche ; il vit à l'ouverture du cadavre le poumon droit très-enflammé [2]. STOLL a trouvé d'autres fois la plèvre enflammée, sans que le malade se fût jamais plaint d'aucun mal de côté.

S'il m'étoit permis de joindre mes observations à celles des grands hommes dont je viens d'invoquer le témoignage, j'ajouterois encore que j'ai souvent vu dans les cadavres de plusieurs soldats morts avec tous les signes caractéristiques de la péripneumonie, les poumons dans un état d'intégrité parfaite, et la plèvre presque altérée dans tous ses points, quoiqu'ils n'eussent jamais souffert d'aucune douleur de côté.

N'ayant fait connoître jusqu'à présent que les signes généraux et caractéristiques des fluxions de poitrine généralement considérées, je dois exposer actuellement les symptômes qui différencient les trois espèces, savoir, la gastrique bilieuse,

---

[1] Comment, ajoute ELLER, l'excrétion de cette matière sanguinolente que les pleurétiques rejettent par le moyen de la toux, pourroit-elle avoir lieu si les poumons étoient sains ?

[2] *Rat. med.* tom. 2. pag. 246.

la muqueuse et l'inflammatoire, qui ont marché tantôt isolées, et tantôt compliquées ensemble. On pouvoit aisément distinguer les fluxions de poitrine gastriques-bilieuses des autres espèces, parce qu'elles déployoient cet appareil de phénomènes inhérens aux affections de cette nature. Outre qu'elles ne se manifestoient pour l'ordinaire qu'à la fin du printemps et en été, qu'elles affectoient spécialement le côté droit; que durant l'acte de l'inspiration la douleur de côté ou de la poitrine, étoit toujours la même, qu'elle ne devenoit pas plus intense, elles étoient encore accompagnées de la teinte jaunâtre de la figure, notamment vers les angles des yeux et les commissures des lèvres, d'une langue jaune et épaisse, de l'amertume de la bouche, de vomissemens et de déjections des matière bilieuses, d'urines jaunes, de crachats tenus et jaunâtres, d'altération, d'une chaleur âcre, sèche, mordicante au tact et d'un pouls dur, fréquent et serré. Tels sont les accidens inséparables de la pleurésie bilieuse que FORESTUS et STOLL ont très-bien décrite.

C'est en hiver et en automne que les fluxions de poitrine catharrales, muqueuses ou pituiteuses ont été le plus en vigueur. Elles affectoient surtout le côté gauche. Elles étoient communément précédées de quelques douleurs dans les articulations qui se répandoient ensuite sur tous les membres. La douleur de poitrine ou de côté se déclaroit en même temps que le froid. Elle étoit

vague, fugace, changeante et plus ou moins étendue, et s'avivoit par la pression. Le sentiment d'oppression et la difficulté de respirer étoient moindres quand le malade se couchoit sur le côté sain où il se trouvoit toujours mieux. La langue et le gosier étoient couverts d'une matière blanche, épaisse, muqueuse. En outre, il y avoit une propension au sommeil. Le malade ressentoit des frissons qui étoient remplacés par des bouffées de chaleur. La fièvre étoit petite, l'urine avoit pour l'ordinaire une couleur pâle, aqueuse et quelquefois cependant rougeâtre. Elle se troubloit peu de temps après sa sortie. D'autres fois elle paroissoit trouble, épaisse, blanchâtre au moment qu'on la rendoit, et elle conservoit ce caractère sans déposer aucun sédiment. Elle restoit encore écumeuse quelque temps après avoir été agitée. Enfin pour peu que le malade toussât, une vive douleur se faisoit sentir à la partie postérieure de la tête.

Cette fluxion de poitrine catharrale ou pituiteuse désignée par SYDENHAM sous le nom de fausse péripneumonie saisissoit fréquemment les soldats phlegmatiques, foibles, lâches, gras et pesans, qui avoient campé ou bivouaqué dans des terrains humides, sur-tout durant les saisons nébuleuses et pluvieuses.

Sans m'étendre beaucoup sur les fluxions de poitrine vraies, essentielles, inflammatoires ou phlogistiques qui se montrent quelquefois dans nos

climats au printemps, mais rarement dépouillées de toute complication, il est important néanmoins que je rappelle les signes propres à cette espèce. Ces fluxions étoient faciles à reconnoître par la rougeur de la face et des urines, les crachats bien sanglans, la vive douleur de la tête, la respiration pénible et laborieuse, la dureté et la célérité du pouls, la soif, l'altération, la langue plutôt rouge que sâle, quoique pourtant un peu blanchâtre, enfin par la chaleur de tout le corps.

Elle présente encore quelques symptômes qui servent à la faire distinguer des autres espèces avec lesquelles elle s'allie. Durant les mouvemens de l'inspiration et dans les efforts de la toux, la douleur s'avivoit et augmentoit, au lieu que dans les autres, notamment dans la gastrique bilieuse, la douleur ne devient pas plus forte, et persiste dans le même degré. La douleur de la phlogistique ne s'aggrave pas par la pression de la main, mais celle de la catharrale en devient très-vive. Dans l'inflammatoire les malades se couchent plus aisément sur le côté affecté, tandis que dans la pituiteuse ils sont mieux sur le côté sain, ainsi que je l'ai déjà avancé.

Quelque aptitude que l'on ait à pouvoir bien discerner les différentes espèces de fluxions de poitrine, il arrive cependant qu'elles ont tant de similitude avec certaines affections gastriques vermineuses, qu'on les confond quelquefois ensemble. En effet les maladies vermineuses simulent si bien

les points de côté, empruntent tellement la forme des fluxions de poitrine, que bien de médecins éclairés se sont laissé tromper plus d'une fois par cette ressemblance (1). QUARIN en cite quelques exemples. Ce n'est qu'en analysant leurs traits, qu'en rapprochant tous leurs symptômes, qu'en recherchant les causes, qu'on peut se mettre à l'abri de cette méprise qui conduit à des conséquences funestes (2).

Si les soldats sont plus exposés, particulièrement en temps de guerre, que les autres individus, à contracter des fluxions de poitrine, c'est qu'ils sont forcés à supporter toutes les intempéries de l'atmosphère, et que souvent ils ne peuvent pas, après des exercices violens, se soustraire à l'impression d'un air froid et sec ou humide, qui supprime la sueur dont leur corps est alors tout couvert. Ils sont sur-tout plus susceptibles d'éprouver ces sortes de maladies durant le règne soutenu des vents froids et secs, ou froids et humides. Aussi de tout temps les médecins ont assigné cette cause comme une des plus propres au développement des pleurésies. HUXHAM qui, après HIP-

(1) *Bonis autem medicis similitudines pariunt ac difficultates; verùm contraria facit causa et occasio.* HIPPOC. *De morb. popul. lib. VII. pag.* 398.

(2) Dans un cas de cette nature qui en imposa à un praticien très-exercé, j'ai vu pratiquer une saignée dont le malade faillit périr.

POCRATE, est celui qui a le mieux fait sentir le pouvoir des vents et des saisons sur la génération des fluxions de poitrine, dit que rien ne supprime plus promptement l'humeur perspirable, et n'occasione par conséquent plus fréquemment des points de côté plus ou moins graves.

Leur espèce varie relativement aux divers effets que les vents produisent selon leur direction et leur nature, et selon la saison ou les temps de l'année dans lesquels ils soufflent. Les fluxions de poitrine inflammatoires, par exemple, sont plus fréquentes, quand il règne des vents du nord qui crispent et resserrent le tissu de toutes les parties, accélèrent la circulation et augmentent la densité du sang. Il survient au contraire des fluxions de poitrine catharrales pituiteuses ou bilieuses quand le nord-ouest, ou le sud-ouest se font sentir quelque temps, parce que ces vents ramollissent et relâchent le tissu des fibres, ralentissent le mouvement des humeurs et arrêtent la transpiration insensible qui reflue alors dans la masse générale. C'est pourquoi la constitution chaude et humide, ou froide et humide de l'atmosphère qui se soutient assez constamment à Montpellier, donnoit lieu à ces fluxions de poitrine, sur-tout quand on s'exposoit à passer subitement d'un endroit chaud à un endroit froid, et *vice versâ*.

Indépendamment de ces causes dont l'action dérange si brusquement et si sensiblement les fonc-

tions de l'économie animale, il en est encore d'autres qui font de grands ravages dans les armées; les substances chaudes, âcres, incendiaires, les eaux de mauvaise qualité et les alimens grossiers et mal préparés, pris en abondance, dont l'élaboration est pénible, vicieuse, altèrent les sucs gastriques, déterminent la saburre des premières voies et disposent fortement à tomber dans ces maladies, qui prennent un génie différent, relativement au caractère d'altération humorale et au mode de la constitution de la saison.

Il n'est personne qui ne sache que les fluxions de poitrine sont des affections toujours graves et fâcheuses, et que leurs suites exposent au plus grand danger, quand elles ne se terminent point par voie de résolution. Elles font naître des craintes justement fondées, lorsqu'elles participent du génie malin qui s'y est allié quelquefois durant l'épidémie des fièvres rémittentes et intermittentes de mauvais caractère.

De quelque nature que soient les fluxions de poitrine, elles frappent souvent du coup mortel, si la douleur disparoît subitement, si la tête s'embarrasse aussitôt et que le délire survienne. J'ai vu périr quelques soldats trente-six heures après cette métastase, malgré tous les moyens les plus propres à rappeler l'humeur morbifique sur la poitrine.

C'est un signe de mauvais présage, et presque

avant-coureur de la mort, lorsque les actes d'inspiration et d'expiration sont courts, précipités, qu'ils se succèdent rapidement, que la respiration est encore sibileuse, qu'elle se fait avec bruit ou sifflement, que la figure se décompose, que les yeux deviennent ternes et jaunes. *Quibus pleuriticis strepitus sputi multus in pectore est, et facies tristis, et oculus morbi regii colore infectus ac caliginosus, hi pereunt* (1).

Le péril est encore imminent quand les malades crachent avec beaucoup de peine, ou qu'ils rendent dans la période de la coction des crachats foncés, brunâtres qui n'ont aucune consistance, qui s'effacent bientôt après sur le linge, et ne laissent que de larges traces qui offrent une couleur d'un jaune brunâtre. Ce signe est d'autant plus funeste que j'ai vu mourir le plus grand nombre de pleurétiques chez lesquels il se déclaroit. L'ouverture de leurs cadavres m'a constamment présenté, dans ces cas, de fortes adhérences des poumons avec la plèvre et de la plèvre avec les côtes, et leurs poumons d'une consistance dense, épaisse, dure, au point que leur texture et leur couleur étoient parfaitement semblables à celle du foie. HOFFMANN fait mention d'un phénomène à peu-près analogue (2).

Il en est de même des crachats bruns, noi-

(1) *Hipp. Coac. prœnot.*

(2) *De febre peripneum. obs.* 1.

râtres ou purement jaunes qui sont des symptômes d'autant plus mauvais et dangereux, selon la remarque d'HIPPOCRATE, qu'ils annonçent que les principes bilieux sont fortement exaltés, que la masse du sang commence à se dissoudre, et que tout tend à une putréfaction générale.

Un symptôme non moins alarmant, et qui donne des craintes pour la suppuration, est le serrement de la gorge qui accompagne les points de côté. C'est un signe dont BORDEU (1) fait mention d'après HIPPOCRATE, et que j'ai eu occasion de vérifier une seule fois.

On est en droit de voir bientôt se terminer favorablement les fluxions de poitrine si la respiration devient douce, aisée, tranquille; que l'expectoration soit facile, prompte; que la matière des crachats prenne la couleur d'un blanc jaunâtre, qu'elle acquierre de la consistance; que la coction des urines et des selles se montre également, que la douleur de côté diminue, s'efface, et que le sommeil soit enfin calme, paisible, non interrompu et qu'il répare les forces.

La différence que nous avons établie entre les fluxions de poitrine bilieuses, muqueuses et phlogistiques, influe tellement sur le succès des moyens curatifs, qu'on ne peut se flatter de conduire ces maladies à une heureuse fin, qu'autant qu'on parvient à en connoître le véritable carac-

---

(1) Recherches sur le tissu muqueux.

tère, et à saisir les principaux traits que leur imprimoit le plus souvent la constitution de la saison, soit présente, soit précédente.

Avant donc de procéder au traitement, je m'attachois à étudier le véritable génie de la maladie, à en rechercher la cause matérielle et à examiner si la constitution bilieuse en formoit le caractère dominant; si elle marchoit seule, isolée, ou compliquée avec la muqueuse ou avec l'inflammatoire. C'est une chose bien avérée que les fluxions de poitrine ne se sont presque jamais présentées dans un état de simplicité; le plus souvent le caractère gastrique se compliquoit avec le muqueux ou le bilieux, et le bilieux s'allioit quelquefois avec le phlogistique qui de tous est celui qui s'est montré le plus rarement.

Or quand le mode phlogistique que caractérisoient la gêne de la respiration, la dureté et la fréquence du pouls (1), les crachats sanglans,

---

(1) Ce caractère du pouls n'est pas toujours tel dans les fluxions de poitrine. Il est quelquefois mou, lent et tardif. Cependant l'inflammation du poumon existe souvent avec l'oppression du pouls qui n'exclut pourtant pas la saignée. Que les jeunes praticiens ne se laissent pas tromper par cette lenteur du pouls qui n'est que trop communément la suite d'une trop grande plénitude des vaisseaux. L'expérience journalière démontre que la première saignée, en diminuant le volume du sang, relève bientôt après le pouls qui s'élargit alors et s'aggrandit.

la rougeur de la face, le mal de tête, s'unissoit aux autres espèces, je m'empressois aussitôt de faire pratiquer la saignée, qu'il convenoit même de répéter, en quelque temps de la maladie que ce fût, si l'état inflammatoire persistoit, ou se renouveloit, notamment quand la douleur s'étendoit depuis le côté ou le milieu de la poitrine jusqu'à la clavicule; car HIPPOCRATE et ses commentateurs avoient observé que la saignée étoit plus avantageuse, lorsqu'à ces symptômes inflammatoires se joignoit une douleur qui montoit jusques aux clavicules et aux épaules.

Quoique la saignée soit, de l'aveu de tous les médecins, plus appropriée dans le principe des fluxions de poitrine, c'est-à-dire, durant les quatre premiers jours, elle peut cependant être pratiquée avec avantage dans les autres périodes de la maladie, si les signes d'inflammation prédominent. HIPPOCRATE ne fit-il pas saigner *Anaxion* le huitième jour, parce que la douleur continuoit et qu'il ne crachoit pas (1)? GALIEN ne conseille-t-il pas d'ouvrir la veine en quelque temps de la maladie que ce soit, même le vingtième jour, s'il y a quelque indication majeure (2)? HUXHAM a fait saigner avec fruit le neuvième et le dixième jour, et loin d'éprouver de mauvais effets de cette pratique, il l'a trouvée toujours

(1) *De morb. popularibus*, *lib.* 3.

(2) *Method. medend. lib.* 9. *cap.* 5.

très-salutaire. TRILLER assure avoir retiré de grands avantages de la saignée pratiquée le septième et le huitième jour, et BAUMES le onzième. QUARIN dit avoir fait tirer avec succès cinq à six onces de sang chez quelques malades de son hôpital qui rendoient des crachats cuits, mais en petite quantité, par rapport à la violence de la fièvre et de la douleur. (1) TISSOT ne laisse pas ignorer qu'on peut également pratiquer la saignée toutes les fois que la fièvre est forte, la respiration difficile, et que les crachats sont trop sanglans. VAN-SWIETEN, KLOEKHOFF, SCHRŒDER et autres praticiens célèbres ont pratiqué la saignée plus tard que le quatrième jour au grand soulagement des malades. SIMS prétend avec juste raison que la saignée peut être très-utile à quelque période que soit la maladie, s'il survient des symptômes inflammatoires que peut développer le changement de temps, quand même l'expectoration seroit établie. J'ai été forcé de faire saigner même quelquefois le huitième, le onzième et le quatorzième jour, par rapport à une violente douleur de côté et à une grande difficulté de respirer qu'avoit renouvelée une constitution boréale qui succéda tout-à-coup à une température australe qui avoit duré l'espace de trois semaines.

Mais en général l'usage de la saignée est plus convenable les quatre premiers jours de la mala-

(1) *De febrib. inflam. cap. XVI. pag.* 282.

die, parce qu'à cette époque l'on ne court pas le risque de supprimer l'expectoration qui n'est pas encore bien établie, et que d'ailleurs la matière morbifique est dans un état de crudité; car à moins que la saignée ne soit très-urgente après le quatrième jour, il est prudent alors de s'en abstenir, sur-tout quand l'expectoration est abondante; que les crachats sont cuits et qu'ils sortent avec facilité. KLOEKHOFF dit que le temps le plus favorable pour la saignée est le quatrième jour; que les contr'indications sont ensuite plus fortes, parce qu'alors la coction est commencée et qu'il faut la respecter. CELSE, HOFFMANN, LOMMIUS, BOERHAAVE, pensent aussi que la saignée doit être pratiquée dans les quatre premiers jours de la maladie, parce qu'à cette époque, ajoutent-ils, l'inflammation doit commencer à se terminer par la résolution, et que la coction s'établit.

La complication phlogistique avec la bilieuse que VAN-SWIETEN, PRINGLE, MONRO, TISSOT ont également remarquée dans les armées, dominoit quelquefois tellement sur cette dernière, à la fin de l'hiver et au printemps, durant le règne des vents du nord et du nord-est, que la répétition de la saignée étoit indispensable (1). C'étoit le

---

(1) C'est sur-tout chez les bossus que la saignée pratiquée et répétée dans le principe, est d'un grand secours. Il n'est rien qui tende plutôt à prévenir et à résoudre les engorgemens inflammatoires qui se forment avec tant de facilité

moyen le plus capable de résoudre les engorgemens inflammatoires, et de prévenir la suppuration, la gangrène ou le squirre qui par fois sont malheureusement les terminaisons funestes des fluxions de poitrine phlogistiques. On doit donc se décider à répéter plus ou moins l'ouverture de la veine dans les fluxions de poitrine phlogistico-bilieuses, d'après l'habitude de la saignée, la vigueur du tempérament, l'âge, la constitution de la saison et la température du climat (1), et non d'après l'inspection seule de la couenne lardacée que présente la palette du sang. Ce seroit commettre une grande erreur que de se laisser diriger par l'apparition de cette croûte blanchâtre, de cette pellicule couenneuse qui n'est pas toujours l'indice du caractère inflammatoire, comme l'a très-judicieusement fait observer SELLE dans son excellent ouvrage *de pyretologiâ*.

---

chez les sujets d'une telle conformation, par rapport à la gêne et à la difficulté qu'éprouve le sang à circuler.

(1) ASCLÉPIADE nous apprend que les habitans des bords de l'Hellespont, qui étoient exposés, à raison du site de leur habitation, aux vents froids et secs du nord et de l'est, se trouvoient mieux de la saignée que les peuples d'Athènes et de Rome qui étoient au midi, et sous un ciel chaud et humide. Voyez CŒLIUS AURELIANUS *de morbis acutis et chronicis*. Tant il est vrai qu'il faut toujours avoir égard à la nature du pays. *Inspicere oportet itaque regionem, et tempus, et ætatem, et morbos in quibus convenit aut non.* Aph. 2. sect 1.

J'observerai que quelque avantageuse que soit la saignée, dans ces sortes de maladies, il ne falloit pas trop la mettre en pratique chez les soldats gras, replets, chargés d'embonpoint, parce qu'ils ne la supportoient pas aussi bien que les secs, les maigres et les musculeux. J'étois aussi plus avare de sang dans les saisons humides et pluvieuses, et en été et en automne.

En prodiguant le sang, on affoiblit les mouvemens de la nature, si nécessaires pour opérer la résolution, et on court le risque d'arrêter et de supprimer les crachats qui doivent terminer la maladie. C'est pourquoi, à moins que la diathèse phlogistique ne dominât fortement sur la bilieuse, je me bornois à faire une ou deux petites saignées, parce que la constitution chaude et humide, ou froide et humide du climat de Montpellier ne favorise pas trop les grandes évacuations sanguines. Je ne saurois trop répéter que nos fluxions de poitrine étoient ici bien différentes de celles que SYDENHAM, HUXHAM et PRINGLE ont décrites dans leurs ouvrages. Si SYDENHAM faisoit tirer jusqu'à quarante onces de sang dans les fluxions de poitrine qui régnoient de son temps, c'est qu'elles étoient essentiellement phlogistiques. PRINGLE dit que cette quantité, quelque grande qu'elle soit, n'auroit pas été suffisante, s'il n'eût pas fait appliquer des vésicatoires.

L'application de six sangsues sur le point de la douleur, a suppléé quelquefois avec fruit à la saignée, dans les pleurésies phlogisticó-bilieuses

ou catharrales, lorsque les forces étoient un peu épuisées, que le pouls étoit lent, que la respiration étoit très-gênée, la face rouge, les crachats sanglans, et que les malades étoient sur-tout avancés en âge. Cette méthode, qui a été spécialement recommandée dans ces sortes de cas, enleva presque entièrement la douleur à un invalide de 84 ans, atteint d'une pleurésie phlogistico-catharrale, et rendit très-libres les mouvemens de la respiration.

Il est à remarquer que les fluxions de poitrine qui présentoient quelquefois dans le principe le mode inflammatoire, compliqué avec le bilieux, prenoient vers le milieu de la maladie, l'état purement bilieux, qui se soutenoit quelques jours, et s'allioit ensuite avec le mode pituiteux, qui persistoit jusqu'à la fin. J'ai eu occasion de voir ce phénomène, principalement chez un vieillard octogénaire. Mais le plus communément elles ont offert le caractère gastrico-bilieux ou muqueux liés ensemble, lequel exigeoit, un ou deux jours après l'usage des tisanes délayantes et pectorales, l'emploi de l'émétique, dont les effets furent surprenans; dans ces cas, j'ai fait rarement précéder la saignée, parce que le génie des fluxions de poitrine qui régnoient en été et en automne, étoit tel que les malades se trouvoient toujours dans un plus mauvais état, après les évacuations sanguines que je me permis dans le début de ces affections, qui n'étoient pas encore bien revêtues des signes de la diathèse bilieuse ou catharrale.

Tissot fait mention d'une semblable épidémie de pleurésies bilieuses, où tous ceux qui furent saignés périrent. Bianchi (1), Vandermonde (2), Fothergill (3) retirèrent des effets malheureux de la saignée, pratiquée dans les maladies bilieuses de la poitrine. Stoll avoit aussi observé que la saignée faite dans les péripneumonies bilieuses, augmentoit l'oppression de la poitrine, rendoit la respiration plus difficile, le pouls petit et profond, et la chaleur plus âcre et plus pénétrante. Stoll dit encore avoir vu les fluxions de poitrine, de simples qu'elles étoient, dégénérer en malignes, par le moyen des saignées répétées: *Pleuritides vidi omni nota in initio simplices, quas qui non noverat, repetitis phlebotomiis malignas reddidit* (4). Baillou avoit également remarqué que dans cette espèce de fluxion de poitrine, les symptômes se reproduisoient avec plus de violence après la saignée. C'est par-là qu'il s'assura du vrai caractère de la maladie, qu'il combattit heureusement par l'émétique.

Hippocrate, Arétée et Avicenne avant de tirer le sang dans les fluxions de poitrine, examinoient si elles étoient inflammatoires ou bilieuses, afin de ne pas aggraver les bilieuses par l'ouver-

---

(1) *Histor. hepat. pag.* 242.

(2) Recueil périod. d'obs. de med. tom. 4, pag. 130.

(3) Account of the putrid sors throut. Pag. 411.

(4) Rat. med. tom. 2, pag. 82.

ture de la veine, qui augmentoit l'intensité des symptômes. *Sanguis est frænum bilis.*

Le succès que produisoit l'émétique dans les pleurésies étoit si frappant, que j'ai vu la douleur de côté se dissiper complétement après l'administration de ce moyen. SCHRŒDER parle de certaines pleurésies dans lesquelles la douleur étoit très-aiguë, guéries par le vomitif. BAILLOU nous apprend encore que les douleurs de poitrine dépendantes d'une congestion gastrique cédèrent aux évacuans. Il pense que la plupart des pleurésies sont de ce genre, et réclament par conséquent l'usage des évacuans. Celles qui se montrent à Montpellier durant l'été et l'automne, sont presque toutes de cette même famille, et se dissipent aisément par l'émétique et les purgatifs.

Toutes les fois que les fluxions de poitrine étoient simplement gastrico-bilieuses ou muqueuses, je faisois noyer deux ou trois grains de tartre stibié dans dix à douze onces d'eau, afin d'enlever au plus vîte cet amas de bile ou de pituite qui résidoit dans l'estomac, et qui irritoit sympathiquement les poumons ou ses membranes. J'associois avec le plus grand succès, dix à quinze grains d'ipécacuanha à deux grains de tartre stibié, quand la pleurésie étoit particulièrement pituiteuse. Cette combinaison que STOLL employoit si souvent, étoit la plus propre à diviser, atténuer et briser la matière catharrale qui engouoit non-seulement le système gastrique, mais encore le sys-

téme des bronches. Ce mélange méritoit aussi la préférence quand il y avoit diarrhée. ELLER a très-bien fait sentir l'utilité de ce vomitif combiné de cette manière.

L'émétique peut encore être employé avec avantage, dans une autre période de la maladie, c'est-à-dire, lorsque la suppression des crachats donne lieu à la gêne de la respiration, et fait craindre la suffocation. HUXHAM conseilloit l'émétique dans ce cas, après les saignées convenables, parce que toutes les fluxions de poitrine qui régnoient alors en Angleterre, participoient beaucoup du mode inflammatoire, quand elles n'étoient pas décidément phlogistiques.

Puisque les fluxions de poitrine que j'ai eu occasion de traiter, étoient presque toutes gastrico-bilieuses ou bilioso-muqueuses, notamment durant les constitutions chaudes et humides, ou froides et humides, l'administration des purgatifs suivoit de très-près celle de l'émétique, que je répétois plus ou moins, selon le degré de congestion stomacale. SYDENHAM conseilloit, dans ces sortes de péripneumonies, de purger de deux jours l'un, après avoir fait précéder la saignée, parce que, quoique catharrales, elles retenoient plus ou moins l'empreinte de la constitution phlogistique, qui est très-rare dans nos régions méridionales (1).

(1) Puisse le jeune praticien ne jamais oublier que la constitution des solides et des fluides diffère considérablement, selon la différente situation des pays.

Les purgatifs réussissoient très-bien sur-tout quand les douleurs de côté étoient placées sous le diaphragme ; qu'elles étoient accompagnées de borborigmes, de flatuosités et d'élévation de l'abdomen. Cette pratique s'accordoit fort bien avec la doctrine d'HIPPOCRATE, qui dit expressément que lorsque la douleur est dessous le *septum transversum* et que l'abdomen est enflé, il faut recourir à une douce purgation.

C'est pourquoi deux ou trois jours après l'émétique, je donnois un purgatif simplement préparé avec 2 onces et demie de manne et un grain de tartre, ou 1 ou 2 grains de kermès minéral (oxide sulfuré rouge d'antimoine) dans un verre de décoction de feuilles de bourrache. J'y joignois par fois une pincée de semences de cumin ou d'anis, par rapport aux ventosités qui fatiguoient les pleurétiques. J'avois l'attention d'en retrancher le tartre émétique ou le kermès minéral, s'il y avoit trop d'irritation, de chaleur et de souffrance à la poitrine qui n'étoit cependant affectée que sympathiquement.

Je me suis servi avec fruit durant tout le cours de la maladie, de ce purgatif que j'ai plus ou moins répété, selon le besoin, observant de ne jamais le placer le septième, le onzième, le quatorzième et le dix-septième qui sont des jours décréteurs ou critiques qu'on ne sauroit trop respecter.

Quoique les purgatifs plus ou moins répétés, selon l'état de gastricité et la mobilité des matiè-

res saburrales soient souvent fructueux, ils amènent des suites fâcheuses, lorsqu'on en fait mal-à-propos l'application. J'ai vu, et pourquoi craindrois-je de le dire, j'ai vu des médecins de réputation, trop attachés à la doctrine des évacuans, conseiller un purgatif que sembloit indiquer de prime abord l'appareil gastrique, au moment que la nature étoit occupée cependant de quelque mouvement critique et salutaire. Cette méthode vicieuse enrayoit les efforts de son travail, excitoit un grand orage et développoit ensuite des accidens funestes et quelquefois mortels.

Quelque nécessaires que paroissent les évacuans à certaines époques des fluxions de poitrine, il faut bien se donner de garde de les placer, quand l'expectoration est facile, abondante, qu'elle s'établit sur la fin, qu'elle présente des signes de coction, qu'il se déclare une sueur profuse, copieuse, ou toute autre évacuation critique.

HIPPOCRATE recommande expressément de ne pas purger, lorsque l'expectoration est bien établie; car les crachats que les malades rendent alors annoncent que la nature a évacué déjà une partie de la matière morbifique par cette voie, et qu'il seroit très-dangereux de troubler cette évacuation, parce qu'il y auroit à craindre de procurer la suffocation au malade. Placer les purgatifs alors, c'est se couvrir de honte, et courir le risque de faire perdre la vie : *Turpis est cala-*

mitas , medicamento purgante dato hominem occidere. Hipp.

J'ai suppléé avec assez d'avantage les purgatifs par les lavemens, qui sont très-utiles sans avoir les mêmes inconvéniens. J'évitois pourtant de m'en servir quand le ventre étoit souple, libre, et que l'expectoration étoit bien établie. Hippocrate, Arétée, Celse et quelques autres médecins en recommandent l'usage, principalement au commencement de la maladie. L'évacuation et la révulsion qu'opèrent alors les lavemens sont très-avantageuses. Ils étoient d'autant plus nécessaires, si le malade étoit sur-tout constipé, qu'ils dégageoient, non-seulement le tube intestinal des gros excrémens et des vents qui le distendoient, et qu'ils détournoient encore de la poitrine les mouvemens du sang, et les déterminoient sur le ventre. Hippocrate nous avertit encore à ce sujet qu'il ne faut pas que le malade soit trop constipé, ni trop relâché, parce que dans le premier cas, la fièvre augmenteroit, et que, dans le second, les forces et l'expectoration diminueroient.

Un des points qui fixoit le plus mon attention, dans le traitement des fluxions de poitrine, étoit le caractère des crachats dont il étoit si important de faciliter la sortie. Aussi j'en faisois l'inspection la plus rigoureuse à chaque visite, afin d'en corriger la nature et d'en favoriser l'expulsion. On sait que c'est par cette voie que se terminent pour l'ordinaire les péripneumonies. Hippocrate avoit

remarqué que l'expectoration en étoit la crise la plus heureuse. Il en est pourtant dont la terminaison s'opère favorablement par les sueurs. J'ai été à portée de voir quelques exemples de cette nature.

Rien ne concouroit à aider plus efficacement la sortie des crachats, que l'usage des loks, dont je variois la composition, selon la période et le caractère de la maladie. Lorsque l'affection pleurétique n'étoit que commençante, que la toux étoit trop importune, que les crachats étoient tenus, âcres, séreux, que les malades se plaignoient d'un sentiment de chaleur, d'irritation et de picotement au fond du gosier, sur-tout après avoir fait quelques efforts pour cracher, je prescrivois quatre onces de lok blanc, préparé selon la pharmacopée de Paris, distribué par petites cuillerées plus ou moins rapprochées, suivant l'opiniâtreté de la toux; j'y substituois quelquefois un autre lok, fait avec une once et demie de sirop de guimauve, autant de sirop de tussillage, vingt grains de gomme arabique et deux onces d'eau de lis. Ce simple lok calmoit assez souvent les quintes de toux, modéroit l'irritation du gosier, et rendoit l'expectoration plus facile et plus consistante.

Lorsque la maladie étoit dans son état, qu'elle tendoit vers la coction, que les crachats étoient épais, gluans, visqueux, qu'ils se détachoient avec peine, j'indiquois un lok différent, com-

posé avec une once et demie de sirop de bugle, autant de sirop de lierre terrestre ou d'erysimum, deux grains de kermès minéral et deux onces d'eau de bourrache.

Si la fluxion de poitrine étoit plutôt pituiteuse que bilieuse, que les crachats eussent une consistance forte, tenace, que leur expulsion s'opérât avec beaucoup de fatigue, je combinois alors l'oxymel scillitique, le sirop de polygala, avec la gomme ammoniaque, et le kermès minéral, qui joue un rôle si brillant dans ces sortes de maux.

Personne n'ignore que le kermès minéral dont on fait une si grande dépense aujourd'hui, ne soit un des moyens les plus énergiques contre les pleurésies. Considéré sous tous ses rapports, soit par sa vertu atténuante, incisive, soit par sa propriété expectorante et légérement diaphorétique, le kermès minéral excite par conséquent l'expectoration, brise et divise la matière des crachats, et rouvre les couloirs de la peau. Ce remède que j'administrois de 4 en 4 heures, à la dose d'un grain, tantôt combiné avec six grains d'iris de Florence, ou autant de gomme ammoniaque opéroit des effets merveilleux dans les pleurésies catharrales ou pitueuses.

C'est dans cette même vue que j'ai conseillé d'autres fois l'association d'un grain d'ipécacuanha et d'un grain de kermès pris également de 4 en 4 heures dans une cuillerée de tisane pectorale. Ce mélange qui est maintenant très en faveur est un

des plus puissans correctifs de la dégénération muqueuse, qui constitue le plus communément la cause matérielle des fluxions de poitrine qui paroissent dans nos contrées méridionales. Je donnois la préférence au kermès combiné avec le sucre candi, ou la gomme arabique, dans les fluxions de poitrine décidément bilieuses, parce que cette préparation antimoniale mariée de la sorte, excitoit moins de chaleur et d'irritation chez les sujets dont la fibre étoit sèche, roide, et qui avoient la poitrine irritable, sensible et susceptible d'être ébranlée. Il convenoit même, dans des cas de cette nature, de délayer le kermès minéral dans une cuillerée d'huile d'amandes douces, tirée par expression, et de le faire ainsi filer de trois en trois ou de quatre en quatre heures, notamment quand le ventre étoit balloné, soulevé, tendu et paresseux. Ce moyen que j'ai mis fréquemment en usage, contribuoit à émousser le sentiment d'ardeur que laisse quelquefois le kermès sur les individus dont l'organisation est trop mobile, à ramollir, assouplir le ventre, à le tenir libre, et à aider l'expectoration.

C'est sous ces derniers points de vue que l'eau légérement émétisée, qui est si généralement accréditée aujourd'hui, est d'une grande ressource pour tenir le ventre ouvert, et faciliter la sortie des crachats. CULLEN et STOLL pensent qu'il n'y a rien de plus propre à provoquer l'expectoration que de petites doses d'émétique, capables d'exci-

ter des nausées. Mais il faut prendre garde que les tempéramens irritables, tels que les bilieux et les nerveux ne s'en accommodent pas trop. C'est pourquoi l'eau émétisée, qui brille éminemment dans les fluxions de poitrine catharrales muqueuses, ne réussit pas autant dans celles qui sont décidément bilieuses, si elles sont sur-tout accompagnées de trop de chaleur et d'altération.

Il arrivoit quelquefois que la douleur de côté et la difficulté de respirer devenoient si considérables, soit dans le principe de la maladie, soit durant son cours, sans présenter cependant aucun caractère phlogistique, que l'application d'un vésicatoire sur le point douloureux étoit absolument nécessaire. PRINGLE faisoit d'autant plus de cas de ce topique, qu'il se hâtoit même de l'appliquer dans les fluxions de poitrine phlogistico-muqueuses, dont il nous a laissé l'histoire, sans même avoir fait précéder quelquefois aucune saignée. Le fameux BARTHEZ dont les ouvrages sont marqués au coin de la science et du génie, est un des premiers qui ont introduit en France la méthode du vésicatoire latéral, dont il se servit avec tant de succès dans le temps qu'il étoit médecin des armées.

Quelque salutaires que soient les vésicatoires, on ne doit pas les appliquer cependant indistinctement dans toutes les espèces de fluxions de poitrine. Leur usage opère de bons effets dans les pleurésies catharrales pituiteuses; mais on doit

préférer le vésicatoire végétal ou le synapisme, lorsque la maladie est marquée par des caractères exclusivement bilieux. FORESTUS, BAGLIVI, BIANCHI, STOLL se sont toujours décidés pour l'application du synapisme sur le point de la douleur, dans ces sortes de cas. Ce secours devient un *stimulus* qui agit et résout le spasme interne, et le déplace très-heureusement.

Quand la douleur de côté étoit vague, ambulante, qu'elle occupoit la partie inférieure de la poitrine, qu'elle se divisoit, se distribuoit en plusieurs points, qu'elle s'avivoit dans l'acte de l'inspiration, que le malade ne pouvoit presque pas changer de place, je substituois alors au vésicatoire latéral, qui ne convenoit qu'autant que la douleur étoit fixe et constante dans un certain point de la poitrine, une embrocation ou liniment préparé avec une once d'huile de camomille, demi drachme de camphre, quarante gouttes d'alcali volatil fluor, autant de gouttes anodines de SYDENHAM. On répétoit ce moyen deux ou trois fois pendant la journée, ayant soin de frictionner auparavant avec un linge chaud, les divers points douloureux, l'espace d'un demi-quart d'heure. Ce simple procédé a calmé souvent et très-promptement de pareilles douleurs, qui tenoient surtout à un principe catharral. Entre autres exemples, je citerai celui du citoyen *Magne St. Victor* de Loupian, ancien officier de cavalerie, à qui ce liniment enleva dans quelques minutes, le sixième

jour d'une fluxion de poitrine catharrale, divers points d'une douleur très-violente, qui lui interceptoient presque la respiration.

Il n'étoit pas rare de voir la douleur pleurétique, qui avoit été constante quelques jours, disparoître eusuite tout d'un coup, et le délire même phrénétique succéder alors (1). Je n'ai rien vu de plus efficace, pour combattre cette métastase, que l'application d'un vésicatoire sur le côté qui avoit été affecté, lequel rappeloit et ramenoit quelquefois à son siége primitif l'humeur pleurétique, qui avoit fait irruption sur le cerveau. Si cet excitant ne suffisoit pas pour délivrer la tête, et rétablir l'ordre des facultés mentales, je me hâtois de faire placer aussitôt deux autres vésicatoires aux gras des jambes ou à l'intérieur des cuisses, afin d'attirer au dehors l'humeur morbifique, et de procurer des mouvemens de révulsion.

L'effet des vésicans étoit toujours plus heureux, quand j'administrois en même-temps des pilules,

---

(1) Ce phénomène qui survenoit pour l'ordinaire du septième au onzième jour, étoit de mauvais augure. HIPPOCRATE a dit, dans ses Aphorismes : *Ex peripneumoniâ, phrenitis*, *malum*, *Aph. XII*, *sect. VII.* De plus, il fait mention, dans ses épidémies d'un pleurétique à qui le délire survint le septième jour, et qui y succomba. *Scomphus in Œniadis pleuritide correptus, mortuus est septima die delirus. De morb. popul. lib. V*, *pag.* 386. HIPPOCRATE ajoute encore que ce délire étoit quelquefois annoncé par des crachats ronds. *Sputa rotunda delirium significant velut in pleno.*

composées avec quatre grains de camphre, six grains de nitre, et suffisante quantité de conserve de tilleul. A l'aide de ces pilules répétées de trois en trois heures, j'ai vu bientôt dissiper le délire. Quelques praticiens d'un grand mérite ont fait la même remarque, et de ce nombre est le professeur PETIOT, avec lequel j'ai eu occasion d'observer plusieurs cas de cette nature qui ont cédé à ce moyen.

Si, au lieu d'une douleur de côté, soit fixe et constante, soit vague et ambulante, les malades éprouvoient une oppression générale, un sentiment de plénitude dans la poitrine, s'ils expectoroient avec peine, je faisois appliquer de préférence un large vésicatoire entre les épaules, par la raison qu'il y a une sympathie plus étroite entre cette partie et les poumons ou leurs membranes, toujours plus ou moins affectées.

Les vésicatoires sont d'autant plus utiles dans les péripneumonies muqueuses, qu'outre leur vertu atténuante, incisive et béchique, ils provoquent encore la sueur, qui amène souvent la solution de ces maux. Tous les praticiens se réunissent à dire qu'ils ont remarqué plus d'une fois que les vésicatoires excitent de fortes sueurs. STOLL s'exprime ainsi à ce sujet : *vesicantia largam movere diaphoresim ferè semper observo, quin etiam profusos sudores, si et cœtera accedant ad proliciendos sudores requisita* (1).

---

(1) *Rat. med. tom. III, pag.* 17.

Il étoit encore très-avantageux de faire respirer plusieurs fois dans la journée, la vapeur de l'eau chaude acidulée avec le vinaigre simple ou scillitique, lorsque les crachats, malgré la réunion des autres moyens, se détachoient difficilement, et qu'ils étoient trop épais, gluans et visqueux. TISSOT et UNZER ont sauvé quelques péripneumoniques, en leur faisant respirer la seule vapeur du vinaigre. La vapeur de l'hysope réussit également en pareil cas. BOERHAAVE, VAN-SWIETEN, PRINGLE et HUCK se louent beaucoup de ce genre de secours, que j'ai répété avec assez de succès. HUXHAM a vu la vapeur même du vinaigre produire le plus grand bien dans les péripneumonies malignes. Il convient alors d'y ajouter le camphre qui rend encore plus anti-septique la vapeur du vinaigre. Les fumigations humides étoient plus spécialement convenables à ceux qui étoient doués d'une constitution séche et maigre.

Pour aider l'action de tous ces moyens, il falloit faire marcher avec eux les tisanes adoucissantes et pectorales. De toutes les boissons les plus propres à faciliter l'expectoration, et à modérer la toux, la tisane d'orge miellée étoit sans contredit la plus efficace. On sait que le miel est une espèce de savon admirable, pour me servir de l'expression d'HUXHAM, qu'il est naturel et cordial, et qu'il satisfait à toutes les indications. C'est dans ces cas qu'HIPPOCRATE usoit de l'oxymel et de l'eau

miellée. TISSOT recommande particulièrement l'infusion de fleurs de sureau miellée et acidulée avec le vinaigre. Il faut avoir soin de prescrire toujours ces boissons un peu chaudes. ARÉTÉE dit que la boisson froide et l'air froid ne sont pas avantageux dans les pleurésies. BAGLIVI va plus loin, il conseille la boisson brûlante pour résoudre les embarras du poumon. Mais cependant, de l'aveu de la plupart des praticiens, un degré de chaleur modéré est plus convenable, tant pour résoudre que pour relâcher.

Une boisson qui aide encore très-puissamment la sortie des crachats qui ont une consistance trop tenace et trop visqueuse, est la tisane de polygala qui réunit les avantages d'être souvent tout-à-la fois béchique, incisive, diaphorétique et diurétique.

Il est à propos de dire à présent que les fluxions de poitrine qui avoient le type rémittent, soit en tierce ou double-tierce, présentoient par fois des redoublemens d'autant plus dangereux, qu'ils éclatoient entourés de symptômes graves, fâcheux et malins, lorsqu'il régnoit sur-tout encore quelques fièvres rémittentes et intermittentes de mauvais génie. Ces péripneumonies malignes attaquèrent de préférence les marins, sur-tout après de longs voyages, de même que les soldats qui étoient sujets au scorbut. Elles étoient accompagnées de pétéchies rouges, brunes, livides, et d'hémorragies.

Toutes les fois que j'ai eu occasion de voir ces

fluxions de poitrine qui ne prenoient pour l'ordinaire le caractère de rémittente maligne que vers le septième jour, je ne balançois pas à administrer le quinquina, qui est le meilleur moyen propre à corriger le vice délétère des humeurs, et à fixer les redoublemens. C'étoit ma coutume de le prescrire en substance, de quatre en quatre heures, à la dose de deux ou trois drachmes, délayées dans un verre de décoction de bourrache, adoucie avec une cueillerée de sirop de bugle, et aiguisée avec un grain de kermès minéral. On le continuoit préparé de cette manière l'espace de 24 heures, s'il étoit possible, durant le temps de la rémission.

Si les redoublemens ne se prolongeoient pas trop, et si les symptômes de malignité qui les escortoient ne s'élevoient pas à un degré capable d'inspirer de grandes craintes, je donnois alors le quinquina concassé sous forme d'apozème. La décoction du quinquina est préférable au quinquina en substance, dans ces occurrences, parce qu'elle cause moins d'irritation, et qu'elle n'augmente pas d'ailleurs la gêne de la respiration. C'est ce qui rend encore très-timides quelques médecins qui redoutent l'emploi du quinquina dans les fluxions de poitrine. Leur pusillanimité est néanmoins d'autant plus blâmable, d'autant plus répréhensible, que c'est le seul et unique moyen héroïque qui puisse triompher et du type rémittent, et du génie délétère ou malin. Que

d'hommes au tombeau, qui défendroient encore la patrie, s'ils étoient tombés entre les mains de praticiens moins craintifs ou plus instruits !

Je terminerai mes observations sur le traitement des fluxions de poitrine par une remarque d'autant plus importante qu'elle peut contribuer beaucoup au soulagement des malades, et servir de règle aux médecins qui débutent dans la carrière.

Ne semble-t-il pas que l'usage des calmans soit fortement contr'indiqué, eu égard à l'expectoration que peuvent supprimer les parégoriques, et que l'on doit cependant chercher à faciliter et à soutenir. A coup sûr les narcotiques ne pourroient être que préjudiciables et funestes si on les administroit imprudemment ; mais si l'on réfléchit que la toux inséparable des affections pleurétiques redouble quelquefois tellement dans la nuit, qu'elle imprime au système bronchique un degré de resserrement et de crispation qui doit nécessairement porter obstacle à la sortie des crachats, l'on conviendra alors que les calmans, loin de supprimer l'expectoration, ne peuvent au contraire que la favoriser, puisqu'ils tendent à détruire et à rompre le spasme des bronches. Le point essentiel est de savoir bien saisir le moment où les calmans peuvent trouver opportunément leur place. Le temps le plus favorable est celui où la matière des crachats est claire, tenue, âcre, qu'elle irrite, agace, écorche le gosier, qu'elle cause une toux

vive, importune et continue, qui donne de trop fortes secousses à la poitrine et occasione un resserrement ou une crispation qui suspend bientôt l'expectoration.

C'est alors que l'on peut se permettre l'emploi des calmans unis pourtant aux béchiques, qui, en appaisant la toux, favorisent la sortie des crachats. Ainsi, pour satisfaire à ces vues, je prescrivois le soir un julep préparé avec demi-once de sirop de diacode ou de celui de carabé, demi-once de sirop de bugle ou de celui de bourrache, et quelques cuillerées d'eau de lis et de fleur d'orange. PRINGLE faisoit aussi avaler le soir dans les cas où la toux étoit trop vive et l'expectoration difficile, un scrupule de gomme ammoniaque, réduite en pilules avec 20 gouttes de laudanum liquide. Il considéroit ce moyen comme très-propre à faciliter l'expectoration et à calmer les fatigues et les secousses de la toux. HUXHAM a vu réussir l'opium pris le soir pour calmer la toux causée par une irritation ou chatouillement de la trachée-artère. Mais il faut s'abstenir des remèdes calmans, lorsqu'il y a surtout chaleur et ardeur à la poitrine, que le pouls est dur, fréquent, la respiration laborieuse, et que l'on soupçonne quelque engorgement inflammatoire des poumons.

Il suit des principes que nous venons de poser, qu'on ne doit pas traiter d'une manière uniforme les fluxions de poitrine. Ce seroit s'écarter de la

médecine hippocratique que de ne pas avoir égard à la cause matérielle qui les produit. Malheur au jeune praticien qui croiroit que cette maladie demande le même traitement parce qu'elle porte le même nom. Qu'il se rappelle que les symptômes d'une maladie ne forment pas sa cause, et que son nom ne constitue pas assurément sa nature ; qu'il n'oublie jamais qu'il ne faut point confondre les noms avec les choses, et que chaque maladie doit être considérée, ainsi que l'a déjà dit HUXHAM, non suivant sa dénomination, mais selon la nature, la cause, le climat (1) et les symptômes particuliers qu'elle présente.

De la Vomique.

Ayant eu occasion de voir des fluxions de poitrine mal traitées, ou imparfaitement jugées,

(1) La considération du lieu est d'autant plus importante et a tant d'influence sur les maladies, que telle méthode qu'on a vu réussir dans un pays ne convient pas dans un autre : aussi l'illustre SIMS a raison de dire qu'il y auroit de la folie à proposer pour modèle à suivre dans tous les pays un traitement qui n'est fondé que sur des observations faites dans un pays particulier. Autant vaudroit supposer, ajoute-t-il, que les plantes de la Zone torride doivent fleurir dans le Groënland par la même culture, que de prescrire la même méthode dans des maladies qui règnent sous divers climats, parce qu'elles portent le même nom.

se terminer par voie de suppuration, je vais faire part de mes observations sur la formation de la vomique, et sur le choix des moyens thérapeutiques que j'ai mis en usage contre elle.

J'avois droit de penser qu'il se formoit quelque abcès ou vomique à la suite des fluxions de poitrine, toutes les fois qu'après l'espace de quatorze (1), dix-sept, vingt-un ou vingt-cinq jours, terme ordinaire de la solution de ces maladies, il ne s'opéroit aucune évacuation critique, ni par les crachats, ni par les sueurs, ni par les selles, ni par les urines, ou qu'il ne s'établissoit aucun dépôt ou tumeur aux jambes, aux cuisses (2) ou aux environs des oreilles, et qu'il restoit toujours un mouvement de fièvre qui s'avivoit tous les soirs, avec une difficulté plus ou moins grande de respirer.

J'étois encore plus fondé à soupçonner l'existence de la vomique, lorsque le malade éprouvoit de petits frissons, de légers refroidissemens qui se renouveloient plus ou moins dans la journée,

---

(1) *Quibuscumque pleuritici fientes in quatuordecim diebus non repurgantur, his ad suppurationem transitio fit.* HIPP. Aph. 8. lib. 5.

(2) J'ai vu des pleurésies se terminer quelquefois spontanément par l'apparition des abcès à la cuisse. SIMARD a consigné dans le second volume du recueil d'observations des hôpitaux militaires, l'exemple d'une fluxion de poitrine qui se termina favorablement par un dépôt critique et fistuleux à l'anus.

née, qu'il avoit les joues rouges, le pouls mou, foible et fréquent, que la fièvre redoubloit aux approches de la nuit, que la toux reprenoit par quintes et que la soif étoit pressante. L'augmentation dans la gêne de la respiration et l'odeur fétide qui s'élevoit de la poitrine entre l'acte d'inspiration et d'expiration renforçoient encore mon opinion (1). Enfin la sécheresse de la peau, l'amaigrissement du corps, de petites sueurs nocturnes étoient des indices certains que le pus étoit déjà formé, et qu'il étoit ramassé dans un kyste, ou sac connu sous le nom de vomique. Le pus étant une fois formé, la fièvre diminuoit et les douleurs de la poitrine devenoient moins considérables, c'est ce qu'a très-bien exprimé HIPPOCRATE par cette sentence : *Circa generationem puris dolores et febres magis contingunt quàm facto jam ipso* (2).

La toux devenoit ensuite plus pressante, plus importune, plus continue ; elle redoubloit par le moindre mouvement, et s'exaspéroit après le plus léger repas. Il étoit en outre impossible au malade de garder la situation horizontale ; le plus souvent il étoit forcé de demeurer assis dans le

---

(1) LOMMIUS regarde l'odeur puante et fétide qui s'exhale de la poitrine, entre les mouvemens de la respiration, comme le signe caractéristique de la suppuration des poumons.

(2) *Aph. XLVII. sect.* II.

lit. S'il vouloit essayer de s'alonger, il ne pouvoit se coucher sur les deux côtés. Il souffroit moins en se plaçant sur le côté affecté. Les sueurs ne tardoient pas à devenir plus considérables; tantôt elles étoient générales ou partielles, plus souvent elles se bornoient à la face ou à la poitrine. A cette époque les urines étoient par fois très-rouges, sédimenteuses; d'autres fois elles étoient écumeuses, huileuses. Bientôt des enflures se manifestoient aux paupières, aux mains et aux pieds, l'appétit se dépravoit, la soif étoit inextinguible, la langue sèche, la voix s'affoiblissoit, devenoit rauque, les yeux se cavoient, le regard offroit quelque chose d'égaré, les forces s'épuisoient, enfin la vie s'éteignoit.

J'ajouterai encore que chez quelques malades le côté intéressé présentoit une enflure ou élévation peu saillante à la vérité. Ce léger gonflement presque œdémateux, n'altéroit pas même la couleur de la peau. Le bras correspondant au côté affecté, participoit quelquefois de ce caractère œdémateux. STOLL rapporte pourtant l'exemple d'une fille qui, atteinte d'une vomique venue à la suite d'une pleurésie, avoit le côté droit beaucoup plus saillant et le bras gauche enflé et dur. Il survient aussi quelquefois une paralysie ou hémiplégie qui ne dérive pas de la lésion idiopathique du cerveau, mais de la présence du pus dans le tissu des poumons, et dont l'impression se répète sympathiquement sur les nerfs de

la tête. Je n'ai vu qu'un seul exemple de cette sorte, chez un soldat, à la suite d'une fluxion de poitrine qui donna le vingt-unième jour des marques de suppuration. Il en résulta une vomique dont la terminaison fut mortelle. On lit dans les œuvres d'HIPPOCRATE et de DE HAEN des exemples de paralysies de cette nature qui se montroient et disparoissoient alternativement, selon que les crachats étoient plus ou moins abondans.

Ce n'est qu'après la rupture de la vomique, et selon l'endroit où s'épanche le pus, que l'on peut concevoir quelque espérance de guérison. L'époque de la rupture de la vomique est très-incertaine ; tantôt elle arrive le vingtième jour, tantôt plutôt, et d'autres fois enfin elle n'a lieu que le quarantième, et même le soixantième. HIPPOCRATE qui a désigné tous ces jours, avertit cependant qu'on doit s'attendre à la voir crever plus promptement, quand la douleur a été très-violente dans le principe, que la difficulté de respirer a été très-forte, la toux très-vive et l'expectoration très-laborieuse.

Il conste, d'après l'observation, que la vomique se crève dans la poitrine, ou qu'elle s'ouvre du côté des bronches. Dans le dernier cas, il y a toujours plus d'espérance de salut, parce qu'on peut alors la rejeter (1) par les crachats. Dans

---

(1) C'est ce qui a fait dire à HIPPOCRATE que, le jour même de la rupture de la vomique, le malade se trouve

le cas contraire, le malade risque de périr au milieu des plus vives angoisses et des plus fortes suffocations par l'abondance du pus qui inonde la poitrine. Entre plusieurs exemples dont ELLER a été le triste témoin, il fait mention de celui d'un général d'armée, âgé de soixante-quatre ans, accoutumé au vin et à la bonne chère, qui travailloit à ses affaires sans se plaindre d'aucune incommodité. S'étant éveillé un jour brusquement dans la nuit, et éprouvant une grande difficulté de respirer, il sort précipitamment de son lit, appelle son domestique, et étouffe subitement. L'ouverture de son cadavre présenta les rameaux des bronches et la trachée-artère pleins de pus.

Un soldat qui portoit une vomique depuis trois semaines, périt brusquement en mangeant la soupe, et m'offrit, à l'ouverture du cadavre, le même phénomène. Quoiqu'il soit à désirer que l'abcès s'ouvre un passage à travers les bronches, il arrive cependant que le pus qui sort dans le premier moment en trop grande abondance, expose quelquefois les malades à être suffoqués. Mais cette solution entraîne moins de danger, puisqu'on a vu souvent le kyste rester ouvert pendant quelque temps, se remplir ensuite,

---

guéri, ou sinon qu'il devient phthisique. *Quicumque ex pleuritide suppurati fiunt, si in quadraginta diebus repurgati fuerint, ab eâ die quâ ruptio facta fuerit, liberantur; si verò non, ad tabem transeunt.*

et se vider de nouveau. CLERC a consigné dans la gazette salutaire l'observation d'un jeune seigneur russe, âgé de six ans, qui dans l'espace de six semaines rendit cinq vomiques considérables. J'ai donné des soins à un homme chez qui le sac s'est crevé sept à huit fois dans le cours de dix ans ; à le voir, on ne diroit pas que sa santé ait été jamais altérée. Mon ami PETIOT, dont la pratique est si étendue, m'a fait part de l'observation faite sur une personne qui, quoique jouissant aujourd'hui d'une bonne santé, a essuyé plusieurs fois la rupture d'une vomique. Il ne manque pas d'exemples de cette nature épars dans tous les auteurs. LIEUTAUD rapporte l'observation de quelques sujets chez lesquels ce phénomène s'est renouvelé vingt, trente et même quarante fois.

L'ouverture de l'abcès laisse entrevoir des espérances, si l'épuisement des forces n'est pas trop considérable, si le pus ne sort pas avec profusion, s'il est de bonne qualité, d'une consistance ni trop tenue, ni trop épaisse, d'une couleur blanchâtre, si l'oppression diminue, si la fièvre s'affoiblit, si la toux devient moins violente, si les sueurs ne sont pas trop fortes, que le sommeil soit plus tranquille, que l'appétit renaisse, que les crachats perdent leur mauvais goût, que les urines n'offrent plus à leur surface des molécules huileuses, enfin que l'ensemble s'améliore.

On est autorisé, au contraire, à porter un

jugement facheux, et à désespérer presque de l'état du malade si, l'épuisement est extrême, si la matière des crachats est trop tenue, trop âcre, ou trop épaisse, si leur couleur est foncée, brune, verte, s'ils sont ichoreux, si leur odeur est fétide, si les sueurs et la diarrhée se succèdent et se remplacent, ou s'unissent ensemble, si l'amaigrissement s'accroît de jour en jour; si le pouls est petit, foible, inégal, intermittent, presque écrasé ou vide, enfin si toutes les fonctions se dérangent.

Dès que j'étois assuré que la vomique existoit, je mettois tout en œuvre pour en procurer la rupture le plutôt possible. J'ai essayé et varié tour-à-tour bien des moyens pour parvenir à cette fin. Le premier que j'employai à cet effet, fut la vapeur d'eau chaude et de vinaigre, ou la fumée des plantes émollientes dirigée dans l'intérieur de la bouche à l'aide d'un entonnoir. C'est un des secours les plus propres à ramollir le sac qui renferme le pus. TISSOT propose à cet égard la vapeur d'une forte infusion de fleurs de sureau, rendue plus excitante par l'addition de l'oxymel scillitique. Ces divers moyens devenoient plus énergiques, quand on faisoit avaler à longs traits, des boissons délayantes, adoucissantes et diaphorétiques, dans la vue de distendre l'estomac, d'opposer une forte résistance au poumon, de diriger la matière purulente du côté de la trachée-artère, et d'ouvrir une route par les bronches. Sous ce

rapport j'ai prescrit l'eau de veau , l'eau de riz , d'orge, de chiendent , les tisanes de fleurs de sureau , de coquelicot acidulées avec le vinaigre , ou simple , ou scillitique. La pression qu'exerçoit alors sur le poumon le ventricule bien distendu par cette grande quantité de boisson , excitoit la toux qu'il étoit avantageux de solliciter vivement.

Ces divers moyens étant le plus souvent très-insuffisans, j'avois recours à d'autres plus actifs qui suscitoient de grandes secousses et facilitoient la rupture du kyste. Aussi, tantôt je tâchois de procurer des éternumens répétés , soit par le suc de poirée reniflé par les narines , soit par la poudre sternutatoire ; tantôt je cherchois à provoquer des nausées, soit par la barbe d'une plume , ou par l'introduction des doigts au fond du gosier, ou par l'injection dans la gorge de l'infusion de fleurs de sureau , aiguisée avec l'oxymel scillitique. A l'aide de ces moyens , je suis venu à bout de procurer quelquefois l'ouverture de la vomique , faisant toujours user d'une ample boisson.

Quelque avantageux qu'aient été ces secours, ils n'ont pas pu toujours déterminer l'ouverture de l'abcès ; peut-être y serois-je parvenu par l'administration de l'émétique que quelques médecins hardis ont tenté quelquefois avec succès pour procurer la rupture du kyste. GILCHRIST est du nombre de ceux qui n'ont pas appréhendé de l'em-

ployer. J'avoue franchement que je n'ai jamais osé le proposer, d'après les suites funestes que j'en ai vu résulter, notamment chez un homme élevé à une très-haute place, qui périt demi-heure après l'exhibition de l'émétique.

Il étoit de la dernière importance d'épier, après la rupture du kyste qui amenoit quelquefois des syncopes au moment où il se déchiroit, la voie que prenoit la nature pour se débarrasser de la matière purulente, de suivre toujours l'ordre de ses mouvemens et d'en aider la direction. C'est un précepte que n'a cessé de nous recommander le père de la médecine. *Quæ ducère oportet, quò maximè repunt; conducère oportet per convenientes locos.* Aph. 21, sect. 1. HIPPOCRATE a dit encore : *Quò natura vergit, eò ducendum est.* La nature se pratiquoit différentes issues; tantôt elle se faisoit jour par les selles, tantôt par les urines, les dépôts, et plus particulièrement par les crachats. Il falloit donc aider l'expectoration, si le pus prenoit cette voie qui est assez favorable.

Outre les tisanes dont il a été déjà question, j'en conseillois d'autres à cette époque dont les propriétés détersives et vulnéraires ne sont point équivoques, telles que celle de lierre terrestre, de bourrache, d'aigremoine ou de véronique mâle, d'hysope et de polygala édulcorées avec le miel. Le plus souvent je donnois la préférence à la tisane d'hypericum et de polygala, adoucie

avec le sirop de bugle. COLLIN a particulièrement recommandé l'emploi du polygala, qui ne convient que lorsque le malade ne se plaint ni de chaleur, ni d'irritation à la poitrine.

Je me suis servi dans le même temps, avec non moins d'efficacité, des loks incisifs et détersifs dont j'ai donné la formule dans le chapitre précédent. Ils coopéroient beaucoup à favoriser la sortie des crachats et à nettoyer les bronches.

Quelques jours après l'emploi de ces remèdes préconisés à juste titre pour soutenir l'expectoration et déterger le système bronchique, je prescrivois un bouillon fait avec demi-livre de poumon de veau ou de mouton, huit escargots, une drachme de racine d'enula campana; demi-poignée de feuilles d'endive verte, une pincée de véronique mâle et autant de lierre terrestre. De dix en dix jours, je le faisois alterner avec un verre de petit-lait dans la clarification duquel on jetoit une pincée des mêmes plantes vulnéraires et béchiques.

Je puis assurer que j'ai obtenu de grands effets de ces remèdes qui étoient alors d'autant plus indiqués que la masse des humeurs se trouvoit appauvrie, qu'elle étoit plus ou moins entachée d'une partie de la matière purulente qui y avoit pénétré par voie d'absorption, et que d'ailleurs il y avoit encore des restes de mouvement fébrile. Si cette fébricule étoit plus marquée le soir, je m'empressois de recourir au quinquina qui est

non-seulement le plus puissant remède pour fixer les redoublemens ou exacerbations, mais encore le plus grand anti-septique et le meilleur tonique. Il produisoit des effets plus salutaires, en le combinant avec le lichen d'Islande (1) qui a a été très-préconisé dans les affections de poitrine. C'est sous forme d'apozème que je l'ai conseillé le plus communément. On en préparoit deux verres, pour être pris à trois heures de distance l'un de l'autre, avec deux drachmes de quinquina rouge concassé, deux drachmes de lichen d'Islande, deux pincées de fleurs de tussillage, autant de lierre terrestre et une petite tête de pavot. On les édulcoroit avec une cuillerée de sirop balsamique de Tolu ou tout autre sirop analogue.

D'autres fois j'ai essayé avec autant de succès la décoction de quinquina coupée avec le lait de vache bien écrémé, quand cette petite fièvre se trouvoit liée avec la toux, la chaleur et l'irritation de la poitrine. MORTON, TORTI, TISSOT,

(1) On a beaucoup célébré, depuis quelque temps, les vertus de cette espèce de mousse. CRAMER dans sa Dissertation qui a pour titre : *Dissertatio inauguralis medica de lichene islandico*, en a loué les propriétés bienfaisantes dans les maladies de poitrine. REISKE a également prôné ses vertus médicinales dans son ouvrage *de lichene islandico*. EBELING n'a pas moins vanté les avantages de cette plante spécialement recommandée dans la phthisie pulmonaire qui n'est que trop souvent la suite de la vomique.

STOLL ont fait la plus heureuse application du quinquina combiné avec le lait, dans toutes les affections qui dépendent de la suppuration des organes pulmonaires. La combinaison du lait et du quinquina fournit le précieux avantage d'adoucir, d'embaumer, d'enrichir le sang, de corriger la diathèse purulente, d'épurer la masse générale, de relever le ton du système général des forces, et de fortifier sur-tout l'organisation des poumons. J'ai vu quelques cas de phthisie commençante, suite de la vomique, céder à l'union de ces deux substances.

J'ajouterai encore que sans être le partisan des baumes que quelques praticiens emploient trop familièrement dans ces affections de poitrine, j'ai tiré quelque avantage des pilules balsamiques de MORTON, données à la dose de cinq à six grains avant le lait, notamment quand les crachats conservoient trop long-temps le caractère purulent, ou qu'ils étoient d'une consistance tenace, gluante et difficiles à être expectorés.

C'est, sous le même point de vue, que j'ai substitué quelquefois aux pilules de MORTON le baume de LUÇATEL, pris à la dose de huit à dix grains. Quelques sujets se sont mieux trouvés de ce dernier moyen.

Quant aux autres remèdes décorés du nom de balsamiques, tels que le baume du Pérou, celui de la Mecque, du Canada, etc. etc. etc. je pense, avec quelques médecins qui n'ont jamais consulté

que leur propre observation, que loin de produire un bien réel, ils retardent au contraire la guérison. Qu'on suive leurs effets, et l'on ne tardera pas à se convaincre que bientôt après leur exhibition, le pouls devient plus agité, l'altération plus considérable, l'oppression plus forte et la rougeur des joues plus sensible. Aussi presque tous les médecins qui ne sont pas de la secte de BOERRHAAVE, ont rejeté ces substances échauffantes dont la réputation trop long-temps soutenue, avoit été usurpée. FOTHERGILL a donné un excellent mémoire sur l'abus et les inconvéniens des balsamiques dans la phthisie pulmonaire. Au rapport de WITHERS, rarement ces substances font-elles quelque bien. MORGAGNI avoit remarqué que ces remèdes augmentoient la chaleur, la fièvre et avançoient la suppuration. Heureusement que TISSOT leur a porté le dernier coup, et qu'ils sont aujourd'hui réduits à leur juste valeur.

Parmi les remèdes dont les succès ont été aussi très-frappans, je rangerai ici les eaux minérales légérement sulfureuses ou bitumineuses, à la source desquelles j'envoyois les malades dans les saisons convenables, quand l'état des forces le permettoit. Que de défenseurs de la patrie ont trouvé leur guérison à Bagnières, à Barèges, à Bagnols, à Cauteretz, à Bonnes et au Mont-d'Or ! Il est toujours avantageux de blanchir les eaux minérales avec un quart de lait, si la toux, l'irrita-

tion de la poitrine sont trop considérables. BORDEU dans son traité des maladies chroniques, a très-bien apprécié les avantages des eaux de Barèges coupées avec le lait, et ce seroit répéter ce qu'il a dit, que de donner plus de latitude à mes réflexions sur ce sujet.

Il n'est rien qui coopérât davantage à détourner de la masse générale une partie de la matière purulente qui s'y étoit introduite et à prévenir le développement de la phthisie pulmonaire qui en étoit souvent la suite, que l'application des exûtoires placés sur-tout à la cuisse ou à la jambe. Ces égoûts salutaires qu'on néglige un peu trop dans les hôpitaux, dégagent sensiblement la poitrine et empêchent le refoulement de la matière purulente qui s'échappe par cette voie. Mais au lieu d'établir un cautère qui ne s'accorde pas avec le métier des armes, je me bornois à faire mettre un vésicatoire dont l'écoulement entretenu quelque temps, aidoit puissamment la solution de cette maladie. Ce qui me déterminoit d'ailleurs à préférer quelquefois ce dernier égout, c'est qu'on pouvoit supprimer de suite le vésicatoire après la guérison de la vomique, sans encourir aucun risque, tandis que la suppression du cautère exposeroit souvent à un grand danger. Il étoit des cas cependant où le cautère devenoit indispensable.

A l'époque de la rupture de la vomique, le pus, loin de prendre la voie des bronches, s'échap-

poit quelquefois par les selles qui étoient alors plus fréquentes, et avoient la couleur et l'odeur de la purulence. Ainsi Arétée a observé que les abcès ou vomiques qui survenoient après les pleurésies se faisoient quelquefois jour par le ventre, et que les malades qui rendirent le pus par cette voie se rétablirent.

C'étoit dans ces cas qu'il falloit aider la nature à se débarrasser de cette matière âcre, hétérogène, par l'emploi des purgatifs doux, intercalés de temps en temps avec les autres moyens indiqués. La casse, les tamarins, la crême de tartre et la manne étoient ceux que je donnois de préférence. Ici les purgatifs âcres doivent être bannis, parce qu'ils irriteroient encore davantage les intestins déjà trop agacés par l'acrimonie du pus. C'est pourquoi on doit chercher à l'émousser et à l'expulser par des lavemens adoucissans, mucilagineux, préparés, par exemple, avec la graine de lin, les intestins de poulet, le lait, ou la décoction d'orge adoucie avec le miel. Il convient encore de les rendre détersifs, en y associant l'hypéricum et le lierre terrestre. Je me suis sur-tout bien trouvé des lavemens composés avec le lait, le jaune d'œuf, le safran oriental, et la térébenthine dans les cas de douleur aux entrailles.

Il est des observations qui attestent que le pus épanché a été entraîné quelquefois par les urines. Lorsque la nature prenoit cette route, l'emploi des doux diurétiques combinés avec les dé-

tersifs, étoit d'une nécessité absolue. Parmi ceux qui sont les plus recommandables, ce sont les pilules de térébenthine préparées selon le procédé que donne JEANNET DES LONGROIS dans son ouvrage sur la pulmonie [1]; la décoction de racine de pareira brava blanchie avec le lait, ou l'infusion de la doradille [2] et la teinture de succin dont l'action porte spécialement sur les organes urinaires. On s'est servi aussi quelquefois avec succès dans ce cas-là des pilules faites avec le suc de réglisse et le baume de Copahu dont le principe irritant est alors émoussé et corrigé par cette substance adoucissante. QUARIN a beaucoup vanté ces pilules qu'il a tentées avec fruit. L'eau seconde de chaux prise à petite dose en commençant, et que l'on peut porter progressivement jusqu'à dix ou douze onces, mais tou-

---

[1] Ces pilules se préparent avec la térébenthine qu'on fait cuire d'abord dans l'eau bouillante pour lui enlever ce qu'elle peut avoir d'âcre et lui donner la propriété de devenir dure et cassante. On la fait cuire derechef dans l'eau de gruau, l'eau d'orge ou l'infusion de lierre terrestre, selon les indications, et on y mêle ensuite égale quantité de sucre candi ou de sucre rosat pour en faire des pilules du poids de huit grains qu'on lie avec le sirop balsamique de Tolu et le beurre de cacao.

[2] On a extraordinairement exalté les propriétés de cette plante dans les affections des voies urinaires. On la regarde comme éminemment fondante, diurétique et détersive.

jours étendue dans une tasse de lait, a paru également produire quelque bien. C'est dans des cas de cette nature que les bains de siége ou de fauteuil, et les fomentations émollientes faites sur la région des reins, peuvent de même concourir, en facilitant le cours des urines, à charrier la matière purulente.

Si la rupture du kyste se fait brusquement, que le pus s'épanche dans la poitrine, et qu'il s'y répande en si grande quantité que la respiration en devienne très-gênée et très-laborieuse, il faut, sans perdre un moment, recourir à l'opération, notamment s'il y a une tumeur ou élévation dans un des côtés de la poitrine. Elle est la seule et unique ressource que l'on puisse tenter pour sauver la vie du malade. J'en ai vu faire une seule fois la tentative qui fut suivie de succès. CORREGE, Chirurgien en chef de l'hôpital, m'a assuré l'avoir pratiquée deux fois avec avantage. Retarder trop long-temps cette opération, c'est exposer le malade à périr brusquement, ou à devenir pulmonique, parce que le pus, par son séjour, détruit la substance du poumon, et qu'il est d'ailleurs repompé très - facilement dans la masse générale. Ce n'est pas que cette opération ne soit très-dangereuse; mais quelque douteux qu'en soit le succès, il vaut mieux l'entreprendre que de laisser périr le malade. *Anceps remedium quàm nullum experiri satiùs est.* CELSE. *Ad extre-*

mos

mos morbos exactè extremæ curationes optimæ sunt. HIPPOCRATE (1).

C'est pour l'ordinaire d'un heureux présage, quand le pus qui s'échappe de l'ouverture est pur et blanchâtre ; mais quand il est de couleur sanguinolente et qu'il répand une odeur fétide, c'est au contraire un signe de mort, ainsi qu'il conste par cette sentence d'HIPPOCRATE : *Evadere eos qui cùm suppurati, uruntur, aut secantur, si pus purum fluxerit, et album, si verò subcruentum, fæculentum et fœtidum, perire* (2). Il y auroit pourtant de l'imprudence et de la témérité de se décider à faire l'opération de l'empyème, si la maladie datoit de loin, et que les forces fussent épuisées. Cette considération est d'autant plus importante, qu'il faut y avoir le plus grand égard.

CHAPITRE V.

De la dyssenterie.

LA dyssenterie a été de tout temps le plus grand fléau des armées ; aussi donne-t-on vulgairement à cette maladie le nom de peste des camps

[1] *Aph. VI. sect. I.*
[2] *Aph. XLIV. sect. VII.*

et des hôpitaux, parce qu'en effet elle fait périr plus de soldats que le fer et le feu de l'ennemi. Elle commença à régner dans nos hôpitaux au mois de juillet 1794, qui fut très-chaud. Cette maladie devint fort commune et bien dangereuse vers la fin de la même année, et sur-tout au commencement de l'automne. A cette époque, elle prit la marche épidémique, et présenta un caractère si contagieux, que plus de cent cinquante hommes en furent affectés dans la même semaine, et la communiquèrent aux autres malades, tant civils que militaires, qui entroient journellement dans l'hospice.

Le cortège des signes gastriques bilieux ou muqueux accompagnoit ordinairement sa marche. Le génie malin l'entouroit quelquefois, mais jamais le mode décidément inflammatoire ne s'est déployé ; il lui prêtoit seulement quelques traits.

Sans la proximité du camp de Launac (1), peut-être n'aurois-je pas vu la dyssenterie aiguë ou fébrile régner épidémiquement; car les nombreux convois de malades évacués des divers hôpitaux de l'armée sur ceux de Montpellier, ne présentoient le plus souvent que des soldats atteints de

---

[1] Launac est une plaine à deux lieues de distance de Montpellier, où l'on avoit formé un camp qui renfermoit environ 7 à 8000 hommes. Cette plaine avoisine les plages marécageuses de nos côtes maritimes.

dyssenteries chroniques dont la plupart étoient rebelles, et alors presque incurables.

Les premiers malades qui nous furent envoyés de ce camp, éprouvoient depuis quelques jours des frissons, quelques bouffées de chaleur, un abattement extrême, un sentiment de lassitude au dos et aux lombes, et un assoupissement plus ou moins considérable. Bientôt ils ressentirent dans le bas-ventre des douleurs légères, qui par la suite devinrent vives, et furent suivies d'un ténesme ou envie continuelle d'aller à la garde-robe. Ce ténesme augmentant violemment amena de petites selles jaunes, glaireuses, fétides et fréquentes, avec beaucoup de vents (1). Ces déjections étoient très-délayées et en petite quantité, quelquefois muqueuses et mêlées de quelques stries ou filamens de sang. Rarement étoient-elles mélangées avec de véritables excrémens; et s'il y en avoit, ils présentoient communément une forme compacte et dure, semblable à des crotins de chèvre ou à de petites boules de cyprès.

A mesure que la dyssenterie fit des progrès, la couleur des matières se nuança, elle fut d'un jaune brunâtre ou verdâtre, d'autres fois d'un blanc jaunâtre, et par fois un peu noirâtre et d'une

---

[1] Sans doute que SYDENHAM n'a pas vu ce symptôme puisqu'il n'en parle point dans la description qu'il nous a laissée de la dyssenterie.

odeur très-fétide. Les malades se plaignoient de vives tranchées avant l'évacuation des matières, qui furent par intervalle très-sanglantes chez les uns, et purement muqueuses chez les autres (1). L'ardeur des urines se lioit souvent au ténesme, à raison de la sympathie bien établie qui existe entre l'intestin rectum et la vessie.

La plupart étoient aussi tourmentés d'une soif inextinguible; ils avoient la langue sèche, épaisse, jaunâtre ou blanchâtre, et un goût de fadeur ou d'amertume à la bouche. Quelques-uns éprouvoient encore des naùsées et de petits vomissemens qui pour l'ordinaire les soulageoient. Mais chez tous, la fièvre, qui étoit précédée d'un peu de froid et de chaleur, s'établissoit sensiblement le deuxième ou le troisième jour de la maladie; elle étoit rémittente, et s'étendoit par fois au-delâ du quatorzième ou du dix-septième jour, époque la plus commune de sa terminaison.

---

(1) Le sang mêlé avec les matières, n'est pas un symptôme inséparable de la dyssenterie. J'ai vu plusieurs sujets atteints de cette maladie, sans qu'il y eût aucun filet de sang dans leurs selles. Aussi MORGAGNI voudroit qu'on appelât cette dernière *dysenteria incruenta.* De sed. et caus. morb. epist. XXXI, §. I et XII. On la nomme ordinairement dyssenterie blanche. ROEDERER lui a donné le nom de *morbus mucosus.* Ce sont cependant les stries ou filamens de sang mêlés avec les matières, qui lui ont fait donner le nom de dyssenterie ou flux de sang.

La constitution de l'année qui imprime son cachet sur toutes les maladies, déterminoit conséquemment différentes espèces de dyssenterie, dont le caractère étoit relatif à la dégénération humorale qui prédominoit dans telle ou telle saison. C'est pourquoi la dyssenterie étoit presque toujours gastrique bilieuse en été, et quelquefois maligne, sur-tout en automne, très-souvent pituiteuse en hiver, et plus ou moins inflammatoire au printemps.

On en voit très-rarement de cette nature dans nos régions tempérées; mais comme elle se compliquoit par fois avec les autres espèces, principalement avec la bilieuse, dans la belle saison, chez les sujets sanguins, pléthoriques, et qui avoient abusé des liqueurs spiritueuses, il convient d'en tracer ici succinctement la description.

C'est communément dans les pays froids, élevés, montueux et battus par l'aquilon, et aux approches du printemps, que la dyssenterie phlogistique ou inflammatoire a coutume de s'établir. Elle attaque spécialement les soldats robustes, vigoureux, qui ont le sang dense et épais, qui se livrent à des exercices trop violens et pris en plein air, qui s'adonnent trop à la boisson, et qui ont été sujets à des hémorragies ou à un flux hémorroïdal. Elle se manifeste par un pouls dur, plein et fréquent, par un serrement du ventre, une forte chaleur, une soif excessive, par de vives douleurs d'entrailles; de violentes tranchées, le

ténesme, et des selles sanguinolentes et même purement sanglantes. Les tranchées augmentent par la plus légère pression de la main, et principalement par les nausées et le vomissement qui dépendent le plus souvent d'un état sympathique d'irritation ou de spasme. Le ventre est en outre très-tendu, soulevé, météorisé; la tête est très-douloureuse, le visage rouge, allumé, enflammé, les yeux saillans et humides. Un signe bien caractéristique de cette espèce, est encore une chaleur et une ardeur très-vive, qui s'étend depuis le gosier jusqu'à l'anus, au point que les malades comparent leurs souffrances à une brûlure intérieure.

On ne peut point se méprendre sur la nature de la dyssenterie gastrique bilieuse. C'est l'espèce la plus commune, et qui a été généralement la mieux décrite par les médecins des armées. La lecture des ouvrages de VAN-SWIETEN, de MONRO, de PRINGLE, de DEGNER, et surtout de ZIMMERMANN, en offre le tableau le plus exact. Ce dernier l'a décrite en grand maître.

La dyssenterie bilieuse s'est montrée particulièrement durant les fortes chaleurs de l'été. Elle frappoit de préférence les soldats secs, maigres, irritables et sensibles, qui étoient en proie à de fortes passions d'ame, qui se laissoient aller trop impétueusement à des mouvemens de colère, qui se nourrissoient d'alimens chauds, incendiaires, qui

étoient forcément exposés aux brouillards de la nuit, après des jours excessivement chauds et étouffans. Cette espèce étoit marquée par l'amertume de la bouche, la saleté de la langue plus ou moins enduite d'une couche jaune, par une chaleur âcre et pénétrante, par la soif, l'altération, les nausées, les vomissemens de matière bilieuse, par des frissons et des chaleurs qui se succédoient alternativement, par un pouls serré, fréquent, irrégulier, par des déjections jaunes, verdâtres qui laissoient un sentiment de feu à l'anus, par un ténesme presque continuel et très-importun, qui les sollicitoit à chaque instant d'aller à la selle.

Quoique la dyssenterie gastrique muqueuse se confonde par fois aisément avec la bilieuse, attendu qu'elles s'allient assez communément, elle offre néanmoins quelques traits particuliers qui servent à la faire distinguer. Elle se déclaroit sur la fin de l'automne et en hiver. Elle étoit plus familière aux soldats naturellement gras, phlegmatiques, surchargés d'humeurs ou d'embonpoint, qui avoient séjourné dans des habitations basses, humides, froides ou marécageuses, et qui s'étoient nourris d'alimens gras, gluans et visqueux. Elle se caractérisoit par la pâleur du visage, la décoloration des lèvres, et le boursoufflement des paupières, par la langue blanche, épaisse et même sèche sans altération, par le ténesme, des déjections glaireuses, écumeuses, mousseuses, semblables à la levure de la bière, et teintes seulement de

quelques stries de sang, où flottoient souvent de petits corps blanchâtres de la couleur et de la consistance du suif (1). Cette espèce étoit encore marquée par de petits aphtes (2) blanchâtres répandus dans l'intérieur de la bouche, lesquels s'étendoient même le long de l'œsophage. D'autres fois les malades rendoient par les selles des vers ronds. Ce symptôme est au reste assez commun à toutes les affections muqueuses. Presque tous les auteurs qui ont écrit sur la dyssenterie d'automne parlent de ces sortes de vers. PRINGLE, HUXHAM, MONRO n'ont pas oublié d'en faire mention.

Lorsque la dyssenterie, de quelque espèce qu'elle fût, acquéroit la dégénération septique ou maligne, elle présentoit la prostration extrême et subite des forces, un serrement considérable vers le creux de l'estomac, un délire sourd ou phrénétique, les yeux hagards, le regard farouche ou extatique, le vomissement de matières vertes et noires, la fréquence des selles de cette couleur, très-liquides, très-séreuses et très-puantes, le pouls concentré, profond, inégal, intermittent, l'haleine fétide, ainsi que l'urine et les sueurs, des pétéchies

---

(1) C'est précisément en automne, époque de l'année où la constitution muqueuse s'établit d'une manière plus prononcée, que nous trouvâmes dans les selles des dyssentériques ces petits corps blanchâtres ressemblant à des morceaux de fromage. PRINGLE et HUCK observèrent ce même phénomène dans la dyssenterie d'automne qui régna en 1762.

(2) Ces aphtes étoient pour l'ordinaire de mauvais présage.

disséminées sur chaque partie du corps, et différemment nuancées, tantôt brunes, bleuâtres, et tantôt jaunes et noirâtres, des vésicules remplies d'un pus verdâtre, la difficulté d'avaler, la gêne de la respiration, la langue sèche, noire, presque retirée au fond du palais; en un mot, les défaillances, les syncopes et les sueurs froides.

Sans chercher à parcourir tout le domaine des causes capables de donner naissance à la dyssenterie épidémique, dont le venin contagieux paroît n'être autre chose qu'une matière plus ou moins âcre, septique, très-subtile et très-déliée, qui s'insinue aisément dans le corps, il convient que je parle au moins de celles qui ont le plus de pouvoir sur la production et le développement de cette maladie. Une des plus puissantes est sans contredit la suppression de la transpiration qui se dévie sur le tube intestinal, laquelle est déterminée par l'impression d'un air chaud ou humide, ou froid et humide, chargé des miasmes putrides qui s'élèvent de tant de corps en putréfaction, soit dans les hôpitaux, soit dans les camps; car les camps sont assis quelquefois dans des terrains humides et marécageux, d'où s'exhalent ces effluves putrides qui donnent lieu trop souvent à la production de la dyssenterie : c'est pourquoi le camp de Launac, à raison de la proximité des marais qui répandent dans l'atmosphère des exhalaisons fétides, qui de tout temps ont plus ou moins désolé et infecté, en été et en automne, les habitans des

villages voisins, nous fournissoit journellement des dyssenteriques. Probablement cette maladie auroit elle fait même de plus grands ravages, si on n'avoit levé ce camp (1). C'est peut-être au trop grand nombre de malades rassemblés et pressés dans les hôpitaux, et aux latrines trop voisines des salles que l'on doit rapporter encore la contagion ; car tous les miasmes putrides, en pénétrant dans l'économie animale, soit par les pores absorbans de la peau, soit par les narines, les poumons et l'œsophage, communiquoient aisément la maladie, à laquelle disposoit fortement la mauvaise qualité des alimens, tels sur-tout que les fruits verts (2), et la boisson des eaux dures, corrompues, impures et troubles.

---

[1] TACITE nous apprend que les Romains furent souvent forcés de changer de camp en Germanie, par rapport à l'air infect qui s'élevoit des marais voisins.

VÉGÈCE conseilloit aussi de changer souvent de camp ; *Castra mutanda.*

[2] Si l'abus des fruits verts a donné lieu à la dyssenterie, c'est une grande erreur de croire que les fruits mûrs, qui sont si propres à corriger l'âcreté de la bile, à fondre l'épaississement des humeurs, aient jamais occasionné cette maladie, que quelques médecins, trop imbus de ce préjugé vulgaire, ont pourtant assignée à cette cause. Il conste par l'observation de la plupart de ceux qui ont pratiqué dans les armées, que l'usage des fruits mûrs a été le préservatif de la dyssenterie, et a même coopéré à la dissiper. On en trouve plusieurs exemples de guérison dans les écrits de PRINGLE, de MONRO, de ZIMMERMANN et de TISSOT.

Tels sont les principes différens d'altération qui corrompent et rendent putrides les fluides du corps vivant, déterminent les humeurs à se porter en trop grande abondance sur le canal intestinal, et produisent la dyssenterie dont l'espèce varie selon l'influence de la saison; car, malgré l'autorité de PRINGLE, qui assure que toutes les dyssenteries épidémiques qu'il a vues dans les armées en différens temps, ont toutes été de la même nature, je pense avec SYDENHAM, qu'il y a des épidémies dyssenteriques de différente nature, quoiqu'elles paroissent presque sous la même forme.

A en juger par les nombreuses victimes qu'immoloit presque journellement la dyssenterie dans nos hôpitaux, ne seroit-on pas en droit de dire que c'est, de toutes les maladies qui y ont régné, celle qui a été la plus meurtrière. Mais ce n'est que la dyssenterie lente ou chronique, dont j'esquisserai bientôt le tableau, qui y a fait effectivement les plus grands ravages. Elle dégénéroit souvent même en des hydropisies mortelles. Mais la dyssenterie aiguë n'a pas été funeste. Lorsqu'elle passoit à la dégénération maligne, qu'elle étoit accompagnée du hoquet, de déjections noires et

---

Ce dernier dit, qu'il n'y a point de dyssenterie dans les années qui abondent en fruits, parce qu'ils corrigent l'âcrimonie de la bile, et en fondent l'épaississement. ALEXANDRE DE TRALLES rapporte, dans un passage, qu'on a eu recours de tout temps avec succès aux fruits bien mûrs, pour guérir la dyssenterie.

fétides de nature atrabilaire (1), de la prostration des forces, de sueurs partielles et froides. Elle frappoit toujours du coup mortel, lorsque la langue étoit sèche, raboteuse, de couleur cendrée ou livide, le ventre dur, tendu, la déglutition difficile, il y avoit peu d'espoir de guérison. Les ulcères de la gorge, ou les aphtes répandus dans l'intérieur de la bouche et le hoquet étoient souvent les avant-coureurs de la mort. Ce dernier symptôme survenu à la fin de la maladie, étoit l'annonce de la gangrène.

Mais la dyssenterie gastrique bilieuse ou pituiteuse, cédoit ordinairement du quatorzième au vingt-unième jour, si on la traitoit méthodiquement; et elle donnoit des espérances de cette terminaison favorable, principalement quand les tranchées et le ténesme s'appaisoient après les vomitifs, quand les selles n'étoient ni si fréquentes, ni si sanglantes, qu'elles prenoient une consistance pultiforme; lorsque la fièvre diminuoit, qu'une douce moiteur se répandoit uniformément sur l'habitude du corps, et qu'enfin le sommeil et les forces reparoissoient.

C'est en bien étudiant le caractère de la dyssenterie, en m'attachant à en reconnoître l'espèce, et en prenant en considération le génie de la fièvre

---

[1] HIPPOCRATE a dit que la dyssenterie qui naît de l'atrabile est mortelle. *Dysenteria, si ab atrabile incœperit, lethale. Aph. XXIV, sect. IV.*

qui l'accompagnoit et la nature de la constitution de la saison, que je parvins à rendre cette maladie moins redoutable.

N'ayant jamais vu la dyssenterie se montrer sous la forme exclusivement phlogistique ou inflammatoire, parce qu'elle ne règne pas dans nos climats, je me dispenserai de parler des détails, de la méthode curative qui lui est propre, laquelle consiste en des saignées plus ou moins répétées, des tisanes rafraîchissantes, et tout l'appareil anti-phlogistique capable de diminuer la cohésion trop forte des solides, calmer leur irritabilité excessive, et tempérer la fougue des mouvemens des fluides.

Je m'arrêterai spécialement à décrire les moyens que j'ai mis en œuvre pour combattre la dyssenterie gastrico-bilieuse ou pituiteuse, ou bilioso-pituiteuse qui a été l'espèce la plus commune qui ait affligé nos frères d'armes.

Lorsque cette espèce contractoit quelque alliance avec l'état inflammatoire qui s'établissoit plus ou moins vers l'équinoxe du printemps, et qui étoit marqué par la rougeur de la face, la dureté et la fréquence du pouls, la tension très-douloureuse du bas-ventre, et la fréquence des selles sanglantes, je m'empressois de faire ouvrir la veine, et de prescrire en même-temps les boissons anti-phlogistiques. Rarement j'ai été obligé de réitérer la saignée, parce que cette maladie ne participoit que foiblement de la diathèse inflamma-

toire. Si SYDENHAM, PRINGLE, HUXHAM, MONRO, BEKER recommandoient la saignée dans le principe de la dyssenterie, c'est qu'ils pratiquoient dans des contrées froides, septentrionales, où la diathèse phlogistique domine pour l'ordinaire, et où la dyssenterie participe plus du mode inflammatoire. BARBETE a dit avec raison, que la dyssenterie, comme dyssenterie, n'exige jamais la saignée (1). Ce n'est en effet que l'état de complication phlogistique qui nécessite l'ouverture de la veine.

Les vives tranchées qui tourmentoient les dyssenteriques ne m'autorisoient pas à mettre en pratique la saignée, à moins que la plus légère pression du ventre ne les aggravât violemment; car ici l'âcre gastrique bilieux ou muqueux, plus ou moins exprimé par l'appareil des signes que présentoit la dyssenterie de cette nature, étoit exalté davantage par la saignée. Aussi, dès l'invasion de cette maladie, je tâchois de l'émousser par des boissons adoucissantes et mucilagineuses, telles, par exemple, que les tisanes d'orge, de gruau, d'avenat, de réglisse, de graine de lin, etc. Ces boissons contribuoient puissamment à la guérison de la dyssenterie, parce qu'elles tendent directement à délayer les fluides, et à corriger leur acrimonie. Je les remplaçois avec fruit, lorsquelle avoit le caractère foncièrement bilieux, par l'eau

(1) *Prax. med. lib. IV.*

de veau ou de riz acidulée légérement avec le suc de citron, par la limonade, l'orangeade, l'eau de groseille, ou un léger oxycrat adôuci avec du sucre. C'étoit principalement chez les sujets éminemment bilieux, qui avoient la langue sèche, aride et qui se plaignoient de soif et d'altération, que ces tisanes obtenoient la préférence. Les boissons mielleuses que BAGLIVI recommande, étoient en général très-salutaires. Aussi plusieurs personnes ont regardé le miel comme un spécifique de la dyssenterie, et en ont fait un secret.

Pour modérer et calmer les ténesme, qu'excitoit la présence de cet âcre bilieux ou catharral, dissiper la constriction du colon et des autres intestins, et évacuer les matières qui y étoient retenues, je prescrivois matin et soir des lavemens adoucissans et mucilagineux, préparés, tantôt avec la graine de lin, la fleur de mauve et de bouillon blanc, et tantôt avec la décoction des tripes de mouton, de poulet ou de courge blanche, ou de son lavé et le jaune d'œuf. Le soulagement bien marqué qui en résultoit, en rendoit souvent la répétition nécessaire durant le cours de la maladie, mais principalement les premiers jours.

Après ces simples moyens qui tendoient à émousser l'âcreté de la matière bilieuse ou pituiteuse, qui exerçoit trop vivement son impression sur le système abdominal, je donnois un émétique qui étoit au reste bien indiqué par la conges-

tion gastrique, qui constituoit la cause matérielle de cette dyssenterie.

Le caractère de la maladie décidoit la nature du vomitif. Si elle étoit gastrico-muqueuse ou mucoso-bilieuse, je combinois alors quinze grains d'ipécacuanha, et un ou deux grains de tartre stibié. ELLER, STOLL ont beaucoup préconisé les avantages de cette combinaison, dont ils se sont servis souvent avec beaucoup d'efficacité. Mais dans la bilieuse, je me contentois de faire prendre un scrupule ou vingt-cinq grains d'ipécacuanha, dans deux onces d'eau, ou quelques cuillerées de bouillon gras. Cette dose suffisoit pour provoquer des vomissemens qui, aidés encore par quelques tasses d'eau tiède, ou d'infusion de fleurs de camomille, débarrassoient l'estomac de la surcharge saburrale, et changeoient l'ordre des mouvemens des humeurs trop disposées à se porter sur les voies inférieures; car il faut, autant qu'il est possible, susciter de petits ébranlemens, donner des secousses qui puissent se réfléchir de l'estomac sur tout le système, et corriger la manière d'être vicieuse du mouvement péristaltique.

C'est sous ce point de vue qu'à l'exemple de quelques praticiens, j'ai ordonné souvent cinq grains d'ipécacuanha, que je répétois trois ou quatre fois dans la matinée. Ce remède ainsi administré réussissoit très-bien, sur-tout chez les sujets irritables, sensibles et faciles à émouvoir; il étoit même plus assuré, parce que chaque prise

amenoit

amenoit des vomissemens qui vidoient plus complétement l'estomac, le fortifioient davantage, et établissoient un autre ordre de mouvemens plus soutenus et très-salutaires.

L'ipécacuanha que GUILLAUME PISON et HELVETIUS ont les premiers employé avec un succès éclatant dans la dyssenterie, et qu'on a regardé depuis lors comme le spécifique (1) de cette affection, doit toujours obtenir la préférence dans la dyssentérie bilieuse, parce qu'il possède une vertu plus marquée contre cette dégénération.

Quelques jours après l'administration de l'ipécacuanha que les circonstances obligeoient de réitérer quelquefois, je me repliois sur l'usage des purgatifs doux nécessités par l'appareil des signes qui marquoient la turgescence intestinale.

Cette turgescence participant sur-tout du caractère bilieux en été, réclamoit alors l'emploi de la casse, soit en bâton, soit en pulpe, des tamarins et de la crème de tartre qui étoient les évacuans les plus convenables. Les simples laxatifs évacuoient doucement la bile, corrigeoient l'âcreté de cette humeur, et ne laissoient sur les entrailles

(1) C'est le cas de dire ici qu'il n'y a pas de véritable spécifique sans la combinaison ou le concours des circonstances : car tel remède qui passe pour spécifique dans telle maladie ne guérit pas indistinctement tous les sujets qui en sont atteints. Le mercure ne surmonte pas toutes les véroles, ni le quinquina toutes les fièvres intermittentes.

aucun sentiment d'irritation qu'auroient déterminé à coup sûr, la rhubarbe, les sels neutres, ou les autres purgatifs chauds et irritans. Je m'abstenois entièrement de ces derniers moyens dans la dyssenterie bilieuse, parce qu'ils auroient agacé davantage les tuniques des intestins, exaspéré encore plus l'humeur de la bile, et aggravé par conséquent la maladie.

Le plus souvent la combinaison de deux onces de tamarins et d'une once de crème de tartre qu'on faisoit bouillir dans trois ou quatre verres d'eau distribués dans la matinée à demi-heure de distance l'un de l'autre, procuroit des évacuations alvines suffisantes, notamment chez les sujets mobiles et faciles à être évacués. Très-souvent j'associois au premier verre cinq grains d'ipécacuanha qui agissoit plutôt comme tonique, que comme vomitif. Si les deux premières prises n'opéroient pas assez, je faisois dissoudre deux onces de manne dans le dernier verre. Cette substance convenoit particulièrement quand la dyssenterie étoit gastrico-muqueuse, ou au moins mucoso-bilieuse.

Comme la dyssenterie aiguë ne se terminoit pour l'ordinaire qu'après le quatorzième, le dix-septième, ou le vingtième jour, et qu'elle étoit entourée, durant son cours, de signes gastriques plus ou moins tranchans, je répétois cette purgation selon les circonstances, observant rigoureusement de ne jamais la placer les jours où les re-

doublemens avoient coutume de se montrer, ni les jours décréteurs que nous avons plusieurs fois désignés dans différens chapitres de cet ouvrage.

Tant que la dyssenterie dépendoit d'un principe bilieux, âcre, je me donnois bien de garde d'user de la rhubarbe que beaucoup de médecins ont pourtant proclamée comme un spécifique de cette affection. La rhubarbe dont on fait communément un si grand usage, est, à plusieurs égards, le purgatif qui convient le moins alors. Cette substance, à raison de sa vertu tonique et astringente, ne pouvoit être utile que lorsque la matière bilieuse, âcre, putride, avoit été émoussée, corrigée et évacuée, et qu'on n'avoit plus à redouter l'acrimonie de cette humeur; car autrement la rhubarbe auroit aggravé le ténesme et les tranchées. GEOFFROI a observé que la rhubarbe augmente la chaleur et l'irritation des entrailles, et sa vertu astringente dans laquelle on place tant de confiance, loin d'être utile, ne peut être que préjudiciable à cette époque. C'est pourquoi SEPTAL, médecin de Milan, improuve l'usage de cette substance dans les fièvres bilieuses d'été.

Ce n'est donc que sur la fin de la dyssenterie bilieuse, et dans celle qui participe du caractère muqueux, ou qui l'est décidément, que la rhubarbe peut convenir. Elle sert alors à fortifier l'estomac et les intestins dont l'atonie est sensiblement exprimée par l'abondance des selles séreuses, aqueuses, glaireuses, rendues sans beaucoup de dou-

leur, sans cuisson, ni chaleur au fondement. ELLER, PRINGLE, MONRO avoient souvent remarqué que la rhubarbe ne produisoit de bons effets que sur la fin de la maladie, et quand l'irritation étoit calmée. Je n'en ai obtenu des succès éclatans que dans la dyssenterie catharrale ou muqueuse qui se compliquoit très-aisément avec la bilieuse, dans nos climats, vers l'équinoxe d'automne. Dans ces sortes de cas le mélange de vingt-cinq grains de rhubarbe en poudre et de huit à dix grains de mercure doux a été très-salutaire, mais le plus souvent j'ai alors employé avec avantage, une purgation faite avec une drachme de rhubarbe concassée, deux onces et demie de manne et une once de sirop de chicorée composé. Quelque violentes qu'aient été les tranchées, je ne me suis jamais permis l'usage des calmans et anodins que sur la fin de la maladie et après les évacuans convenables. Ce seroit assurément courir le risque de supprimer le flux dyssenterique et d'ouvrir la porte à une foule de maux, que de se hâter de recourir trop tôt aux parégoriques et narcotiques pour calmer les douleurs des entrailles et diminuer l'intensité du ténesme. Ce n'est qu'avec beaucoup de circonspection que l'on doit se décider à administrer ces moyens; ils ne doivent trouver leur place que lorsqu'on est assuré d'avoir délivré les premières voies de cet amas de matières âcres, putrides, bilieuses ou muqueuses dont la présence irrite considérable-

ment les tuniques du tube intestinal. A cette époque de la maladie où l'on est raisonnablement fondé à croire que l'irritation et la douleur dépendent plutôt d'un principe nerveux qu'humoral, il est avantageux de donner des calmans Je me suis servi alors assez familièrement et avec efficacité, d'une drachme de diascordium dans deux cuillerées d'eau, ou d'un simple julep fait avec une once de sirop de limon ou de coings, quinze ou vingt gouttes anodines de SYDENHAM, une ou deux cuillerées de teinture aqueuse d'ipécacuanha et deux onces d'eau de fleur d'orange et de plantain.

Dans cette même vue, j'ai conseillé les fomentations émollientes et carminatives sur l'abdomen, et le demi bain. Beaucoup de praticiens se sont bien trouvés de ce dernier moyen. BAKER rapporte, dans son traité de la dyssenterie, l'exemple d'un dyssenterique à qui le bain enleva tout-à-coup la douleur des entrailles, et procura une évacuation considérable qui amena bientôt la guérison.

Si les selles étoient trop sanglantes, notamment vers le déclin de la dyssenterie, je substituois au sirop de limon, une once de sirop de roses rouges, auquel on attribue une vertu légérement astringente.

Quelques individus éminemment irritables ont retiré le plus grand soulagement d'un bol préparé avec un grain d'opium, un grain d'ipécacuanha

enveloppés dans la conserve de roses. CULLEN faisoit un grand usage de ce moyen dont nous ferons sur-tout sentir la nécessité dans le traitement de la dyssenterie chronique.

Toutes les fois que la dyssenterie, soit qu'elle fût gastrique-bilieuse, ou muqueuse, ou même participant du mode inflammatoire, prenoit la dégénération maligne (1), je me repliois alors sur la méthode anti-septique que j'ai détaillée dans l'histoire des fièvres rémittentes de mauvais génie; c'est, à quelques modifications près, le même traitement que j'y ai opposé. Mais j'ai eu occasion de remarquer que les remèdes anti-putrides pris sous forme de bol ou de pilules opéroient plus heureusement. C'est pourquoi j'ai combiné très-souvent une drachme de quinquina rouge en poudre avec quatre grains de camphre et deux grains d'ipécacuanha enveloppés dans le sirop de limon et la conserve de roses. Ce mélange réduit en pilules et répété de quatre en quatre heures a concouru le plus ordinairement à triompher de la dyssenterie maligne.

L'observation apprend que le quinquina pris

---

(1) La malignité peut être considérée dans une maladie comme un mode particulier, mais elle ne constitue pas une classe distincte de maladies, puisqu'elle peut survenir à toutes les affections. Aussi PROSPER ALPIN remarque-t-il fort à propos qu'il n'y a aucune fièvre qui ne puisse par accident devenir maligne. *De method. med. lib. V. cap. IX.*

en substance réussit toujours beaucoup mieux qu'en décoction et en extrait, lorsqu'il s'agit de combattre des cours de ventre dyssenteriques de mauvais caractère, qui présentent sur-tout des redoublemens bien marqués. MONRO, TISSOT, CULLEN et WILSON attestent avoir obtenu de grands avantages du quinquina en poudre dans les dyssenteries malignes. On doit proscrire l'extrait de cette écorce, parce qu'il a la propriété de tenir le ventre libre, et qu'il ne pourroit qu'augmenter par-là le flux dyssenterique.

La violence des douleurs, l'intensité du ténesme et la fréquence des selles sanglantes m'ont déterminé quelquefois à ajouter au bol ci-dessus indiqué un demi-grain ou un grain d'opium. Je n'ai eu qu'à me louer de cette association qui tend à calmer la douleur des entrailles et à diminuer l'abondance des évacuations. MORTON, WHITT et PRINGLE se sont servis avec succès du quinquina combiné avec l'opium, ou ses préparations dans les dyssenteries malignes, ou dans les fièvres malignes compliquées de flux dyssenterique.

La prostration des forces, l'assoupissement et le délire obscur nécessitoient dans cette espèce, principalement quand elle étoit muqueuse, ou qu'elle en retenoit l'empreinte, l'application des vésicatoires tirés des cantharides, soit à la nuque, soit aux gras des jambes, soit en d'autres endroits. C'est particulièrement à TISSOT et à HIRTZEL qu'on a l'obligation d'avoir fait sortir les pre-

miers de l'oubli, l'application des vésicatoires dans les dyssenteries malignes, car on ne sait par quelle fatalité ils étoient tombés depuis long-temps dans le discrédit. Ce n'est pas même sans succès que je les ai fait encore appliquer sur le bas ventre, sur-tout quand la douleur étoit fixe et constante. Ce moyen étoit très-propre à calmer les douleurs et à dissiper la constriction du côlon. LIND, FOUQUET et RAYMOND de Marseille en préconisent beaucoup l'application.

Les effets des vésicatoires sont toujours plus heureux et plus assurés, lorsqu'on donne en même temps intérieurement des remèdes propres à réveiller l'action languissante du principe de vie.

Sous ce rapport le quinquina et le vin sont sans contredit les moyens les plus énergiques qu'on puisse employer. Que d'avantages le vin ne réunit-il pas ! C'est un des plus puissans toniques et anti-putrides. On sait que VAN-SWIETEN, PRINGLE, MONRO en recommandoient spécialement l'usage. Il n'est pas de praticien qui n'en connoisse aujourd'hui la vertu bienfaisante. J'avois toujours soin d'en faire avaler une ou deux cuillerées plus ou moins répétées dans la journée, notamment après des déjections trop copieuses. Le vin relevoit alors le ton des forces vitales et prévenoit même les foiblesses qui survenoient assez souvent dans le cours de ces maladies.

C'est par l'ensemble de ces divers moyens placés à propos que j'ai eu le bonheur de voir échap-

per le plus grand nombre des soldats atteints de la dyssenterie aiguë. Il conste, d'après les tables que j'ai toujours eu soin de dresser exactement, que de trente sujets il n'en périssoit pour l'ordinaire qu'un.

Mais lorsque la dyssenterie étoit d'un génie très malin, ou qu'elle avoit été mal traitée dans le principe ou négligée, qu'elle traînoit depuis quelque temps, qu'elle étoit enfin chronique, elle se terminoit alors le plus fréquemment par la mort. Je n'ai vu que trop de ces exemples funestes chez les volontaires évacués par convois des différens hôpitaux de l'armée sur ceux de Montpellier.

De la dyssenterie chronique.

Ce n'est pas sans éprouver un sentiment de douleur que je vais m'occuper maintenant de la triste et déplorable situation de ces jeunes défenseurs de la patrie que la dyssenterie affligeoit depuis plusieurs mois, et qui venoient trouver souvent leur tombeau dans nos hôpitaux, tant leur état étoit désespéré. La plupart étoient effectivement très-foibles, décharnés, épuisés et abattus, soit par la durée de la maladie qu'ils traînoient depuis trois ou quatre mois, soit par la fatigue et l'incommodité des voyages, soit par l'abus des alimens grossiers, indigestes et bizarres qu'ils achetoient le long de la route, malgré la surveillance

de l'officier de santé qui les accompagnoit. J'en ai vu plusieurs rendre le dernier soupir trois ou quatre jours après leur arrivée ; d'autres expirer même aux portes de l'hôpital, en proférant leur nom pour y être enregistrés. L'on sait que de toutes les maladies épidémiques et contagieuses, la dyssenterie chronique est en effet celle qui a fait le plus de victimes.

Il n'étoit pas difficile de la reconnoître. Outre l'amaigrissement du corps, la perte totale des forces, la diminution de l'appétit, le caprice du goût, le dérangement des digestions, la lenteur, la foiblesse, et d'autres fois la précipitation du pouls ; la peau étoit sèche, aride, la figure plombée, presque éteinte, la langue rouge, ridée, raboteuse ; elle étoit cependant quelquefois sale, épaisse et jaunâtre. Les malades se plaignoient encore d'une grande altération, et plus on leur permettoit de boire, plus le flux de ventre augmentoit. Les selles étoient par fois si rapprochées, qu'ils étoient obligés de se lever à chaque instant pour se mettre sur les chaises percées. Enfin les déjections étoient d'une couleur différente, tantôt jaunes ou brunâtres, tantôt grisâtres, mais aqueuses, et mêlées avec des matière glaireuses plus ou moins sanguinolentes

En inspectant soigneusement les cadavres des dyssenteriques, nous avons le plus souvent trouvé sur la surface du côlon et du rectum une tumeur glaireuse, sanguinolente. D'autres fois nous avons

vu tout le canal alimentaire dans un état de suppuration (1) et le mésentère plus ou moins enflammé. Il m'est encore arrivé de trouver l'intestin rectum en partie gangrené.

Avant de passer au traitement de la dyssenterie chronique, il est nécessaire de rappeler qu'il y a un rapport constant entre les constitutions des saisons et les maladies chroniques. Cette considération influe puissamment sur le succès de la méthode curative. On sait que SYDENHAM mit fin à une dyssenterie qu'une femme traînoit depuis trois ans, par l'usage de la saignée, parce qu'il régnoit alors une constitution inflammatoire bien prononcée ; c'est pourquoi SYDENHAM appelle la dyssenterie la fièvre de la saison qui se jette sur les intestins.

C'est donc un point très-important dans la dyssenterie chronique de ne jamais perdre de vue le génie de la constitution dominante. On parvient alors plus aisément à y opposer tel remède de préférence à tel autre que le vulgaire des médecins prescrit indistinctement dans les différentes espèces de dyssenteries chroniques qui sont les

---

(1) Cette ulcération des intestins que détermine à la longue la dyssenterie avoit été remarquée par AVICENNE et VALLESIUS. C'est probablement ce qui avoit fait avancer à GALIEN, ARETÉE et CELSE que la dyssenterie étoit une exulcération des intestins. Combien de fois dans les maladies ne prend-on pas l'effet pour la cause !

plus réfractaires et les plus difficiles à vaincre.

Quoique les émétiques et les purgatifs en général, ne couviennent pas trop dans cette derniere période de la maladie, c'est-à-dire, dans la dyssenterie lente, il ne faut pas cependant les rejeter entièrement. Leur usage doit être subordonné aux circonstances. La souffrance des organes digestifs, le vice des digestions qui en résultent, engendrent plus ou moins de mauvais sucs, et nécessitent conséquemment l'administration des évacuans. C'est alors que je me suis permis de donner quinze ou vingt grains d'ipécacuanha partagés en trois prises, distribuées à demi-heure d'intervalle, l'une de l'autre. Ce remède a été de la plus grande utilité. MONRO avoit observé que les vomitifs répétés à propos rendoient plus prompte la guérison de la dyssenterie, quand elle étoit opiniâtre. HIPPOCRATE avoit remarqué que le vomissement qui avoit lieu sur-tout spontanément, terminoit quelquefois la dyssenterie lente. *A profluvio alvi longo correpto, vomitus sponte accedens, solvit alvi profluvium* (1).

J'ai d'autres fois administré les purgatifs avec fruit, lorsque les malades avoient la langue sale, jaune ou blanchâtre, que leur haleine étoit fétide; qu'ils étoient sans appétit, sans goût; que les digestions étoient très-lentes et pénibles. Mais

(1) *Aph. XX. sect. VI.*

je me donnois bien de garde de n'employer que les seuls purgatifs toniques, ainsi que le pratiquent quelques médecins qui pensent que la dyssenterie chronique ne peut dépendre que de l'atonie des intestins et du relâchement de leur fibre.

Cette méthode qui est la plus généralement adoptée, ne peut pourtant pas convenir dans tous les cas. Elle étoit souvent contr'indiquée par l'éréthisme ou la crispation des tuniques des intestins, par l'âcreté de la bile, la cuisson du fondement, l'altération, la soif et autres symptômes de cette nature qui constituoient le caractère de la dyssenterie bilieuse chronique. Je me suis toujours bien trouvé dans cette occurrence, d'un verre de purgation préparée avec une once de tamarins, une drachme de rapure de santal citrin, deux onces et demie de manne, et deux cuillerées de décoction ou de teinture aqueuse d'ipécacuanha.

Lorsqu'il y avoit, au contraire, des signes de dyssenterie lente muqueuse, exprimée par le teint cachectique, la blancheur de la langue, l'absence de la soif, et de petites douleurs vagues répandues sur l'habitude du corps, j'ai tiré alors le plus grand avantage d'un purgatif tonique composé avec deux gros de mirobolans citrins, un gros de rapure de santal citrin, demi-gros de rhubarbe concassée, et deux onces et demie de manne. Il étoit même prudent de délayer dans la colature un gros de confection d'hyacinthe, afin de sou-

tenir le ton des forces qu'énervent pour l'ordinaire les évacuans.

Ce seroit assurément affoiblir davantage le système des forces digestives que de se décider à réitérer les purgatifs sur la seule inspection de la langue qui peut présenter long-temps une teinte blanchâtre, sans que les premières voies soient pourtant chargées de saburre. Que les jeunes praticiens ne se laissent pas tromper par ce signe ; qu'ils n'oublient pas que la blancheur de la langue ne désigne pas toujours la présence des mauvais sucs ; ce caractère indique plutôt, et particulièrement sur la fin de la maladie, la foiblesse, la débilité et la langueur des organes digestifs dont il faut relever les forces. Car cette couche blanchâtre de la langue disparoit sitôt que les digestions sont rétablies. *Ex linguâ solâ*, dit STOLL, (1) *nondùm naturaliter se habente, ubi reliqua bona fuere, iterandæ vacuationis necessitatem nullam colligimus. Suus enim linguæ naturalis color redit, ubi suus ventriculo vigor redierit.* On ne doit donc réitérer les purgatifs qu'autant que le besoin en est évidemment démontré par le concours des signes qui annoncent que la congestion saburrale n'est pas entièrement détruite.

Après l'emploi des évacuans, j'administrois dans la dyssenterie chronique qui tenoit à un état

---

[2] *Rat. med.* tom. 2. pag. 256.

d'éréthisme et d'acrimonie humorale , les mucilagineux mariés avec les calmans et les légers astringens , afin de corriger et d'émousser l'âcreté des humeurs , de modérer les douleurs des entrailles , et de diminuer le flux de ventre. Pour cet effet , je donnois tantôt ensemble tantôt séparément la tisane d'orge ou de gruau sur un pot de laquelle on faisoit dissoudre une drachme de gomme arabique ou de gomme adragant , le decoctum album de SYDENHAM , les gelées de corne de cerf , les crèmes d'avenat , de fécule de pommes de terre, de sagou ou de salep. DEGNER regarde le mucilage de salep comme le meilleur anti-dyssenterique.

J'ai également donné le lait avec assez de succès , particulièrement celui de chèvre qui est moins relâchant , plus tonique , et qui constipe même quelquefois. Je le rendois un peu astringent et tonique en le coupant avec quelques cuillerées d'eau seconde de chaux , ou avec une légère décoction de cachou ou d'écorce de grenade.

Il ne manque pas d'observations qui prouvent que la diète blanche ou laiteuse a opéré quelquefois la guérison parfaite de la dyssenterie chronique , qui tient à un état d'éréthisme des solides , et d'acrimonie des fluides. BAKER donnoit le lait de vache , dans lequel on faisoit bouillir de la graisse nouvelle et un peu d'amidon. Au rapport de DEGNER , LUDWIC guérit une dyssenterie

épidémique par l'usage du lait dans lequel on avoit fait fondre de la cire. ALKENSIDE assure avoir donné aux dyssenteriques le lait dans lequel on faisoit bouillir l'écorce de grenade, et en avoir retiré beaucoup d'avantage. Il ajoute encore qu'il n'a pas obtenu moins de succès de l'usage du petit lait. BAGLIVI dit avoir guéri très-souvent des dyssenteries avec le petit lait seul. Nombre d'auteurs le recommandent comme un puissant remède en pareil cas. BAKER atteste avoir encore employé fructueusement ce moyen dans la dyssenterie qui régna à Londres en 1762. PRINGLE mettoit aussi la plus grade confiance dans le lait, et il permettoit avec cette substance les préparations d'orge, de sagou et de salep.

Mais quelque avantageux que soit le lait dans cette espèce de dyssenterie, il faut prendre garde de ne pas le donner lorsqu'il y a mal de tête, ou fièvre, ou soif, ou gonflement du ventre, ou borborigmes, ou déjections bilieuses, ou saburre intestinale; car alors il ne réussit pas, ainsi qu'il conste par l'observation et l'aphorisme d'HIPPOCRATE (1) : *Lac dare capite dolentibus, malum; malum verò etiam febricitantibus, et quibus hypocondria elevata murmurantia, et siticulosis; malum autem et quibus dejectiones biliosæ, in acutis sunt febribus, et quibus copiosi sanguinis facta est ejestio. Convenit verò tabidis non admo-*

(1) *Aph. LXIV, sect. V.*

dum

dum valde febricitantibus lac dare, et in febribus longis et languidis, nullo ex supra dictis signis præsente, et præter rationem quidem extenuatis.

Dans la vue d'émousser encore l'âcreté des humeurs, de détendre l'éréthisme ou la crispation des fibres, et de restituer aux intestins le mucus dont ils étoient dépouillés, nous conseillions aussi l'usage réitéré des lavemens mucilagineux, préparés avec la décoction des tripes de mouton, de poulet, de fraise de veau et de cerfeuil. Ceux qui avoient pour base l'amidon opéroient sur-tout de grands effets. Presque tous les praticiens ont beaucoup loué, et avec raison, l'amidon. HEREDIA, célèbre médecin espagnol, en fait le plus grand cas, aussi le désigne-t-il par le mot de *mordacitatum strenuus contemperator*. MONRO assure que les lavemens d'amidon faisoient plus de bien que tout autre remède aux dyssenteriques qui furent confiés à ses soins.

Quand les tranchées, le ténesme et les douleurs des entrailles étoient trop vives, je faisois entrer les anodins dans les lavemens, afin de calmer plus directement le rectum où l'irritation étoit plus sensible. J'ajoutois en conséquence aux différentes substances qui composoient les lavemens, ou une tête de pavot écrasée, ou un grain et demi de laudanum, ou quarante gouttes anodines de SYDENHAM préparées à l'eau, ou deux drachmes de diascordium. DUNCAN avoit coutume d'ajouter

à chaque lavement trente ou quarante gouttes de teinture d'opium. YOUNG employoit aussi l'opium dans la dyssenterie, après que les évacuans et les émolliens avoient diminué la violence du mal. L'opium s'appliquoit par là plus directement, dit-il, sur l'intestin rectum où se trouve la plus vive irritation. LIND conseille également le laudanum sous cette forme.

Si, malgré l'addition de ces moyens, les souffrances ne diminuoient point de leur intensité, et que les déjections se renouvelassent avec la même fréquence, il convenoit alors d'user de lavemens composés avec le lait, une pincée de safran oriental et de mille-pertuis, demi-once de térébenthine, deux jaunes d'œufs et deux gros de thériaque récente.

Je n'ai eu qu'à me louer des lavemens de cette nature. VAN-SWIETEN les prône infiniment; mais pour qu'ils produisent un meilleur effet, il faut avoir soin de ne pas les injecter d'un seul trait, c'est-à-dire, les donner à plusieurs reprises, afin de restituer aux intestins le mouvement ou la faculté retentrice, que la durée de la maladie leur avoit fait perdre.

C'est dans les cas d'atonie, quand l'irritation étoit tombée, et particulièrement dans les dyssenteries qui participent plus du caractère muqueux que du bilieux, que j'ai fait suivre les lavemens préparés avec la décoction de fleurs d'*arnica montana*, la salicaire et la teinture aqueuse d'ipéca-

cuanha. Presque toujours ils ont concouru à diminuer la fréquence des selles, et à fortifier l'intestin rectum.

Sous ce même rapport, nous avons essayé la vapeur de térébenthine reçue par l'anus et elle n'a pas été sans effet. BAGLIVI a souvent répété ce moyen qu'il recommande beaucoup; lequel ne pouvoit être fructueux, qu'autant qu'on le réitéroit plusieurs fois dans la journée, et qu'on le continuoit quelque temps.

C'est dans les dyssenteries chroniques que les narcotiques prudemment administrés, et donnés sur-tout le soir, ont été d'une grande ressource, en calmant non-seulement les douleurs; mais encore en diminuant l'abondance et la fréquence des déjections, qui étoient plus réitérées pendant la nuit, et ils excitoient même une douce moiteur, de petites sueurs, qui opéroient par fois une révulsion salutaire.

De tous les calmans, celui dont l'effet a été le plus marqué, est un bol dont j'ai déjà parlé dans le traitement de la dyssenterie aiguë, fait avec un grain de laudanum, un grain et demi d'ipécacuanha et suffisante quantité de conserve de roses ou de kinorrhodon. Ce moyen que j'ai souvent répété deux ou trois fois le jour, selon l'urgence du cas, a le plus contribué à calmer le flux dyssentérique. BROCKLESBY et CULLEN qui en ont fait un grand usage, ne cessent de le recommander. AKENSIDE faisoit prendre deux grains d'ipécacuanha toutes

les six heures, et un demi-gros de confection d'hyacinthe, dans un petit verre d'eau de menthe. Il assure que cette combinaison a guéri quelques dyssenteriques.

Tant que la soif, l'altération, les tranchées ou les épreintes furent considérables, je m'abstins absolument des remèdes astringens proprement dits; je ne passai à leur usage que lorsque les symptômes d'ardeur, de chaleur et d'irritation furent appaisés, et que les signes d'atonie et de relâchement prédominèrent.

Un des moyens qui contribuoit le plus dans ces occurrences à diminuer le flux dyssenterique, étoit l'emploi journalier d'un bol fait avec quarante grains de salicaire en poudre (1), demi-drachme de racine d'*arnica montana*, six grains d'alun (2), et s. q. de conserve de kinorrodon. Il étoit avantageux de le répéter deux ou trois fois dans la journée, et ses effets en étoient alors beaucoup plus assurés.

Si la racine d'*arnica montana* n'a pas le plus constamment réussi dans la dyssenterie, c'est qu'on l'a malheureusement employée dans toutes

---

(1) De Haen qui a vu bien réussir la salicaire dans des flux de ventre très-longs et très-rebelles, l'employoit non en décoction, mais en poudre, à la dose de deux gros par jour.

(2) Home, dans ses expériences cliniques, assure qu'il n'a retiré d'autre fruit de l'alun, qu'il a souvent employé, que celui d'avoir diminué les flux de ventre invétérés.

les espèces. Ce n'est pourtant que dans les dyssenteries muqueuses que la racine d'*arnica montana*, dont on peut élever la dose jusqu'à deux drachmes, produit des effets merveilleux. STOLL qui ne parle jamais que le langage de l'observation, assure que cette substance mérite sur toutes les autres le nom de spécifique, contre ces sortes d'affections : *Nullum*, dit-il, *certè medicamentum novi quod specifici anti-dysenterici compellationem majore sibi jure possit vindicare* (1).

Autant la racine d'*arnica montana* brilloit dans les dyssenteries pituiteuses, autant elle échouoit dans les bilieuses. Aussi y substituois-je alors la racine de columbo, que je faisois prendre également sous forme de bol ou de pilules. On les préparoit avec vingt grains de racine de columbo, autant de cachou et s. q. de conserve d'énula campana et de sirop de diacode. En répétant ce moyen deux ou trois fois le jour, nous sommes par fois parvenus à terminer des flux dyssenteriques qui persistoient depuis trois ou quatre mois, et qui dépendoient d'un principe bilieux ; car il est certain que la racine de columbo dont les détails cliniques sont consignés dans le second volume de la société de médecine, possède une vertu très-énergique contre les vomissemens et les cours de ventre bilieux.

---

(1) *Rat. med. tom. II, pag.* 272.

Si j'ai presque toujours préféré, dans les dyssenteries chroniques, l'administration des remèdes sous forme pilulaire, c'est que j'ai constamment remarqué que, donnés sous cette forme, ils opéroient de meilleurs effets, par la raison sans doute que les pilules séjournant plus long-temps dans les premières voies, exerçoient plus directement et plus longuement leur action sur les fibres intestinales, et leur restituoient en conséquence leur force contractile, et leur énergie naturelle.

Parmi les autres substances toniques et astringentes, dont je me suis servi tour-à-tour pour dissiper les dyssenteries invétérées, il en est encore une qui tient sur toutes un rang très-distingué. C'est l'écorce de simarouba, qui a été extraordinairement exaltée. Mais malgré les éloges pompeux que JUSSIEU, DUBUISSON et WINTHER ont hautement prodigués à cette écorce, nous ne devons pas taire que le simarouba, communément employé par la plupart des médecins dans les dyssenteries chroniques, retarde quelquefois la guérison de celles qui sont exclusivement bilieuses; quoiqu'en dise DEGNER qui regarde cette écorce, non-seulement comme un doux astringent, mais encore comme un remède propre à corriger l'altération de la bile, qu'il croyoit être la cause immédiate de la dyssenterie, dont il nous a laissé la description.

Les nombreuses expériences que j'ai faites de l'écorce de simarouba, qui loin de diminuer le

flux dyssenterique décidément bilieux, l'aggravoit au contraire davantage, m'autorisent à croire que ce remède, si universellement prôné et indistinctement administré dans les dyssenteries chroniques, ne peut qu'être préjudiciable à celles qui sont de la tribu bilieuse. Le simarouba crispe en effet les tuniques des intestins, laisse un sentiment de feu et de cheleur dans les entrailles, excite la soif, et augmente le flux de ventre. J'ai vu plusieurs soldats chez lesquels je voulus en faire la tentative dans de telles circonstances, se plaindre, bientôt après l'administration de cette écorce, de douleurs vives, de tranchées, de ténesme et être obligés d'aller continuellement à la garde-robe, tandis que la racine de columbo, que je substituois alors au simarouba, appaisoit ces symptomes. Il est probable que la dyssenterie épidémique dont BAKER nous a donné la description, devoit être d'un caractère bilieux, puisque ce praticien dit n'avoir point retiré d'avantages de l'écorce de simarouba.

Peut-être que les médecins qui ont tant prôné les vertus de cette écorce dans les dyssenteries chroniques, peuvent s'être mépris sur les espèces. Il arrive par fois, quelque éclairé que l'on soit, de les confondre au lit des malades. Combien de fois même la dyssenterie chronique bilieuse et muqueuse, ne s'allient-elles pas ensemble? Cette alliance est très commune dans nos climats, surtout en automne. D'ailleurs la constitution muqueuse est celle qui y règne le plus constamment,

et ne s'efface pas entièrement même durant la canicule. C'est pourquoi l'écorce de simarouba, qui est si convenable aux dyssenteries muqueuses, opéroit des effets étonnans dans les saisons où la diathèse muqueuse prédominoit.

Ce qui semble prouver davantage les propriétés du simarouba dans les dyssenteries muqueuses, c'est le succès qui en résultoit, quand on y associoit l'écorce de cascarille, si renommée pour détruire la dégénération pituiteuse ; car, selon l'opinion de RAULIN, la décoction de cascarille réussit très-bien dans le cours de ventre par atonie. DEGNER qui est si partisan du simarouba dans les dyssenteries bilieuses, loue beaucoup la combinaison de l'écorce de cascarille avec celle de simarouba (1). ZIMMERMANN recommande aussi cette combinaison. Les mémoires de l'académie des sciences, année 1719, payent encore un tribut d'éloges à ce mélange. A l'aide de ces deux substances, je suis venu quelquefois à bout de terminer la guérison de la dyssenterie chronique muqueuse. Je prescrivois à cet égard le plus communément deux drachmes de simarouba et une drachme de cascarille, demi-poignée de roses rouges, pour deux verres de décoction, placés dans la matinée, à deux heures d'intervalle l'un de l'autre. Ce n'est pas sans quelque avantage que je joignois à cha-

---

(1) *De dyssent, cap. III, sect. LV.*

que prise deux cuillerées de teinture aqueuse d'ipécacuanha, ou une once de sirop magistral astringent. Il étoit important d'insister plusieurs jours sur cette combinaison, pour en obtenir plus de succès.

De toutes les boissons astringentes auxquelles on a universellement prodigué le plus de louanges, la tisane de salicaire (1), sur un pot de laquelle je faisois détremper une once de conserve de roses, est sans contredit celle pour laquelle j'ai eu le plus de confiance, et qui a le plus répondu à mes espérances. La tisane de cachou et de fruits d'églantier, n'a pas moins contribué d'autres fois au soulagement des dyssenteriques.

Quelques médecins prétendent avoir retiré des avantages de la décoction de la racine de filipèndule. D'autres ont particulièrement préconisé celle du bois de campêche. BAKER a sur-tout remarqué que la décoction de ce bois étoit très-utile aux convalescens. Les différentes tentatives que j'en ai faites m'ont prouvé que ces dernières boissons avoient plus de réputation que de vertu.

Quoique ces sortes d'astringens aient été de la plus grande utilité sur la fin de la dyssenterie, et

---

(1) On donne plus d'énergie à cette tisane, quand on la prépare selon la méthode de KŒMPF, c'est-à-dire, en faisant infuser toute la nuit dans deux pintes d'eau demi-poignée de salicaire, et en la faisant bouillir le lendemain pendant un quart d'heure.

notamment dans la muqueuse, nous ne saurions trop rappeler aux jeunes praticiens, qu'il faut apporter la plus grande prudence, et mettre la plus grande circonspection dans l'administration de ces moyens. Ils ne doivent jamais se hâter de les prescrire, et leur usage ne peut être réellement salutaire que lorsqu'il n'existe plus d'irritation, d'ardeur ou de chaleur, qu'il n'y a plus de saburre dans les premières voies, et que l'abondance des selles tient à un état d'atonie, d'inertie, de débilité et de relâchement des fibres intestinales. SYDENHAM, HUXHAM ont vu les plus malheureux effets du trop grand usage des astringens. On ne sauroit donc trop se précautionner contre leur suite. C'est une régle générale qu'il ne faut jamais y recourir tant que l'altération et la fièvre persistent. HUCK nous en fait un précepte qu'il ne cesse de répéter dans l'histoire de la dyssenterie.

Il est encore un grand moyen qui tend puissamment à guérir les dyssenteries chroniques. C'est l'application des vésicatoires aux gras des jambes. PRINGLE, MONRO, instruits par l'observation, en sont les plus ardens fauteurs. Entraîné par leur exemple, je les ai souvent fait appliquer, et je n'ai jamais éprouvé le sentiment du repentir. J'ai vu plus d'une fois se dissiper complétement le flux dyssenterique qui avoit résisté à une foule de remèdes. La sympathie bien établie entre le bas-ventre et les extrémités inférieures, a porté bien de praticiens à tenter cette méthode, que COTUN-

NIUS a été l'un des premiers à accréditer. STOLL avoue avoir fait mettre avec succès un vésicatoire sur le bas-ventre, et même un synapisme dans la dyssenterie chronique. J'ai toujours préféré ce dernier moyen, quand cette affection étoit du genre bilieux.

Ne sait-on pas d'ailleurs que les vésicatoires sont de grands sudorifiques ? Personne n'ignore que les remèdes capables d'exciter les sueurs ont suffi quelquefois pour terminer la dyssenterie. Le ventre se resserre à mesure que la sueur s'établit, *Alvi raritas, cutis densitas.* C'est en partant de ce principe souvent démontré par la nature, c'est en provoquant la sueur, que je suis venu à bout quelquefois de guérir des flux de ventre invétérés.

Dans le nombre des substances propres à conduire à cette fin, j'ai fait choix des doux diaphorétiques, tels que le rob de sureau, l'infusion de cette même plante acidulée avec le vinaigre, l'esprit de MINDERERUS, l'antimoine diaphorétique, etc. J'ai tiré parti aussi des fumigations humides dirigées sur les plans de la peau, dont la corrélation avec le système abdominal est parfaitement reconnue. SYDENHAM a observé que les diaphorétiques mettoient souvent fin aux dyssenteries les plus rebelles.

Quand l'état des forces le permettoit, j'indiquois encore les bains tièdes, recommandant spécialement de ne pas y demeurer trop long-temps, pour

ménager la somme des forces restantes. Est-il rien en effet qui serve à ouvrir plus promptement les couloirs excrétoires de la peau, à rétablir la transpiration, et à changer par conséquent cet ordre vicieux des mouvemens des humeurs. J'ai vu des dyssenteries opiniâtres contre lesquelles on avoit tenté infructueusement toute sorte de moyens administrés sous bien de formes, céder enfin à l'usage des bains domestiques.

Si la médecine, disoit le praticien FOURNIER, est autant la science de l'observation que des occasions, celui qui sait en profiter et placer à propos les remèdes, parvient, à coup sûr, à guérir le plus souvent. C'est en m'attachant à ces principes que j'ai recueilli les succès que je présente.

CHAPITRE VI.

Du colera-morbus.

Le colera-morbus attaque d'autant plus familièrement les soldats en temps de guerre, qu'ils sont forcés de rester souvent et trop long-temps exposés aux rayons d'un soleil ardent, de faire des exercices violens, et de boire de l'eau-de-vie pour relever leurs forces et ranimer leur courage. Ces divers agens exaltent l'humeur de la bile pendant les mois d'été, et lui font contracter un ca-

ractère d'acrimonie qui dispose plus aisément à cette maladie.

Cette affection, dont les principaux caractères sont des vomissemens simultanés ou alternés avec des déjections fréquentes et copieuses de matières bilieuses, est très-commune dans les climats chauds et humides, et se montre quelquefois pendant les mêmes saisons que la dyssenterie et les fièvres. Elle règne sur-tout durant les grandes chaleurs des mois de juillet et d'août (1), parce que c'est principalement dans cette saison que la diathèse bilieuse se déploie avec toute sa force.

Le colera - morbus se déclara précisément à cette époque en 1794 et 1795. Beaucoup de volontaires en furent alors atteints, mais très-peu y succombèrent. Il s'annonça dès le début par de petites douleurs d'entrailles, des enflures au bas-ventre, par des éructations et des grouillemens.

---

(1) SYDENHAM remarque que le colera-morbus se montra en Angleterre au mois d'août; il étoit même porté à croire que l'air, pendant ce mois, possédoit quelque chose d'occulte, de particulier, et en quelque sorte de spécifique, pour altérer l'humeur de la bile d'une manière propre à déterminer cette maladie. CLEGHORN dit que le colera-morbus ne règne que pendant les mois chauds dans les contrées méridionales. C'est sans doute à raison de la secrétion plus considérable de la bile, de l'âcreté dominante de cette humeur, et de son plus grand épanchement dans le canal alimentaire. Aussi est-il quelquefois épidémique pendant la canicule,

Bientôt succédèrent des nausées et des vomissemens qui devinrent énormes et qui furent plus ou moins accompagnés ou suivis de selles abondantes et douloureuses. La couleur des matières que fournirent ces deux évacuations étoit pour l'ordinaire jaunâtre ou brune, quelquefois verte et presque noirâtre. Leur émission, soit par haut, soit par bas, fut par fois si copieuse et les malades en furent tellement exténués, qu'ils devinrent méconnoissables vingt-quatre heures après. Quelquefois les deux évacuations arrivoient en même-temps, mais le plus souvent les selles n'avoient lieu que lorsque le vomissement cessoit.

D'autres symptômes non moins alarmans que dangereux composoient le cortège du colera ; ainsi tantôt marchoient ensemble et tantôt séparément, la tension extraordinaire du ventre, la cardialgie, le gonflement, la douleur vive et violente des entrailles, la soif excessive, le pouls (1) petit, foible, intermittent, inégal ; la contraction des membres, les tiraillemens des gras des jambes, les crampes, les spasmes, les convulsions, le refroidissement des extrémités inférieures, les sueurs froides et visqueuses, le hoquet, la respiration irrégulière précipitée, et les défaillances.

Le colera-morbus qui a été très-rarement en-

(1) Rarement les attaques de cette maladie sont-elles accompagnées de fièvre, ou de quelques symptômes inflammatoires.

touré de tout cet appareil de symptômes redoutables duroit ordinairement près de 24 heures, ou s'étendoit jusqu'au troisième ou quatrième jour, quelquefois il se prolongeoit jusqu'au septième, et même au-delà. Il se propagea jusqu'au onzième chez un invalide septuagénaire, qui périt ce jour-là, après avoir été tourmenté pendant sept à huit jours, par le hoquet, les crampes et autres accidens nerveux.

Il est hors de doute que tout ce qui peut coopérer à augmenter la secrétion de la bile, à la rendre âcre, caustique, à en déterminer la congestion et le trop grand épanchement dans le canal alimentaire, donne lieu au colera-morbus. Aussi les émétiques et les purgatifs violens, les substances vénéneuses, les alimens âcres, chauds, incendiaires, trop fermentescibles et très-portés à se corrompre, les liqueurs spiritueuses dont abusent les soldats, les vins nouveaux acides ou lithargirés, l'eau froide prise en trop grande quantité, les fortes colères, les exercices immodérés, l'insolation et la suppression de la transpiration, sont les causes les plus communes de cette affection, dont les attaques se multiplient sous un air chaud et brûlant.

Le colera est suivi quelquefois d'accidens si prompts, si dangereux, qu'il donne la mort dans l'espace de 24 heures (1). C'est sans

(1) JAULT dit qu'il n'y a aucune maladie, excepté la peste et les fièvres pestilentielles, qui tue en si peu de temps, lorsqu'elle attaque sur-tout les enfans et les vieillards.

doute ce qui lui a fait donner le nom de trousse-galant. J'ai vu mourir quelques sujets dont les évacuations, soit par haut, soit par bas, étoient d'une couleur verte, noirâtre (1), presque sanglante, et qui éprouvoient des défaillances, des convulsions, le hoquet, qui avoient le pouls rampant, vermiculaire, et les extrémités froides.

Cette affection, qui parcourut rarement ses périodes avec des symptômes aussi désastreux, se terminoit toujours favorablement et de bonne heure, lorsque les évacuations n'étoient pas rapprochées, que les douleurs n'étoient ni trop aiguës, ni trop durables, que les traits de la face ne se décomposoient pas, que le vomissement sur-tout diminuoit, qu'il s'arrêtoit, et que le sommeil lui succédoit.

Le caractère de l'humeur qui occasione le colera-morbus, et les contractions violentes des intestins, qui se répètent sur les muscles abdominaux, désignent assez le genre de remèdes qu'il faut opposer à cette affection convulsive et orageuse, dont les suites sont quelquefois si funestes. Tout annonce qu'on doit mettre la plus grande diligence à prescrire les moyens qui tendent à délayer la bile, à corriger et adoucir son acrimonie, à en

(1) HIPPOCRATE a dit : *Quibuscumquè, ex morbis acutis, atrabilis, sive qualis sanguis niger subierit, postridie moriuntur.* Aph. 23, sect. 4.

favoriser l'évacuation, et à calmer les mouvemens déréglés des nerfs.

C'est pourquoi, dès qu'il se présentoit quelque sujet atteint de cette maladie, je le soumettois de suite à l'usage des boissons tempérantes, adoucissantes et légérement acidules, propres à tempérer et à corriger l'âcrimonie de la bile. Une eau légère de veau ou de poulet, dont SYDENHAM faisoit tant de cas, la tisane d'orge, d'avenat ou de gruau, et sur-tout la limonade et l'orangeade étoient les boissons les plus convenables. Le petit-lait tiré par la crème de tartre, et pris dans la journée à titre de tisane, a rempli également ce même objet.

Quand les tranchées et les douleurs des entrailles étoient trop violentes, il convenoit de donner des lavemens composés avec la graine de lin, la fleur de mauve, ou avec la décoction des tripes de mouton ou de poulet. Leur usage tournoit à l'avantage des malades. SYDENHAM les recommande expressément. Mais il ne faut pas trop les réitérer, à cause de la grande foiblesse qu'il est essentiel de prendre en considération; car l'état des forces vitales est un point capital qui doit toujours fixer l'attention du praticien.

C'est cette considération qui m'a souvent détourné de tenter les bains de siége ou de fauteuil, que quelques médecins conseillent pour obvier à cet état de tension, d'élevation, de gonflement et de vives douleurs du ventre. Ce secours seroit as-

surément très-favorable, si la foiblesse et la syncope que les malades y ont éprouvées quelquefois, et si le vomissement, et sur-tout la diarrhée qui se succèdent, n'en contrarioient l'usage, ou n'y portoient le plus grand obstacle.

Comme le colera-morbus marche très-rarement avec la pyrexie, et qu'il ne participe presque jamais, dans nos contrées méridionales, du mode phlogistique ou inflammatoire, ne seroit-ce pas faire un étrange abus de la saignée que de la pratiquer pour calmer cet état de chaleur et d'irritation des entrailles? Les praticiens qui ont observé le colera-morbus dans nos contrées, savent que de cent hommes atteints de cette maladie, à peine s'en est-il trouvé un chez qui la saignée ait été nécessaire. Si quelques médecins se sont permis quelquefois l'ouverture de la veine, c'est que le malade étoit fort, robuste, jeune, pléthorique, qu'il habitoit un pays froid, septentrional, que le pouls étoit dur, plein et fréquent, que la face étoit colorée, la saison froide et sèche, et qu'il régnoit alors des maladies inflammatoires, ou qui en retenoient l'empreinte. C'est probablement dans des cas de cette nature que Lieutaud et Tissot ont eu occasion de mettre en pratique la saignée avec fruit. Sans doute que Monro la conseilla dans des circonstances analogues, puisque ses observations attestent qu'il en tira un grand avantage. On sait au reste que le climat d'Angleterre influe beaucoup sur la diathèse inflammatoire. A l'exception

de ces cas rares et fortuits, il faut absolument s'interdire la saignée, que je confesse ici n'avoir jamais fait pratiquer dans cette affection. A coup sûr, loin de calmer les douleurs d'entrailles, elle ne feroit que les exaspérer, en développant la dégénération de la bile, dont l'épanchement et l'âcreté constituent la cause matérielle de cette maladie.

Ce ne seroit pas commettre une faute moins grave et moins dangereuse que de tenter les purgatifs dès les premiers jours du colera, dans la vue de délivrer les premières voies de la surcharge âcre et bilieuse qui les irrite et les agace. Cette erreur seroit d'autant plus repréhensible, que très-certainement les évacuans, loin d'entraîner cette congestion de matières, s'opposeroient au contraire à leur expulsion, par la raison que les purgatifs crisperoient plus fortement les tuniques des intestins, roidiroient encore plus leurs fibres, augmenteroient les douleurs, et donneroient peut-être lieu à l'inflammation de quelque viscère du bas-ventre. On doit donc rejeter cette pratique, qui n'est que le fruit de l'ignorance, et de laquelle il peut naître une foule de maux. C'est pourquoi CULLEN dit que tous les évacuans employés de l'une ou de l'autre manière, sont, non-seulement superflus, mais encore nuisibles. L'action du purgatif le plus doux augmenteroit, dit-il, le trouble et le désordre.

Il est cependant un temps de la maladie où

l'emploi des purgatifs peut être fructueux ; l'observation prouve qu'un simple laxatif placé sur la fin, quand la chaleur, l'ardeur, le vomissement et les douleurs se sont dissipées, peut être avantageux en enlevant les restes de matières saburrales-bilieuses dont la présence pourroit donner lieu à une récidive, ou déterminer dans la suite une fièvre gastrique. A cette époque j'ai administré avantageusement un purgatif composé avec une once de pulpe de casse ou de tamarins, et deux onces et demie de manne. Sous ce même point de vue, on peut prescrire la limonade anglaise ou laxative préparée avec une once de crème de tartre, une drachme de borax et deux onces de sucre rapé dans trois ou quatre verres d'eau qu'on donne à la distance de demi-heure l'un de l'autre. Cette dernière manière d'évacuer est très-efficace dans les maladies bilieuses, parce qu'elle ne laisse aucun sentiment de feu ni de chaleur dans les entrailles.

On courroit également le risque de voir aggraver le colera-morbus et d'en procurer même une terminaison funeste, si l'on se décidoit à donner des remèdes astringens, sur-tout au commencement de cette affection, pour diminuer ou arrêter les grandes évacuations qui s'opèrent par haut et par bas. La matière bilieuse, âcre et presque corrosive que cette méthode vicieuse ne manqueroit pas de supprimer en séjournant dans le canal alimentaire, ou les autres organes abdominaux

susciteroit des désordres qui pourroient devenir mortels.

Il est des cas pourtant où la succession trop rapide des vomissemens et des selles qui entraînent l'abattement, la débilité des forces, la lenteur du pouls, et autres symptômes fâcheux, rend nécessaires les moyens propres à diminuer l'abondance des évacuations, à appaiser le tumulte des mouvemens spasmodiques ou convulsifs, et à relever le ton des forces vitales.

Pour réprimer ces accidens qui ne se manifestoient pour l'ordinaire que quatre à cinq heures après l'insurrection du colera-morbus, je recourois de suite à la potion anti-émétique de RIVIERE, à laquelle j'associois trente gouttes de liqueur minérale d'HOFFMANN, et deux drachmes de thériaque récente. BAGLIVI préconise beaucoup les vertus de ce dernier remède en pareil cas. Mais si les symptômes persistoient, les véritables calmans ou narcotiques étoient alors les moyens les plus convenables pour calmer l'irritation, diminuer les évacuations, et arrêter les mouvemens convulsifs de l'estomac et des intestins. Le laudanum est sans contredit, dans cette fâcheuse occurrence, le remède le plus héroïque, capable de triompher alors de cette attaque redoutable. Quoique SYDENHAM le conseille, sous forme liquide, à la dose de vingt ou de vingt-cinq gouttes dans deux cuillerées d'eau de cerises noires ou de cannelle, j'ai remarqué néanmoins que donné sous forme

solide, il opéroit beaucoup mieux ; car il calmoit plus vîte les contractions spasmodiques des intestins et suspendoit plutôt les vomissemens et les selles : aussi avois-je coutume de le prescrire à la dose d'un ou deux grains combinés avec un gros de confection d'hyacinthe dans deux cuillerées d'eau de cannelle, afin de ranimer le principe de vie prêt à s'éteindre. Cette combinaison ne tardoit pas à modérer la violence des douleurs, à procurer un doux repos, et à relever les forces.

Si un ou deux grains de laudanum ne suffisent pas pour appaiser l'orage, on doit graduellement en augmenter la dose. Je l'ai portée plusieurs fois jusqu'à six grains dans l'espace de deux heures, parce que le désordre étoit monté à un si haut degré qu'il mettoit en danger les jours des malades. Entr'autres exemples, il me souvient en avoir donné huit grains délayés dans l'eau de cannelle à un soldat dans l'intervalle de deux heures, parce qu'il rejetoit sur-le-champ tout ce qu'il avaloit, que les forces étoient très-affoiblies, les spasmes des jambes et des mains si violens et les extrémités si froides, qu'il sembloit être sur le point d'expirer. Ce remède procura un si grand bien que les évacuations, les tranchées et les crampes se dissipèrent entièrement.

Le calme qui succède ordinairement peu de temps après l'administration du laudanum n'est pas un motif qui doive y faire renoncer absolument ; car quelquefois à peine l'opium ces-

se-t-il d'agir que la maladie se renouvelle. Il est du caractère du colera-morbus de suspendre quelques heures sa furie. Je dois prévenir ici les jeunes praticiens de ne pas se laisser séduire par ces fausses lueurs, par cette apparence de calme qui n'est souvent que momentané et fugace. Bientôt le mal se réveille avec plus de force, il éclate dans toute sa fureur, et il frappe du coup mortel ; ce qui fait sentir de quelle importance il est de ne pas discontinuer l'usage des narcotiques, par rapport à l'irritabilité des intestins si susceptibles de retomber dans des contractions spasmodiques douloureuses. Mais il convient d'éloigner les prises du laudanum et d'en diminuer la dose.

L'opium devient même d'une nécessité indispensable dès l'invasion du colera-morbus, si les mouvemens spasmodiques sont très-violens, qu'ils irradient sur tout le système, qu'ils soient accompagnés de foiblesse, de syncope et de sueurs froides ; il est prudent de combiner alors l'opium ou avec la confection d'hyacinthe, ou avec un scrupule de quinquina en poudre. CULLEN joignoit aussi dans ce cas à l'opium le quinquina qui est un puissant tonique. Les synapismes et les vésicatoires trouvoient heureusement leur application, lorsque cet état de foiblesse se prolongeoit, que le pouls restoit quelque temps éclipsé, que la face s'effiloit, et enfin qu'elle devenoit hip-

pocratique ; je ne me décidois à les faire appliquer qu'après avoir fait précéder infructueusement les autres moyens ; mais cependant il auroit été imprudent d'en différer trop long-temps l'application.

Il faut dans cette maladie abandonner l'emploi de l'opium quand la réaction s'est manifestée, surtout si elle est suivie de symptômes cérébraux —

Fin du Tome premier.

De l'Imprimerie de G. IZAR et A. RICARD, place d'Encivade, n°. 208.

ERRATA.

PAGE 2, ligne 10, maladies, *lisez* maladies.
Page 2, ligne 12, donnent lieu. *lisez* donnent lieu,
Page 59, ligne 30, qui, *lisez* que
Page 61, ligne 7, prespicacité, *lisez* perspicacité
Page 85, ligne 10, pourprier, *lisez* pourpier
Page 230, ligne 29, tumeurs, *lisez* humeurs
Page 239, ligne 12, les tenesmes, *lisez* le tenesme
Page 255, ligne 30, LUDWIG, *lisez* LUDOVIC

